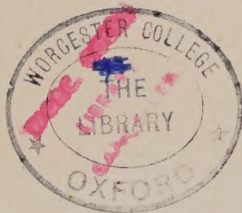


1 s
6.1/2



305182611R

Dillon.
Sept. 1929.

Ruth Dillon

$$\underline{1 + 7/5.}$$

L'édition originale de cet ouvrage a paru dans la dix-neuvième série des Cahiers de la Quinzaine. Son tirage a été de 3 410 exemplaires. A savoir : 100 exemplaires sur vergé d'Arches numérotés de 1 à 100, 10 exemplaires sur vergé d'Arches hors commerce marqués H. C., 3 000 exemplaires sur alfa satiné des Papeteries du Marais numérotés de 101 à 3 100 et 300 exemplaires sur alfa satiné des Papeteries du Marais réservés à la publicité marqués S. P.

1/3
1. 5
61/2
LOUIS BERTRAND

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PHILIPPE II

à

l'Escorial



L'ARTISAN DU LIVRE

2, RUE DE FLEURUS, 2

PARIS

—
MCMXXIX

WORCESTER COLLEGE

OXFORD

THE LIBRARY

DORCHESTER COLLEGE
OXFORD
THE LIBRARY.

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright 1929, by Chouveau & Cie.

Pour cette étude, strictement historique, je me suis efforcé de n'utiliser que des documents originaux. Ces documents sont depuis longtemps connus en Espagne, de sorte que ce livre n'apprendra rien de nouveau à mes confrères espagnols. Il n'en est pas de même en France, où l'on conserve encore à l'égard de Philippe II une foule de préjugés arriérés. C'est pour essayer de faire mieux comprendre à mes compatriotes cette haute et mystérieuse figure que j'ai écrit ces pages.

J'ajoute que j'ai toujours trouvé la plus grande complaisance et les plus précieuses lumières auprès des PP. Augustins de l'Escorial, — et notamment de leur éminent bibliothécaire, le P. Julian Zarco Cuevas, à qui j'ai de toutes spéciales obligations, et aussi du P. Angel Custodio Vega qui vient d'entreprendre une monumentale histoire de la philosophie de saint Augustin. C'est une joie pour moi, autant qu'un devoir de reconnaissance, d'inscrire leurs noms en tête de ce livre consacré au glorieux fondateur de leur monastère.

L. B.

I

L'énigmatique figure...

Quand on arrive à Madrid par le rapide du matin, après avoir dépassé Avila et traversé les pinèdes et l'aride paysage rocheux du Guadarrama, tout à coup une vision fraîche et virginale vous surprend : l'Escorial !...¹ On n'y pensait pas. On ne le voyait pas comme cela. Des dômes, des tours, des flèches, une vaste enceinte, toute blanche dans la jeune lumière de l'aube, d'une blancheur rendue plus candide par le contraste de la sierra qui l'opprime de toutes ses noirceurs. On dirait une procession en marche dans la montagne, une proces-

1. J'ai adopté l'orthographe moderne, aujourd'hui courante en Espagne. Et cependant l'orthographe : *Escorial* est très fréquente dans les textes anciens contemporains de la construction du monastère.

sion toute vêtue de blanc, avec des croix et des bannières menant le cortège... Au seul nom d'Escorial, on avait rêvé d'on ne sait quel sombre palais. Et voici qu'on se trouve devant un couvent, ou plutôt une colossale basilique, — un Saint-Pierre de Rome plus austère, dans un cadre sauvage.

La soudaineté de l'apparition fait qu'on songe à Versailles, qui, lorsqu'on vient de Chartres à Paris, surgit en une vision aussi brusque, de l'autre côté de la ligne, entre un rideau d'arbres, par delà le bassin des Suisses. La silhouette entrevue, à cet endroit, est fort différente de celle de l'Escorial, mais elle est aussi colossale et elle a quelque chose de non moins inattendu et d'également dominateur.

Et c'est pourquoi, lorsque, quelques jours plus tard, on vient de Madrid visiter cet énorme et étrange édifice, on est encore hanté par le souvenir de Versailles, — ce Versailles qui, dans l'arrière-pensée de Louis XIV, jaloux des gloires espagnoles, a été probablement construit pour « couler » l'Escorial. Il n'y a rien de commun, entre l'un et l'autre, que l'intention évidente, chez les deux fondateurs, de faire grand et même gigantesque. Mais

le Français, jeté subitement face à face avec le terrible Escorial, est égaré par ce rapprochement involontaire qui se fait spontanément dans son esprit. Il cherche un palais :

On voit un grand palais, comme au fond d'une gloire... et il se trouve devant un cloître, — un des plus sévères qu'il y ait au monde. Il cherche des jardins de plaisance, des pelouses, des statues païennes, des charmilles, des bassins étalés aux grandes surfaces miroitantes et, derrière tout cela, un mol et charmant paysage comme celui de l'Île de France ! Et il n'aperçoit autour de lui qu'une immense plaine désertique aux rares végétations, aux ondulations indistinctes, qui expirent dans les platitudes infinies de la Manche et, bornant ce désert, de l'autre côté de l'horizon, un mur de granit qui coupe durement le ciel. Alors il se dépite, il détourne sa vue de toutes ces pierrailles. Il ne se donne pas la peine de regarder, de sentir et de comprendre cet extraordinaire paysage. Il oublie que ce qu'on appelle l'Escorial est d'abord une solitude ascétique et il lui demande d'être un lieu de plaisir fait pour la volupté de tous les sens. Le malentendu, l'incompréhension commencent.

Et puis ces grands murs qui, de loin, dans la lumière de l'aube, paraissaient d'une blancheur orientale, se révèlent maintenant d'un gris funèbre. Enfin, la sécheresse de l'architecture, qui semble exagérer encore l'aridité de la montagne et de la plaine environnante, achève d'égarer le visiteur. Cette géométrie implacable, cette absence totale d'ornements apparaissent comme une gageure, un parti pris d'être désagréable, de froisser toutes les conventions admises et même les plus légitimes exigences de la sensibilité. Les mots de caserne et de prison sont prononcés. L'Escorial est un effroyable et assommant pensum, l'œuvre d'un maniaque de l'alignement et de la mortification de la vue. Et pourtant on sent bien qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui dépasse de beaucoup l'idée qu'on se fait d'un couvent. Il y a là une grandeur incontestable et même quelque peu écrasante, un formidable symbole chargé d'un sens secret qu'on s'irrite de ne pas saisir d'abord. Ce rigide et morne édifice est un signe, un hiéroglyphe compliqué, dont quelqu'un s'est servi pour traduire une pensée hautaine, dédaigneuse des approbations humaines et qui a l'air de se dérober jalousement. Et, comme on ne veut pas se donner

la peine de déchiffrer cette énigme de pierre, comme on n'en a pas le temps ou qu'on ne le peut pas, on s'en tire avec de faciles plaisanteries.



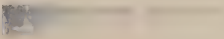
Rien n'est curieux et instructif comme les réactions des visiteurs, surtout, pour nous autres Français, celles de nos plus illustres compatriotes, devant cette énigmatique figure de l'Escorial. L'attitude de Barrès et de Théophile Gautier méritent que nous nous y arrêtions un instant, pour notre édification personnelle. L'une et l'autre sont également significatives et représentatives.

Gautier était assurément l'homme le moins capable de trouver son plaisir à l'Escorial et d'y rien comprendre. Ce païen, cet adorateur de la forme et de l'art pour l'art, ne pouvait qu'être complètement dérouté devant un édifice qui est l'expression la plus intégrale du plus farouche et du plus intransigeant catholicisme. En outre, c'est un romantique féru de moyen âge et de renaissance. Or, le style de l'Escorial est la négation de tout cela. Il a été construit en réaction évidente contre les surcharges, pour ne pas dire les orgies ornementales,

du style « mudéjar » et du style « platéresque ». Au fond, le bon Gautier adorait tout cela, il avait même des indulgences, sinon des tendresses, pour le « chirrugueresque » le plus échevelé et toutes les monstruosités du genre baroque ou grotesque. On conçoit son effroi et son ahurissement devant les nudités implacables de l'Escorial. Pour lui, ce triste édifice est « le plus ennuyeux et le plus maussade monument que puissent rêver, pour la mortification de leurs semblables, un moine morose et un tyran soupçonneux ». Cependant, il est trop artiste pour n'avoir pas senti la beauté de cet étrange profil architectural, vu de loin, faisant corps, pour ainsi dire, avec la montagne d'où il est sorti. Il a exprimé cette première et très juste impression en termes excellents : « *l'effet, de loin, est très beau : on dirait un immense palais oriental.* La coupole de pierre et les boules qui terminent toutes les pointes contribuent beaucoup à cette illusion. » Le côté pharaonique de cet édifice funéraire ne lui a pas échappé non plus. Il songe à l'Égypte, aux mastabats et aux pyramides, non pas seulement par ce que le monastère de Philippe II est un lieu de sépulture royale, mais à cause de l'énormité indestructible de ces masses de granit qui lui rappellent

les colosses de l'architecture égyptienne. Avec sa précision, son habituelle acuité de vision, il note tout de suite la solidité de l'appareil et la qualité de la pierre : « un granit gris de souris à gros grain micacé, comme du sel de cuisine ». Il est impossible de mieux voir : c'est tout à fait cela. Mais cela, c'est l'extérieur. La beauté intime lui échappe.

Barrès, au contraire, dédaigneux de l'accidentel et de l'anecdotique, enclin à ne retenir que l'essence ou la fleur des choses et des êtres, était mieux préparé pour un tête-à-tête avec l'Escorial. Ce voluptueux qui trouvait élégant de s'occuper d'ascétisme, cet intellectuel moins hanté par l'idée que par le fait brutal de la mort, pouvait rejoindre par quelque biais le fondateur de ce couvent, sympathiser avec cette imagination royale sans cesse hallucinée de pompes funèbres et obsédée par les rites de la sépulture. En tout cas, lui, il n'a pas « bouffonné », — le mot est sien, — devant ce site et cette bâtisse extraordinaires. Il a senti qu'il y avait là quelque chose de très grand, — un édifice impérial, — enfin un de ces lieux comme il les aimait, qui sont, avant tout, « significatifs pour l'âme ». Ce haut génie est allé d'instinct vers cette grandeur.



Mais, avec son ordinaire nonchalance, il ne s'est pas mis en peine d'en rechercher et d'en préciser le sens. Et puis enfin, lui aussi, comme Gautier, il était au fond trop païen, trop sceptique, trop goëthien, trop peu chrétien¹, en somme, pour s'enquérir au juste de cet ascétisme et de ce dogmatisme catholiques et pour s'y intéresser. Tout son effort de sympathie envers Philippe II et l'Escorial se réduit à écrire : « ce roi, qui installa sa puissance dans un caveau, vous met sous les yeux que la grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable... » Il voit là un commentaire en granit de la phrase pascalienne. Il faut reconnaître qu'il y a quelque chose de cela. Mais il y a bien autre chose... Le paysage de l'Escorial, — dit-il encore, — « tourmenté pas de sombres passions et qui supporte le monastère royal comme une dalle écrasante de granit bleuâtre, lui semblait exactement la *composition de lieu* que présenterait à son imagination, pour la fixer, un Pascal qui médite... »

Or, rien de moins tourmenté que ce paysage de l'Escorial, lequel s'impose surtout par son caractère

1. Du moins à l'époque où il écrivait : *Du sang, de la volupté et de la mort.*

d'immensité, de solitude paisible et sereine. Si l'on veut y voir le reflet d'on ne sait quelles « sombres passions » qui eussent tourmenté Philippe II, il est bien difficile encore d'accorder cette vue fantaisiste avec la réalité. Rien de moins pascalien que la foi de Philippe II, si l'on entend par là une foi inquiète et sans cesse travaillée de doutes. Ce monarque absolu n'a jamais connu le doute ni l'inquiétude. Sa conscience était aussi tranquille que l'immense plaine aux ondulations figées où il a bâti son monastère, sa foi aussi simple et inébranlable que ce rectangle de granit.



Il faut donc chercher ailleurs que dans les impressions superficielles d'un passant, ou dans des fantaisies individuelles, le sens de cet énigmatique édifice, la clé de cet hiéroglyphe. Le plus simple et le plus sûr est de s'adresser pour cela au fondateur lui-même.

Qu'a-t-il voulu signifier au monde en lui imposant la vue de cette « huitième merveille », comme disaient les contemporains ? A quoi tendaient un tel effort, une dépense et un labeur de tant d'an-

nées ? Et même, par delà ce qu'il a voulu faire et signifier consciemment, qu'a-t-il mis de lui-même, sans le savoir et le vouloir, dans ce granit qui défie les siècles ? Car si Philippe II explique l'Escorial, inversement l'Escorial explique Philippe II. Ce sont deux énigmes qui se tiennent et qui s'entrepénètrent. De l'homme et de sa bâtisse, le plus difficile à déchiffrer c'est l'homme. Le constructeur est relativement facile à saisir. Mais l'homme se dérobe dans une nuit désespérante. Philippe II est une des âmes les plus fermées, les plus environnées de ténèbres, dont l'histoire nous ait légué le souvenir. Il fait songer aux corridors et aux caveaux funéraires de son Escorial, à cette rotonde de jaspe où sont réunis tous les cadavres royaux et qu'on entrevoit un instant à la lueur des lampes électriques : un ruissellement de reflets sur du marbre noir, des dorures, des cristaux, un lustre de Venise, une croix..., quelque chose d'opprimant, de souterrain, d'ascétique et pourtant de souverain et de magnifique...

De même qu'il n'y a, derrière ces magnificences, que de la pourriture et des ossements, n'y a-t-il rien à extraire de vivant de cette âme royale si obstinément close à tous les regards ?

Elle semble morte à tout jamais. Derrière ses actes et les conséquences de ses actes, on ne distingue rien. Un Louis XIV ne laisse approcher personne de son intimité. Celle d'un Philippe II est encore plus inviolable. Et pourtant nous croyons le bien connaître. Nous avons sur lui et sur son règne des monceaux de volumes et des bibliothèques entières, sans parler de tout ce qui s'entasse d'inédit dans les archives des deux mondes. Pour ma part, voilà longtemps que je l'étudie. Plus je lis autour de lui et plus je cherche à me l'expliquer, plus l'énigme de cette âme se resserre et devient irritante. Je suis devant lui comme le touriste devant les murs tout unis de l'Escorial, où les joints de la pierre sont invisibles à force de perfection dans le travail. Cela n'empêche pas qu'on ne croie avoir en main tous les éléments requis pour le juger. Voilà longtemps aussi qu'on lui a fait son procès. Il est condamné, ou catalogué dans des catégories spéciales de criminels ou de déments.

Les moins prévenus ont vu en lui un maniaque de l'absolutisme, une sorte de Robespierre ou de Lénine qui, sans passion, froidement, à travers le sang et les supplices, exécute un programme im-

pitoyable. Il appartient à la pire espèce des maniaques : les fanatiques intellectuels. Pour les autres, c'est tout simplement un monstre : c'est le mal incarné et couronné. Victor Hugo, dans sa *Légende des siècles*, nous a coulé en bronze cette figure effroyable et satanique :

Philippe deux était une chose terrible...

De quoi ne l'accuse-t-on pas ? Il a tous les vices et il a commis tous les crimes. Avare, ambitieux, dévoré par la soif de l'or et du pouvoir, luxurieux et jaloux, fourbe, hypocrite, cruel, d'une cruauté à la fois sadique et dévote, c'est un empoisonneur et un assassin. Il a fait étrangler en secret, dans la tour de Simancas, le baron de Montigny, le représentant de la noblesse des Pays-Bas, qui s'était laissé prendre à ses avances et à ses caresses perfides. Il a séquestré et fait mourir d'un poison lent son fils Don Carlos, un pauvre dément et un dégénéré. On le soupçonne d'avoir fait empoisonner aussi sa seconde femme Élisabeth de Valois et son frère naturel Don Juan d'Autriche. Il a fait assassiner l'homme de confiance de celui-ci, Escovedo, par son propre secrétaire Antonio Perez. Puis, par dépit amoureux ou pour des motifs politiques, —

peut-être bien pour les deux ensemble, — il désavoue Pérez et s'acharne à le faire condamner précisément pour un crime ordonné par lui-même. Il montre, dans cette répugnante affaire, une duplicité et une bassesse d'âme inimaginables. En désespoir de cause, il fait accuser Pérez d'hérésie, — cet homme qui était son rival d'amour et le complice de son crime, et il le livre à l'Inquisition. C'est le même tyran qui a noyé dans le sang l'Aragon et les Flandres, qui a trahi ses favoris, décapité sa noblesse à Saragosse comme à Avila... Et, la plupart du temps, ce ne sont pas là, chez les historiens, de simples soupçons, des accusations inspirées par l'esprit de parti : les faits semblent bien et dûment établis, les documents extraits des archives apportent des preuves accablantes contre Philippe. On a beau, pour le disculper, invoquer la raison d'État, alléguer les mœurs ou les idées de l'époque, qui étaient indulgentes ou favorables à des actes que nous réprouvons aujourd'hui : un crime est un crime. Ce que nous nommons aujourd'hui, cruauté, ne s'appelait pas autrement au xvi^e siècle. Si Philippe a commis réellement ce dont on l'accuse, toutes les exécutions attachées à sa mémoire ne sont que trop justifiées.

En écrivant cela, je ne veux préjuger de rien. Je ne veux même pas recourir en sa faveur à cet argument politique que, pour un chef d'État, la vertu est chose secondaire, sa principale affaire étant de gouverner et de réussir. J'admets les faits tels qu'ils sont établis et présentés par les historiens. Mais je demande qu'on me les explique. Jusqu'ici, les explications proposées ne m'ont pas paru satisfaisantes. Cette âme ténébreuse a des côtés lumineux qui éblouissent et qui déconcertent le jugement. En face du bilan du mal, il est impossible de ne pas dresser aussi celui du bien. Or cet assassin, cet empoisonneur de sa femme et de son fils, fait très souvent figure de bon père et de bon époux et même de brave homme. Ce fourbe, ce despote cruel, avare et libidineux, nous apparaît, dans le même moment, comme une conscience assaillie de scrupules, comme un ascète détaché de tous les biens et de toutes les jouissances du monde. — enfin comme un grand chrétien et presque comme un saint. Le bourreau impitoyable des Flandres est le même homme qui pleure en entendant le récit de l'exécution de Marie Stuart, qui écrit à ses filles les lettres les plus affectueuses, qui, au milieu des plus absorbantes ou angois-

santes affaires, se met en frais d'esprit pour elles. qui s'alarme à l'annonce d'un mal de tête ou d'un mal de dent dont souffrent les petites infantes, qui a des indulgences, pour ne pas dire des faiblesses extraordinaires pour ses domestiques, qui les traite comme des membres de sa famille. Le pourvoyeur de l'Inquisition, le dompteur de peuples qui fait traquer les « gueux » par le duc d'Albe, est le même qui s'attendrit en lavant et en baisant les pieds des pauvres et en les servant à table. Cet avare, cet ambitieux qu'on accuse de viser à la monarchie universelle, vit comme un misérable dans une cellule adossée à la somptueuse basilique qu'il a mis presque toute une vie à construire. Il ne veut être qu'un moine parmi ses moines. Ce criminel ne manifeste qu'un désir : se rapprocher de Dieu. Il passe une partie de ses jours et de ses nuits en oraison et en méditation. Sans cesse il examine sa conscience, il se confesse, il communique. Quand il n'est pas à son bureau, il est au chœur, ou à la procession, ou en adoration devant le Saint-Sacrement. Pour être plus près de Dieu, pour se sentir continuellement en sa présence, il fait percer, au chevet de son lit, une petite fenêtre, d'où il assiste à l'élévation et à la consécration de

l'Hostie et d'où il ne perd pas des yeux le tabernacle. De quel front ce scélérat osait-il s'approcher de son Dieu ? Il aurait dû être bourrelé de remords. Et, de fait, les historiens suivant la formule romantique nous le dépeignent, sur son lit d'agonie, assiégé et épouvanté par les spectres de ses victimes. Pure imagination romanesque ou mélodramatique ! La vérité, c'est que ce grand criminel est mort comme un saint, avec une sérénité, une force d'âme admirables au milieu des pires souffrances, dans une tranquillité d'esprit absolue, plein de confiance dans le jugement de ce Dieu devant qui il croyait fermement qu'il allait paraître et attestant ce même Dieu qu'il n'avait jamais commis une seule injustice et qu'il n'avait voulu que le bien de ses sujets...

Comment concilier ces aspects si divers sinon contradictoires d'un même personnage ? Ici et là, en bien comme en mal, la matérialité des faits ne semble pas contestable. Comment les expliquer ? Les esprits faciles, pour qui il n'y a ni obscurité ni mystère dans le monde, ne sont pas embarrassés pour si peu. Ils lisent à livre ouvert dans l'âme d'un Philippe II. Pour moi, j'avoue n'y rien comprendre. On peut à la rigueur s'expliquer que

cet ascète, si détaché de tout, ait accepté les rudes devoirs de la royauté comme une mortification de tous les instants. Mais il ne faut pas savoir ce que c'est qu'une conscience chrétienne pour admettre qu'un chrétien criminel n'ait pas connu le remords. Que Philippe ne se soit pas jugé criminel après les atrocités et les vilenies dont on l'accuse, voilà qui est surprenant. On a beau dire qu'en sa qualité de justicier souverain ne devant de comptes qu'à Dieu, il se croyait le droit et même le devoir de châtier quiconque se révélait à lui comme l'ennemi de ce même Dieu, — et, en somme, qu'il avait le droit de vie et de mort sur tous ses sujets : la justice n'est pas l'assassinat ou le guet-apens. La fourberie et la cruauté, même employées au service du bien, restent la fourberie et la cruauté. Comment Philippe, fourbe et cruel, assassin et empoisonneur, ne se sentait-il pas coupable ? Les faits qui le condamnent sont-ils mal exposés, présentés sous un jour qui n'est pas le leur ? Ou même faut-il admettre qu'ils aient été faussés ? S'ils ne l'ont pas été, une telle sérénité dans le mal, jointe à une conscience si scrupuleuse et à un pareil souci du bien, enfin une telle monstruosité morale et psychologique reste un cas véritablement unique

et inexplicable. On a beau tourner et retourner le problème, on aboutit à des ténèbres toujours aussi impénétrables. Faut-il donc croire que le problème soit mal posé ? Faut-il soumettre à une critique plus rigoureuse les documents sur lesquels on s'appuie pour inculper cet homme ?

Redisons-le : on ne veut préjuger de rien. Mais on voudrait essayer de percer la nuit où se dérobe l'énigmatique figure du fondateur de l'Escorial. Dans cette existence secrète et volontairement mystérieuse, il y a des points de clarté ! Ne pourrait-on partir de ces petites lumières pour tenter de voir clair dans tout le reste ? Il y a, au moins, un épisode de sa vie où il semble avoir trahi quelque chose de ses sentiments les plus intimes, où ses passions les mieux cachées semblent avoir levé le masque : c'est la retentissante aventure d'Antonio Pérez et de la princesse d'Eboli, cette sinistre affaire sur laquelle il s'est acharné jusqu'à la veille de sa mort. Mais il y a surtout une partie de sa vie qui paraît moins secrète, qui s'est passée presque complètement en public : c'est celle qu'il a menée pendant trente ans dans son monastère de l'Escorial, sous les yeux des moines qui l'observaient avec une admiration mêlée de défiance et d'inquié-

tude, qui recueillaient ses moindres paroles et ses moindres gestes. La chronique du monastère, les mémoires de certains de ces religieux nous ont été conservés. On peut y suivre en quelque sorte jour par jour l'existence affairée et méticuleuse de Philippe. Peut-on tirer de là quelque lumière sur les profondeurs et les replis de cette âme étrange ? On inclinera à le croire, si l'on songe que l'Escorial a été la grande passion, la grande affaire de toute sa vie. Louis XIV lui-même ne s'est pas occupé de Versailles comme Philippe, de l'Escorial. Les pensées intimes de celui-ci, ce à quoi il tenait le plus au monde, il en a confié le secret aux cellules de ce cloître. Il a prouvé par cette longue sollicitude que rien ne l'intéressait que cela : ses richesses, ses royaumes, son rang suprême, tout cela n'est rien ! Vivre « épaule contre épaule » avec ses moines, embellir le temple qu'il élève à la plus grande gloire de Dieu, être en adoration perpétuelle devant le Saint-Sacrement, voilà son rêve et son grand souci. Un de ces pieux mémorialistes, le Père Jérôme de Sépulvéda, le dit en propres termes : « il n'a pas d'autres plaisirs ni d'autre contentement que de vivre avec ses moines dans sa maison de San Lorenzo. Sortir d'ici, c'est la mort pour lui et le pire des

supplices. N'était son grand désir de pourvoir au gouvernement de ses états, il n'en sortirait jamais... »

Et ainsi ce monastère de l'Escorial, cette œuvre de toute sa vie, où il a mis toutes ses complaisances et toutes ses affections, cet enfant chéri de son cœur et de son esprit, en est pour ainsi dire le portrait. Penchons-nous sur ce miroir ! Si nous voulons deviner quelque chose de cette âme hautaine et inaccessible, c'est là, tout d'abord, qu'il faut regarder. Qu'on ne dise pas qu'une telle étude est sans intérêt actuel ! Avec les dictatures démagogiques, voici que les despotes absolus commencent à reparaître. Comment est faite l'âme d'un despote fanatique ?... Mais cet intérêt passager est négligeable. Quel plus beau sujet pour un psychologue et un historien que cette âme royale, si fermée, si indéchiffrable, qui irrite à ce point la curiosité, — cet homme dont l'action et la volonté ont eu sur les affaires du monde des effets d'une telle conséquence et qui durent encore ?

Nous allons donc partir des caveaux de l'Escorial, de ce labyrinthe de ténèbres, avec l'espoir d'arriver à un carrefour lumineux, ou moins obscur. Le terme du voyage se recule dans des lointains illi-

mités : arriverons-nous jamais à mieux comprendre ce singulier personnage ? Pour le moment, malgré tout ce que l'on a écrit sur lui, nous ne savons que les circonstances extérieures de sa conduite, nous ne connaissons que ce qu'il y a de plus superficiel dans cette âme. On voudrait projeter quelques lueurs au fond de la crypte. Dans cette descente au pays des ombres, l'auteur de ces pages et le lecteur marchent la main dans la main. Nous n'en savons pas plus l'un que l'autre. Au milieu d'une nuit épaisse, nous cheminons vers l'inconnu. Cet inconnu, on ne s'engage pas à le dissiper. Puissons-nous seulement, au terme du voyage, n'être pas trop déçus et, dans ce caveau royal ouvert à nos yeux, trouver autre chose que de la cendre et des ossements !...

II

Comment Philippe II conçut l'Escorial

Ce fut d'abord, dans sa pensée, un Temple de la Victoire.

On y voit une macabre fantaisie de vieillard morose et fanatique. En réalité, ce fut un rêve de jeune homme, de jeune souverain dans tout l'enivrement du succès. Il a trente ans. Il commence à régner et c'est comme une aube de gloire sur ce début de son règne. Il triomphe, il se sent riche d'avenir et d'énergie et, malgré sa précoce expérience des hommes et des choses, on dirait qu'il a confiance dans son destin et dans ce long avenir.

Le 10 août de l'année 1557, à Cambrai, alors ville espagnole, au branle de toutes les cloches qu'il fait sonner pour célébrer la victoire de ses troupes sur l'armée française, il eut sans doute la

première vision de ce qui sera plus tard son Escorial. Ce soir-là, on vient de lui porter la nouvelle que son allié, le duc Philibert de Savoie, a battu la petite armée française, conduite par le Connétable de Montmorency au secours de la citadelle de Saint-Quentin alors bloquée par ses soldats. C'est la fête de saint Laurent, le grand martyr espagnol. Et, comme Philippe a toujours été très dévot à ce saint, il ne doute pas que ce soit à sa particulière intercession qu'il doive sa victoire. Tout de suite, il s'empresse de lui témoigner sa reconnaissance en formant le projet de bâtir une église sous son invocation.

Puis les événements heureux se succèdent : la prise de Saint-Quentin, couronnement de son premier succès, le pillage de cette opulente ville commerçante, les pourparlers avec le gouvernement français et, bientôt après, ce traité de Cateau-Cambrésis, si désastreux pour la France, où Henri II abandonnait à son adversaire plus de deux cents places fortes et toutes les conquêtes des règnes précédents. Enfin il lui donnait sa fille en mariage et lui offrait son alliance pour combattre l'hérésie, — cette hérésie qui, jusqu'alors, avait laissé ses états à peu près intacts : dès maintenant, il pouvait

se flatter d'endiguer le flot. Il était celui qui dit à la Révolution : « Tu ne passeras pas !... »

Il se trouvait alors en Flandre. Les Flandres semblaient devoir rester paisibles. Ce fut dans ce court moment de prospérité, où il put avoir l'illusion de donner enfin la paix à la chrétienté, qu'il élargit son projet primitif.

Ce serait quelque chose de magnifique : Saint-Laurent de la Victoire ! Certainement, à cette époque de sa vie, cet homme, dont la piété allait s'assombrir de plus en plus, la foi devenir de plus en plus farouche et intransigeante, admettait encore que certains sentiments profanes et même un peu païens fussent mêlés à ses sentiments de gratitude et d'humilité chrétiennes. Il touchait à l'âge mûr. Sa jeunesse s'achevait sans doute dans un suprême flamboiement de passion. Il avait été et il était encore un voluptueux très porté aux plaisirs de l'amour, aux jouissances du luxe et d'une vie raffinée. Les ambassadeurs étrangers s'accordent à noter ces penchants chez le digne héritier de Charles-Quint. Nous avons, pour cette période, quelques portraits de lui, notamment un grand portrait en pied, par le Titien, — lequel se trouve actuellement à Madrid, au Musée du Prado. Malgré sa

superbe cuirasse damasquinée et l'appareil guerrier qui l'environne, c'est moins un chef d'armées qu'un jeune seigneur fatigué par le plaisir : cette bouche épaisse et sensuelle, pour ne pas dire brutale, ces yeux noyés et cernés d'une ombre voluptueuse ne présagent guère le monarque austère et dévot qui s'enfermera avec ses moines dans la solitude sauvage de l'Escorial. Au moment où nous sommes, il va dépasser la trentaine. Il commence à s'assagir : il a déjà été marié deux fois et il semble bien que son troisième mariage, — qui est tout proche, — avec la très jeune Élisabeth de Valois, — marque la période où il va décidément se ranger. Encore quelques années et le portrait que peindra de lui Pantoja de la Cruz nous représentera un gentilhomme flamand, à la peau très blanche et à la barbe très blonde, aux yeux bleus et à la lèvre fleurie sous une fine moustache, égrenant un rosaire, d'un air pacifique et bénin, avec on ne sait quoi de vaguement redoutable. C'est dans l'intervalle de cette transformation qu'il conçut le projet d'élever un monument triomphal en commémoration de la victoire et de la prise de Saint-Quentin. Il est resté quelque chose de cette idée première dans le plan de la basilique de l'Escorial ; les quatre piliers

géants qui, sur leur quadruple arcature, soutiennent la coupole et sa lanterne, s'appellent encore aujourd'hui « l'arc de triomphe ».

Mais ce trophée est placé sous l'invocation d'un martyr. La basilique de Saint-Laurent de l'Escorial célèbre moins la victoire d'un prince chrétien que la gloire de Dieu, qui rend les rois victorieux...



Cet enivrement du succès fut de courte durée. Au milieu même de son triomphe, Philippe apprit la mort, au monastère de Yuste, de Charles-Quint, son père qu'il aimait et vénérât profondément. L'Empereur était mort !... un empereur qui avait donné à la Majesté impériale un prestige encore inconnu, en unissant sous le même sceptre d'immenses régions séparées par des océans et des continents et en ajoutant à tout cela, avec les terres inconnues du Nouveau Monde, des possibilités indéfinies d'agrandissement ! Pour Philippe, un tel homme a dépassé le faite des grandeurs terrestres. C'est presque un dieu !... Avec quelle piété, quel respect il parle de lui et aussi quelle

fierté secrète à la pensée qu'il est le fils de cet homme !... « L'Empereur et Roi, mon seigneur et mon père... » cette formule revient constamment dans ses lettres et dans les documents officiels, comme une pieuse litanie à la mémoire du grand mort. Cet orgueil de l'Empire, toute la nation espagnole le partageait alors avec lui. Elle n'y a jamais complètement renoncé. D'après cela, on juge de l'émotion que Philippe dut ressentir à la nouvelle de cet événement.

Puis, bientôt après, ce fut la mort de sa seconde femme, Marie Tudor : perte qui lui fut légère, car il ne l'avait jamais aimée, mais qui allait amener des conséquences désastreuses pour la catholicité. Avec l'avènement au trône de la protestante Élisabeth, il ne pouvait plus conserver l'espoir de remettre l'Angleterre dans l'obédience spirituelle de Rome. Au même moment, l'agitation huguenote recommençait dans toute la France et menaçait de gagner les provinces flamandes. Il est naturel que ces circonstances aient modifié sensiblement les dispositions de Philippe et que cela ait influé sur ce grand projet de fondation pieuse auquel il songeait toujours.

Ce qui le préoccupe le plus, c'est la sépulture

de son père ; il n'a pas seulement hérité d'une foule de royaumes, dont l'énumération remplit plusieurs pages dans les chartes diplomatiques ; il a hérité aussi d'un cadavre impérial. Charles-Quint lui a légué le soin d'ensevelir son corps. Que va-t-il faire de ce mort qui tient tant de place ?... Et non seulement l'Empereur lui a confié le soin de sa dépouille mortelle : il lui a confié encore le salut de son âme. Cela, c'est la chose essentielle, à laquelle Philippe ne pense qu'avec tremblement : il est responsable du salut de l'Empereur. Des prières, des rites funèbres peuvent y aider puissamment. Comme dans l'ancienne Égypte, les vivants se sentaient obligés d'assurer le passage de l'âme privée de son corps à travers les régions souterraines et prévoyaient toutes les étapes du mort sur le Fleuve infernal, l'héritier de l'Empire se croit obligé en conscience d'assurer à son prédécesseur ce puissant secours de la prière et des rites... Ces considérations lui font faire un retour sur lui-même. Lui aussi il mourra, peut-être plus tôt qu'il ne le craint. Il faut qu'il assure son propre passage, qu'il se ménage le même secours qu'à son père et aussi à ses successeurs. On ne saurait trop se hâter de

régler cette importante affaire !... Et c'est ainsi que son premier projet ne tarda point à se fondre dans un autre.

L'édifice qu'il médite ne sera pas seulement un trophée, un monument de gratitude et de foi, ce sera aussi un panthéon, une cité des morts. Et, pour assurer le service de ces morts, pour les aider à franchir le passage angoissant, ce sera, en outre, un monastère, où l'on priera, où l'on célébrera pour eux tous les rites funèbres institués par l'Église... Ce monastère, il en avait eu l'idée pendant le siège même de Saint-Quentin, soucieux qu'il était de remplacer un couvent que son artillerie avait dû détruire, en même temps qu'elle abattait les murailles de la ville. Eh bien, toutes ces destinations vont être réunies dans un même édifice : Dieu y sera glorifié, sous l'invocation de saint Laurent, pour avoir donné la victoire aux armées espagnoles ; le père, la mère, les épouses, les proches et, plus tard, les successeurs de Philippe y seront ensevelis d'une façon digne de leur rang, — et enfin dans le couvent qu'il voulait fonder en remplacement du couvent détruit, les moines n'auront d'autre emploi que de prier pour ses morts et pour lui-même.

Voilà l'idée complète sous sa forme primitive. Tous les textes concordent pour nous prouver qu'il en fut ainsi. Les témoignages les plus sûrs sont ceux des religieux contemporains de la fondation ou de la construction de l'Escorial. Fray Antonio de Villacastin, qui fut le grand maître de l'œuvre (*obrero mayor*) et qui mourut presque centenaire, écrit au début de ses mémoires : « L'occasion et premier motif qu'eut le roi Don Philippe, deuxième de ce nom, de faire ce monastère de Saint-Laurent, ce fut que, dans le temps qu'il assiégeait Saint-Quentin, il y avait, du côté où l'on devait battre le rempart, un couvent de religieux de Saint-Laurent. Et il ordonna de faire sortir les religieux avec le Saint-Sacrement et tous leurs effets. Cela fait, le rempart et le couvent furent battus par l'artillerie, et la ville ouverte. Et ainsi il eut la victoire sur le roi François de France. Et pour avoir détruit ledit monastère, il promit d'en faire un autre en Espagne. Et, sur ce fondement, se commença ce monastère de Saint-Laurent, proche la ville de l'Escorial, qui était de la juridiction de Ségovie... » Notons, en passant, l'erreur du bon Père qui confond Henri II avec François I^{er}. D'autre part, une correction

marginale du manuscrit nous apprend que le couvent dont il s'agit était un couvent de *religieuses* et non de religieux et qu'enfin le Roi promit, *mais ne fit pas vœu*, de construire, en Espagne, un autre monastère.

C'est ce qui nous est confirmé par le P. José de Sigüenza d'accord, en cela, avec le P. Juan de San Geronimo, le premier mémorialiste de l'Escorial. Après avoir rappelé que la victoire remportée par les armées de Philippe II sous les murs de Saint-Quentin tomba le 10 août, jour de la fête de Saint-Laurent, auquel le roi était très dévot depuis son enfance, — le chroniqueur ajoute ceci : « Le roi, voyant là un effet manifeste de la protection du saint, forma le projet de lui élever un temple, *bien qu'il n'en ait jamais fait le vœu*, comme certains ont osé l'affirmer... Tel fut le premier motif qui détermina la construction de ce célèbre édifice... » Le second, ce fut d'ensevelir dignement l'Empereur son père et de construire un lieu de sépulture pour lui-même et ses successeurs.

Toutefois il sied de reconnaître que l'authenticité du « vœu » est affirmée par des documents contemporains des plus qualifiés. Mais cela n'a pas grande

importance, puisque le Roi, dans toute cette affaire, se comporta exactement comme s'il avait prononcé ce vœu.



Philippe II était un homme toujours fort occupé, de sorte que l'exécution de ce grand projet demanda quelques années. C'était aussi un homme de réflexion, temporisateur par nature et par calcul : On l'appelait « le Roi Prudent ». Aussi lui fallut-il près de dix ans pour mettre au point sa pensée et pour qu'elle se concrétât dans tous ses détails essentiels. La forme définitive s'en trouve dans la charte de fondation de l'Escorial, qui ne fut rédigée qu'en 1567, alors que les travaux de construction étaient commencés depuis quatre ans. Ce document officiel a un accent personnel et même une sorte de sévère beauté. Si long qu'il soit, il vaut la peine d'être lu dans son entier. Ne fût-ce que pour mettre en pleine lumière l'inspiration religieuse qui, d'un bout à l'autre, l'emplit, il convient d'en citer au moins le préambule :

« En reconnaissance des nombreux et grands bienfaits que nous avons reçus et recevons journal-

lement de Dieu, Notre Seigneur, et parce qu'il a daigné acheminer et guider nos actions et négociations au bien de son service, soutenir et maintenir nos royaumes en sa sainte foi et religion, en paix et en justice ; considérant, en outre, que c'est une œuvre pie et agréable aux yeux de Dieu et, en même temps, un témoignage de reconnaissance pour lesdits bienfaits, de construire et de fonder des églises et des monastères où son saint nom est béni et loué, où sa sainte Foi, grâce à la science et à la vie exemplaire des religieux, ses serviteurs, se conserve et s'augmente ; et, pareillement, afin que l'on prie Dieu Notre Seigneur pour nous, pour nos prédécesseurs et successeurs, pour le bien de nos âmes et la conservation de Notre État royal ; et, considérant aussi que l'Empereur et Roi, mon Seigneur et mon père, après avoir renoncé en ma faveur à ses royaumes et autres états et s'être retiré au monastère de Saint-Jérôme de Yuste, qui est de l'ordre des Hiéronymites, où il mourut et où son corps est déposé, considérant que, dans son dernier testament, il nous a confié le soin de ce qui touche à sa sépulture, du lieu et de l'endroit où son corps et celui de l'Impératrice et Reine, ma dame et ma mère, doivent être mis et placés,

étant juste et convenable que leurs corps reçoivent une sépulture des plus honorables et que, pour leurs âmes, il se fasse et se dise des prières perpétuelles, des messes de commémorations et d'anniversaires ; et parce que, d'autre part, nous avons décidé, lorsqu'il plaira à Dieu, Notre Seigneur, de nous rappeler à Lui, que notre corps soit enseveli au même lieu et endroit, conjointement avec celui de la Sérénissime Princesse, doña Maria, Notre très chère et bien-aimée femme (qu'elle soit en gloire!), et celui de la Sérénissime Reine, Doña Isabel, Notre très chère et bien-aimée femme, quand il plaira à Dieu Notre Seigneur de la rappeler à Lui... et enfin que l'on y transporte les corps des Infants Don Fernando et Don Juan, Nos frères, ceux des Reines Doña Léonor et Doña Maria, Nos tantes :

Pour toutes ces considérations, Nous fondons et Nous édifions le monastère de San Lorenzo el Real, proche la ville de l'Escorial, dans le diocèse et archevêché de Tolède, — lequel Nous fondons en l'honneur et sous l'invocation du bienheureux saint Laurent, en raison de la dévotion particulière que Nous avons pour ce glorieux saint et en mémoire de la faveur et des victoires que Nous

commençâmes à recevoir de Dieu, le jour de sa fête... »

Et, après cela, pendant des pages et des pages, se développent les clauses minutieuses relatives aux prières et aux messes quotidiennes qui devront être dites à l'intention du Roi et de ses défunts, aux services funèbres et aux messes d'anniversaires et de commémorations. Puis, les clauses relatives au recrutement, à l'entretien et à l'organisation du monastère, — lequel sera confié aux religieux hiéronymites, à cause de « la particulière affection » que le roi déclare avoir toujours eue pour cet ordre et parce que l'Empereur, son père, a voulu mourir dans une de leurs maisons.

Les principaux articles de cette charte doivent être considérés et médités à part, si l'on veut bien comprendre, dans tous ses détails et dans toutes ses nuances, la pensée du fondateur.

Tout d'abord, ce que Philippe veut instituer, par la fondation de son monastère, c'est une prière et une messe des morts perpétuelles, pour le repos de son âme et de celle de ses prédécesseurs et successeurs. Son testament et ses codicilles complètent les prescriptions et les recommandations qu'il a formulées pour lui-même, dans la charte de fon-

dition de l'Escorial. Ces clauses, en vérité interminables, sont d'une précision et d'une minutie qui confondent.

Il commence par celles qui concernent la mémoire de l'Empereur, son père.

Le soir de la Saint-Mathias, anniversaire de la naissance de Charles-Quint, il y aura vêpres des morts à son intention. Le lendemain, vigile et messe des défunts. Le jour de la Saint-Mathieu, anniversaire de sa mort, il y aura de même vêpres des défunts et, le jour suivant, vigile et messe de *requiem* chantée. Pour chacun de ces anniversaires de naissance et de mort, outre les messes chantées et les messes ordinaires, on dira, *chacun de ces jours, vingt-quatre messes de requiem*. Les messes finies, chacun des prêtres qui les diront devront encore « aller dire leurs répons au pied des degrés du maître-autel, devant le Saint-Sacrement ».

Outre ces commémorations aux anniversaires de la naissance et de la mort de l'Empereur, « *tous les jours à perpétuité*, dans ce monastère, quatre messes basses devront être dites pour l'Empereur et Roi, mon seigneur... Ces messes achevées, les prêtres diront leurs répons au pied du maître-autel, devant le Saint-Sacrement... »

Prescriptions analogues pour le repos de l'âme de l'Impératrice, sa mère : messes basses et messes chantées, sans préjudice de celles qui se disent pour elle dans la chapelle royale de la cathédrale de Grenade, où son corps est provisoirement déposé.

De même pour sa première femme, la princesse Marie de Portugal : outre les services solennels d'anniversaires, messe basse tous les jours, sans préjudice de celles qu'il a instituées pour elle à la Chapelle royale de Grenade.

De même pour la Reine d'Angleterre, sa seconde femme : nombreuses messes le jour anniversaire de sa mort.

De même pour les Reines de France et de Hongrie, ses tantes : services d'anniversaires et messes basses tous les jours.

Enfin, pour lui-même, après sa mort, dispositions identiques à celles adoptées pour l'Empereur et l'Impératrice, ses père et mère. De plus, le jour anniversaire de sa naissance, le 21 mai, grand-messe du Saint-Esprit, « afin que Notre Seigneur m'éclaire et m'inspire les meilleures résolutions pour son service... »

Tant de prières et de messes ne lui suffisent pas. Dans son testament, il ajoute encore les prescrip-

tions que voici : « Item, j'ordonne que, le jour de mon décès et les neuf jours suivants, une messe soit dite, pour le repos de mon âme, par tous les prêtres, clercs et religieux qui se trouveront disponibles dans la localité où je mourrai, et pareillement dans toutes les localités où passera mon corps, le jour même où il y passera et arrivera, — et pareillement au monastère de Saint-Laurent, le jour de mon enterrement et les neuf jours qui suivront. En outre, j'ordonne que, le plus tôt possible, dans les monastères de religieux observants, où il paraîtra à mes exécuteurs testamentaires qu'elles se puissent dire le plus dévotement, *trente mille messes* soient dites pour le repos de mon âme, partie de la Passion et de la Croix, le second tiers de Notre-Dame et le dernier de *Requiem*. En outre, que *deux mille* autres messes soient dites pour les âmes du Purgatoire. Et qu'à la fin de chaque messe, on dise un répons pour mon âme et que l'on distribue à cette intention les aumônes que mes exécuteurs testamentaires jugeront convenables... »

Trente mille messes d'un coup et « le plus tôt possible », on a le vertige, rien que d'y penser ! Jamais pareille violence n'a été faite au Ciel. Et, si l'on songe à tout ce qui précède ces volontés su-

prêmes, à tout ce que Philippe a prévu pour son âme et pour son cadavre, pour les âmes et pour les cadavres de tous les siens, fixant d'avance et dans le plus petit détail toutes les étapes de leur voyage funèbre jusqu'à ce monastère de Saint-Laurent où ils doivent dormir leur dernier sommeil, on en arrive à croire que cette imagination royale éprouvait une délectation morose à se repaître d'enterrements et de messes des morts. De même que, sous les voûtes de l'Escorial, le catafalque des anniversaires est dressé en permanence, de même, dans la pensée de Philippe, l'image d'un cercueil et d'un cadavre, qui est le sien, est sans cesse présente. Il veut être sûr de son salut. Sans doute il est bien convaincu que, pour cela, l'essentiel, c'est un cœur contrit et humilié. Mais que sont les pénitences d'un pécheur en regard des mérites de Jésus-Christ ! Ces mérites peuvent lui être appliqués, grâce à des messes innombrables. Il ne négligera pas un pareil moyen de salut. Il est roi : il n'a qu'un mot à dire et tous les clercs et tous les religieux de ses royaumes vont unir leurs implorations en une immense prière pour le salut de son âme... N'y a-t-il pas là un monstrueux égoïsme ? Occuper ainsi pour soi tout seul des centaines et

des milliers d'autres êtres !... Mais il se dit que, comme souverains, ayant des obligations infiniment plus étendues que le commun des hommes, il est aussi beaucoup plus exposé à faillir. Et ainsi il a droit à des compensations et à des secours exceptionnels. Ces compensations et ces secours, Dieu les a mis à sa portée, en lui donnant la puissance royale. Il va donc en user de façon à procurer à sa conscience le repos le plus complet. Sur son lit d'agonie, il pourra se dire qu'il a tout fait, — et même au delà, — pour assurer son passage. Ce sentiment joint à la certitude d'avoir, autant que possible, expié ses fautes et rempli scrupuleusement tous ses devoirs de roi et de chrétien, explique l'extraordinaire sérénité de sa mort.



Pour ce service perpétuel des morts, il faut une véritable armée de religieux occupés spécialement de cela. Rien que pour le seul Philippe, en dehors de la messe ou des messes dites pour lui, il faut quotidiennement seize religieux, qui se relaient jour et nuit, devant le Saint-Sacrement, afin de prier pour son âme. Tout d'abord, il n'avait prévu

pour l'Escorial que cinquante moines. Bientôt, il se croit obligé d'en doubler le nombre. En comptant les frères lais et les ecclésiastiques attachés au couvent, cela porta à cent quarante ou à cent cinquante pensionnaires la population religieuse de Saint-Laurent. Enfin, il y a, dans ce monastère, un collège, un séminaire et un hôpital : c'est-à-dire des élèves, des hôtes de passage et une domesticité nombreuse.

Voilà bien des bouches à nourrir ! Le Roi s'en préoccupe longtemps d'avance et, sans attendre que le monastère soit construit, il lui constitue une dotation des plus imposantes, il lui octroie des propriétés et des revenus inaliénables : des prairies, des pâturages, des champs et des vignes. Le couvent est entouré d'exploitations agricoles d'où il tirera sa subsistance et aussi de maisons et de jardins d'agrément pour l'ébattement, réfection et récréation des moines. Cela s'appelle : la Herreteria, la Fresneda, le Quejigar, Navaluenga... En outre, le Roi garantit à ses religieux des rentes sur la cité de Séville et des bénéfices sur un certain nombre de couvents. Tout cela inaliénable et à perpétuité !... Ainsi, il peut se flatter d'avoir profondément enraciné son couvent dans le sol espa-

gnol. Il a fondé une maison immortelle. Au moins il espère que ce caveau gigantesque, qui abrite son cadavre, durera jusqu'au jour suprême du Jugement. En une chaîne ininterrompue à travers les siècles, des moines veilleront sur lui. Les dynasties royales peuvent périr, les ordres religieux se renouvellent et se rajeunissent sans cesse. Avec sa prudence habituelle, Philippe a songé à cette sorte d'immortalité et il entend en faire bénéficier sa dépouille. Il n'a pas trop mal calculé : depuis sa mort, maintes révolutions ont passé sur l'Espagne, les biens qu'il avait crus intangibles ont été confisqués, mais les moines sont toujours là, penchés sur son cercueil et décidés à prier pour lui jusqu'à la fin des temps...

En créant une ceinture de fiefs autour de l'Escorial, il a confiance aussi dans la ténacité des religieux. Comme l'écrit l'un d'eux, le Père Jérôme de Sépulvéda, non sans une pointe de malice, il sait que « ce qui entre une fois dans un couvent n'en sort plus ». Le fondateur de Saint-Laurent est convaincu que les moines sauront défendre leur bien. Ils resteront là jusqu'à l'extrême limite du possible. Et, si on les chasse, ils reviendront. Le Roi est bien assuré de ne jamais manquer de prières...

Mais ces religieux ne doivent pas être occupés uniquement des morts, — d'une certaine catégorie de morts. Cela ne serait ni juste ni chrétien. Ils s'occuperont encore des vivants et, en premier lieu, ils auront souci d'évangéliser la région qui les nourrit. Les habitants de l'Escorial et de tout le pays d'alentour ont droit à leur enseignement comme à leurs exhortations. La Charte de fondation le leur dit expressément : « qu'il y ait toujours, à San Lorenzo, six prédicateurs ! qu'ils se fassent entendre des gens du voisinage, lesquels seront admis, à de certains jours, dans l'église du couvent ; que ces prédicateurs aillent prêcher dans les environs !... » Et encore ceci : « que les confesseurs aient soin de s'informer si, dans les lieux et bénéfices où ils ont des rentes, — sans parler des gens de l'Escorial et de toute la contrée, — il n'y a pas nécessité de confesser, *de consoler et d'aider à mourir* quelque malade ; que les prieurs y fassent bien attention, parce que Nous voulons que tout le pays retire, au spirituel comme au temporel, tout le bénéfice possible de ce monastère... »

Par-dessus tout, ce monastère de Saint-Laurent doit être une affirmation visible et tangible de tous

les dogmes et toutes les traditions catholiques que niaient les protestants. Du point de vue esthétique, il est la première et monumentale expression de la contre-réforme inaugurée par le Concile de Trente. Le Père José de Sigüenza, interprète de la pensée royale, le dit en termes fort explicites : « remarquons que, dans la même année et, pour ainsi dire, dans le même mois, où l'on posa la première pierre de ce temple, s'acheva et se posa la dernière du sacré concile de Trente... *Pour la confirmation et la garde de ses saints dogmes et statuts*, le Roi catholique posa la première pierre d'un alcazar et d'un temple, où ils devaient s'éterniser et être obéis à jamais... » Il est impossible de mieux définir la pensée de Philippe II. L'Escorial est un monument de défense catholique, une œuvre éminemment anti-révolutionnaire. C'est une citadelle dressée contre l'erreur, à la fois un alcazar et une basilique.

Les huguenots déclaraient la guerre à l'ascétisme et à la vie conventuelle. Ils détruisaient les couvents : l'Escorial sera un couvent élevé tout exprès pour protester contre les destructions et dévastations protestantes et, en même temps, pour rendre à la vie cénobitique toute sa dignité. Ce

couvent sera le plus grand et le plus beau qu'on ait jamais vu, une véritable merveille mondiale, à la fois sévère comme un lieu de pénitence et magnifique comme un palais.

On y restaurera, on y entourera d'une vénération et d'une splendeur nouvelles tout ce que les Luthériens s'acharnent à supprimer ou à détruire : le culte des saints et de leurs reliques, le culte du Saint-Sacrement de l'autel. Les images des saints et les reliquaires seront répandus à profusion. *L'altar mayor*, surmonté de sa custode et de son retable, deviendra un véritable trône digne de la Présence réelle de Jésus-Christ et, par la profusion et l'éclat de ses ornements, par les statues, les peintures, les dorures, les sculptures qui l'entourent, il rappellera sans cesse aux yeux des fidèles les richesses et les magnificences de la tradition catholique. Tout un art religieux va s'inspirer de cet esprit de résistance et de conservation. Saint-Laurent de l'Escorial inaugurera, en outre, une puissante réaction liturgique. Les protestants de France jetaient feu et flamme contre ce qu'ils appelaient « l'abomination de la messe ». Eh bien, les messes de l'Escorial seront quelque chose d'admirable et de profondément édifiant, un spectacle capable

d'ajouter à la foi des religieux eux-mêmes. Les offices ne seront plus indécemment écourtés, les moines, dans leurs stalles de chœur, ne passeront pas un verset de l'office nocturne, enfin le rituel sera scrupuleusement observé dans toute son ampleur et dans toute sa pompe. Et ainsi le monastère de l'Escorial sera une institution modèle pour toute la chrétienté. Philippe II se flattera d'y faire la leçon à Rome elle-même : ce sera comme une école normale de la liturgie et du cérémonial. Et, en même temps, ce sera une école des beaux-arts où vont s'instruire des milliers d'artistes et d'artisans, qui se répandront ensuite à travers l'Europe...

Ce n'est pas tout : il faut que ce magnifique Escorial soit aussi un foyer de lumières. Les protestants reprochent au clergé catholique son ignorance. Philippe veut que ses moines soient capables de lutter contre l'erreur et de la confondre : « Notre désir, dit-il dans sa charte de fondation, est qu'il y ait toujours, au monastère de San Lorenzo un grand nombre de religieux doctes et qualifiés... » Ces hommes doctes et qualifiés ne seront pas seulement des théologiens et des exégètes, ce seront aussi des lettrés connaissant les langues anciennes et modernes, des savants versés

dans l'archéologie, l'histoire, la géographie, dans l'astronomie et même l'astrologie, dans la chimie et même l'alchimie. Il y aura un laboratoire annexé à la pharmacie du couvent. Le Roi veut avoir les premiers médecins d'Espagne pour son hôpital, les premiers paléographes pour ordonner sa librairie et cataloguer les nombreux manuscrits qui vont composer le plus riche trésor de la Bibliothèque de l'Escorial. Ces hommes doctes s'efforceront de former des disciples dont la science rayonnera à travers toute l'Espagne. Il y aura, à Saint-Laurent, un collège et un séminaire. Le séminaire, institué selon les prescriptions du Concile de Trente, se recrutera parmi les enfants des villages où les moines touchent des rentes et des redevances. Quant au collège, on y enseignera, outre la théologie, les arts libéraux, la grammaire et la rhétorique. Dans la crainte que l'enseignement ne vienne à s'y abâtardir par routine ou par négligence, le fondateur fait appel à des éléments venus du dehors pour stimuler l'émulation tant des religieux que de leurs pupilles et il ordonne que les professeurs du collège soient des clercs séculiers, « personnes doctes et pourvues de grades universitaires. »

Maintes fois, le Roi est revenu sur ces ordonnances. Son intention de faire de l'Escorial un centre intellectuel, en même temps qu'un lieu de piété et d'édification, est exprimée de la façon la plus précise dans tous ces documents relatifs à la fondation du monastère.



Après les besoins de l'âme et de l'esprit, les besoins du corps. Philippe s'en préoccupe avec la même conscience scrupuleuse et dans le même détail. Ces clercs chargés de l'enseignement, ces moines occupés à prier, à prêcher et à catéchiser, il faut les nourrir, eux et leurs pauvres. Les propriétés, achetées par le Roi autour du monastère et dont il a fait aux religieux la donation en règle, fourniront abondamment tout ce qui est nécessaire à leur subsistance comme à leurs charités. Il y aura des réserves considérables dans les greniers du couvent : « qu'il y ait toujours, dit la charte de fondation, une provision de froment et d'orge pour deux années, en vue des aumônes et des années stériles... ». A côté des champs de blé, des prairies, des vignes et des olivaiés, on créera aussi

des vergers, des potagers, des jardins d'agrément, où les meilleures méthodes de culture, avec les meilleures méthodes d'irrigation, seront appliquées. On y verra des fleurs, des fruits, voire des animaux et des oiseaux exotiques. Cela tiendra de la ménagerie et de la ferme-modèle. Les paysans des environs pourront s'inspirer de l'exemple des agriculteurs et des jardiniers de l'Escorial. Enfin, il y aura, dans ces jardins utilitaires, des parties de beauté et de magnificence, avec des charmilles, des statues, des pièces d'eau et des fontaines.

Mais le souci très chrétien de servir les déshérités domine toutes les autres préoccupations. Le Roi insiste sur les aumônes dont il confie la répartition à ses moines. Il y revient à plusieurs reprises et notamment dans ce passage : « ... Et parce que, dans la fondation et institution de ce monastère, Nous avons eu pour fin, entre autres choses, non seulement le bénéfice spirituel, qui peut en résulter par le moyen de la science, du conseil, de l'exemple, de la vie et des coutumes des religieux, mais aussi le bénéfice temporel par le moyen des aumônes et de la charité, — et Nous voulons que, dans ce monastère, elle se fasse de la façon la plus parfaite, — Nous ordonnons que, chaque année,

se distribuent à la porte dudit monastère, de cinq cents à mille fanègues de pain cuit et aux pauvres qui passent de deux mille à deux mille cinq cents fanègues de grain... De plus, Nous voulons que le prieur dudit monastère ait la faculté de distribuer, chaque mois, 4 000 maravédís, en s'informant des nécessités particulières... Telle sera l'aumône ordinaire qui pourra s'augmenter selon les disponibilités de la maison et les besoins du dehors... Car Notre intention et Notre volonté, comme Nous l'avons dit, est que la charité se fasse, en ce monastère, aussi abondamment et aussi parfaitement qu'il sera possible... »

Tant que durera la construction de San Lorenzo, il y aura un hôpital temporaire pour les ouvriers et les manœuvres malades ou blessés : c'est la première chose à laquelle le Roi ait pensé. Puis, après l'achèvement de la bâtisse, cet hôpital deviendra permanent et recevra les malades du pays.

L'ordonnance rédigée à ce sujet est un modèle de bonne organisation, de sagesse et d'humanité, qui, aujourd'hui encore, pourrait être utilement médité par nos fonctionnaires de l'Assistance publique. Elle est certainement l'œuvre des moines.

Mais elle a été soumise au Roi qui l'a lue et approuvée dans tous ses détails, s'il ne l'a pas totalement inspirée. Il est intéressant de s'y arrêter, ne fût-ce que pour y découvrir un Philippe II très différent de celui qu'on imagine. Évidemment, pour lui, le salut des âmes doit passer avant toutes choses. On sent, à travers ces longues pages de prescriptions méticuleuses, la volonté persévérante et le noble désir d'élever au-dessus de leurs misères les pauvres gens qui viennent là pour souffrir et pour mourir. Ceux qui les soignent devront se pénétrer de ces idées, les traiter avec douceur et leur procurer des avantages matériels qu'ils ne trouveraient pas chez eux : « Premièrement, dit l'Ordonnance, il est nécessaire que le clerc, l'infirmier, le cuisinier et les autres personnes, qui ont à servir les malades, aient beaucoup de charité et de patience, qu'ils fassent grande attention à la propreté et qu'ils soient très prudents, toutes ces conditions étant indispensables pour le bon service des malades... »

On commencera par les faire visiter par le médecin, qui écartera ceux qui sont atteints de maladies contagieuses ou incurables. Ceux-là seront soignés ailleurs ; mesure de prudence élémentaire

dans une agglomération ouvrière comme celle qui environna l'Escorial pendant les années de sa construction. Ceux qui seront admis à l'hôpital, on les disposera, *s'ils en ont la force*, à se confesser et à recevoir le Très Saint-Sacrement, « afin qu'ils ne meurent pas comme des bêtes ». Avant de les mettre au lit, on les lavera et, s'il y a lieu, on leur coupera la barbe et les cheveux. On leur changera leurs chemises. On fera étuver leurs vêtements pour qu'ils les trouvent propres quand ils sortiront de l'hôpital. Ceux qui ont des plaies seront mis à part, afin de ne pas infecter les autres et de ne pas les incommoder par leurs mauvaises odeurs... Quand on apportera le Saint-Sacrement, que la salle soit mise en ordre et parfumée... Pour donner l'extrême-onction aux moribonds, qu'on ait une chambre à part, afin que ce spectacle n'affecte pas les autres malades... Quand l'un d'eux sera à l'agonie, que l'on fasse sonner la cloche, afin qu'au monastère et au village on prie pour lui et qu'il ne meure pas comme une bête... Enfin, que le prêtre qui aura soin des malades soit un homme de grande charité, patience, prudence et humilité... »

Quand un malade meurt, faire immédiatement

désinfecter la literie... avoir toujours du poulet et des œufs frais pour les fiévreux qui ne peuvent pas manger aux heures réglementaires des repas... Les retraits destinés aux malades qui peuvent se lever pour faire leurs nécessités devront être nettoyés deux fois par jour et désinfectés chaque fois qu'on désinfectera l'hôpital... Les récipients et urinaux des malades devront être échaudés, chaque semaine, et passés à la lessive forte. Ils devront être toujours remplis d'eau propre... Que les malades obligés de se lever aient des pantoufles et des robes de chambre à la portée de la main... On changera leurs draps, leurs oreillers, leurs chemises, leurs mouchoirs et tout leur linge chaque semaine, en été, et tous les quinze jours, en hiver, — *et plus souvent, s'il est nécessaire*... Quand un malade s'est purgé, l'infirmier devra lui donner un bouillon de poulet ou de mouton, selon l'ordonnance du médecin... Quand le médecin prescrit un déjeuner matinal aux convalescents, on leur donnera des cerises, des prunes, ou une tranche ou deux d'un bon melon, dans la saison des fruits, — en hiver, des raisins secs, ou des figues sèches... L'infirmier fera bouillir son eau et, en été, il la fera bouillir par petite quantité

dans la crainte qu'elle ne se corrompe et il la tiendra dans des vases extrêmement propres...

Entre chaque lit, il y aura un rideau, une petite armoire où poser les médicaments et une petite terrine pour cracher... Les malades auront une petite table pour manger dans leur lit, — et, à leurs pieds, un rideau pour que les autres ne les voient pas quand ils meurent, ou quand ils se lèvent pour leurs nécessités... En cas de grande fièvre, mettre un morceau de basane entre le drap et le traversin du malade, afin de le rafraîchir et de le soulager... Il y aura des braseros pour chauffer les malades en hiver et des brûle-parfums pour purifier l'air des salles... Enfin, détail pittoresque et touchant, « une coupe en argent doré pour donner les médecines... »

On ne s'excuse pas de mettre sous les yeux du lecteur ces accessoires d'hôpital et ces misères humaines, que le Roi Catholique jugeait dignes de toute son attention. Si l'on songe à la rudesse des mœurs de l'époque et que ce règlement est fait pour des manœuvres, des carriers, des maçons, des charretiers, des bouviers, des gens d'étable et d'écurie, on sera surpris d'y trouver un tel souci, non seulement de leurs âmes, mais de leur hygiène

physique, de leurs aises et de la propreté de leurs corps. Ce que l'on a voulu particulièrement souligner, c'est le caractère en quelque sorte *moderne* de cette ordonnance. Et, si l'on ajoute qu'à cet hôpital était annexée une pharmacie¹, dirigée par un religieux qui était un véritable chimiste, on saisira mieux une des pensées essentielles du fondateur : faire de l'Escorial comme une somme de la science et de l'art de son temps, une sorte d'encyclopédie monumentale, où toutes les connaissances et toutes les techniques mettront, au service d'une idée, leur suprême effort et leurs derniers perfectionnements.



Ces intentions accessoires, et cependant capitales, ne doivent pas nous faire oublier l'idée maîtresse qui a guidé Philippe pendant toute la construction de son gigantesque monastère et qui l'obséda jusqu'à son dernier souffle : manifester aux yeux des hommes la gloire de Dieu. Rien n'est assez colossal, rien n'est assez riche ni assez beau pour un

1. Voir la très curieuse description qu'en ont donnée les annalistes du couvent, *appendice I*.

tel dessein. « Que Dieu soit glorifié ! Que Dieu soit exalté !... » Ces formules d'adoration qui reviennent sans cesse sous la plume de sainte Thérèse, on dirait que, lui aussi, se les répète continuellement pour en stimuler son zèle pieux. Donner, par l'énormité et la splendeur d'un monument la plus haute idée de la grandeur de Dieu. Éviter d'en détourner la pensée par une vaine ornementation qui amuserait les yeux. La ramasser tout entière sur cette idée unique. Faire quelque chose de simple et de grand comme la substance divine elle-même. Créer un concert de lignes, convergeant vers un centre unique, qui par leur rigidité et leur simplicité géométriques soient une perpétuelle paraphrase de l'Absolu... si tel n'avait été le dessein conscient de Philippe, la vue seule de son Escorial suffirait à nous le suggérer. Tandis que, dans une cathédrale gothique, il y a des parties profanes où se déploie la virtuosité de l'imagier, — tout, dans son édifice, aboutit à Dieu.

Comme un autre Salomon, il a voulu construire un temple unique au monde, le rival de Saint-Pierre de Rome, — un Saint-Pierre moins orné, plus voisin de la sévérité et de la perfection catholiques. Cet Escorial, ce sera le Vatican du pouvoir

temporel. Ainsi s'affronteront, chacun dans sa basilique,

Ces deux moitiés de Dieu : le Pape et l'Empereur...

Comme le Pape de Rome, près du tombeau de l'Apôtre, l'Empereur espagnol, près du tombeau de son père, vit dans l'ombre de Dieu. Il est le ministre d'une monarchie absolue dont le Chef est invisible. Tandis que l'autre Pape est là pour faire régner Dieu dans les âmes, lui il n'existe que pour faire régner Dieu dans le monde. Car c'est Dieu qui règne. Lui, le Roi, il n'est que l'exécuteur de ses volontés. Et c'est pourquoi, dans cet immense palais, élevé à la gloire de Dieu, la place d'honneur est réservée au Maître. Le serviteur n'a qu'une cellule à côté du trône du Tout-Puissant. A l'Escorial, le temple est le centre de l'édifice. Comme une couronne impériale, la coupole domine toute la bâtisse. A Versailles, la chapelle est rejetée sur une aile du palais. Elle n'est plus qu'un satellite du trône. Ici, le maître du logis, c'est le Roi des rois. C'est Dieu qui règne...

Au fond, n'y a-t-il pas beaucoup d'orgueil dans une telle conception ? Philippe ne veut pas y penser. Dieu lui a donné la puissance : il doit s'en ser-

vir pour sa plus grande gloire. D'autres poursuivent la renommée dans des guerres, deviennent célèbres par des exploits sanglants et, en somme, ne travaillent que pour assouvir leur cupidité et leur ambition ! Lui, si son nom devient immortel, ce sera pour avoir élevé au Dieu unique le temple le plus magnifique qu'on ait jamais vu. Plus qu'un édifice de pierre, ce sera un édifice spirituel. Quelle basilique matérielle pourrait égaler cette basilique de prières que les fondations pieuses du Roi catholique vont faire jaillir, en un perpétuel élan, vers le ciel !... Cette architecture liturgique si savante, si profondément méditée et calculée, — ce chœur de supplications et de louanges inlassables qui, jusqu'à la consommation des siècles, vont monter, grâce à lui, vers l'ineffable Majesté ! Avoir assuré à jamais cette prière perpétuelle, ce cri d'adoration inextinguible, quel plus bel emploi de sa puissance pour un roi chrétien !... Si, d'ailleurs, le vertige de l'orgueil pouvait le saisir, il n'aurait, pour sentir son néant, qu'à abaisser ses regards vers ces cadavres royaux qui achèvent de pourrir sous les dalles du maître-autel. Enfin ce temple triomphal est contigu à une maison de pénitence où le Roi veut avoir sa place et où la perfection se cherche à

travers tous les renoncements et toutes les humiliations...

Oui, c'est là une œuvre vraiment royale, à tout le moins une œuvre pie et méritoire. Il ne faut pas tarder à la réaliser !... Avec ses habitudes de temporisation, Philippe sent que, pour une entreprise pareille, il doit se faire violence. Lui si lent à se résoudre et à exécuter pour tout ce qui touche à la politique, il se hâte de décider, il tranche, il devient impatient et presque emporté dès qu'il s'agit de l'Escorial !... Vite, vite ! Que les architectes et les maçons s'empressent de réaliser son rêve ! D'un jour à l'autre, la mort peut venir le surprendre. Il veut jouir de son monastère. Il veut voir achevée l'œuvre de ses mains.

Et c'est pourquoi les équipes d'ouvriers sont continuellement tenues en haleine par les contre-mâîtres. Les ordres du Roi sont formels et pressants : la construction doit être menée d'un train enragé, *a toda furia*, comme le répètent les annalistes du couvent. Lui-même, dès qu'il a une minute libre, il quitte ses paperasses et son cabinet de Madrid, il surgit inopinément sur les chantiers. Il harcèle les entrepreneurs et « l'obrero mayor ».

Nous allons le voir pendant trente ans de sa vie dans ce rôle de bâtisseur. Il y a dépensé toute sa volonté et toute son intelligence, il y a mis tous ses goûts de dilettante et toute sa piété de chrétien. Cette ferveur passionnée de Philippe II à construire l'Escorial est peut-être quelque chose de plus beau que l'Escorial lui-même...

III

Le choix du site.

Où allait-on placer cette merveille ? Quel site choisir qui répondît à la grandeur et à la somptuosité du futur édifice, comme à toutes les intentions du Roi ? C'était la première question à résoudre, Philippe s'étant sans doute assuré au préalable du consentement et de l'acceptation des Hiéronymites, occupants éventuels du monastère.

Dès son retour en Espagne, au mois de septembre 1559, il mit à l'étude son grand projet. Il chargea une commission de chercher un emplacement convenable, un lieu qui, selon la doctrine de Vitruve, réunît à toutes les conditions requises de salubrité, d'aération et de bonne exposition l'abondance des eaux et enfin les avantages et les agréments naturels. Cette commission, nous disent

les annalistes du monastère, était composée de spécialistes, architectes et maîtres-carriers et aussi de savants, de médecins, voire de philosophes. On ne s' imagine guère Philippe II consultant un philosophe pour bâtir son Escorial et l'on serait curieux de savoir le nom de celui qui conseilla cet emplacement et les belles raisons qu'il fit valoir en faveur de ce site farouche. Mais les annales du couvent sont muettes sur ce point.

La commission erra, pendant un an ou deux, aux environs de Madrid sans rien découvrir de satisfaisant. C'est que les exigences du maître étaient grandes. Quelle que fût sa hâte de réaliser une idée si chère, il ne voulait rien livrer au hasard ni avoir à se repentir plus tard d'une excessive précipitation. Ce qu'il désirait, c'était d'abord un lieu qui ne fût pas trop éloigné de la capitale, où l'on pût se rendre sans trop de difficulté ni de perte de temps, un lieu frais et ventilé en été, car il avait l'intention d'y passer la saison chaude. Il y fallait aussi la solitude et le silence pour que les moines n'y fussent point troublés dans leur vie de recueillement ni dérangés par des importuns ; que lui-même y pût faire retraite quand il était las du tumulte de la cour. Enfin, comme dit le Père de

Sigüenza, « un paysage qui élevât son âme et qui la soutînt dans ses pieuses méditations ». Ce souci du paysage, de la composition de lieu propice à l'oraison, est nettement affirmé par le Père José de Sigüenza. Et il y avait aussi une foule d'autres conditions matérielles à réunir, lesquelles étaient d'une extrême importance, de sorte qu'on ne s'étonne pas outre mesure de la lenteur du Roi à se décider... Il paraît que les architectes eurent un instant l'idée de mettre le monastère royal à Aranjuez. C'était tout à fait déraisonnable. On ne voit pas un couvent, une maison de retraite et d'ascétisme au milieu de ces jardins voluptueux et de ces beaux ombrages tout alanguis de mollesse africaine. En revanche, le Roi faillit jeter son dévolu sur Guisando, pays perdu dans les montagnes du Guadarrama, où il y avait déjà un couvent de l'ordre de Saint-Jérôme. Tous les ans, pendant la semaine sainte, il s'y rendait pour faire ses dévotions. Philippe aimait beaucoup Guisando, parce que la solitude y était complète, le paysage de montagne, admirable, et parce qu'il y avait là des pins magnifiques, aussi beaux, nous dit-on, que les cèdres du roi Salomon. Mais il dut y renoncer ; l'accès de ce lieu escarpé était par trop diffi-

cile et puis enfin c'était bien loin de Madrid !... Ajoutons aussi que le Roi et les architectes entendaient mettre en belle place un monument si grandiose et si fastueux. Pour cette future merveille, il fallait un piédestal digne de sa magnificence et qu'on pût la voir de loin...

Cette dernière raison paraît avoir été déterminante. Après bien des tâtonnements, et des hésitations, la commission finit par s'arrêter à un éperon rocheux dominé par un puissant contrefort du Guadarrama, un peu au-dessus d'un misérable village nommé l'Escorial. Il y avait eu autrefois des forges et des fonderies de fer dans les environs, d'où le nom du village : *Escorial* : la Scorie. Un ravin boisé, situé à proximité, s'appelait encore *la Herreria* : la Forge. Il parut à ces messieurs de la commission que c'était l'endroit désigné pour le grand et superbe édifice que projetait Sa Majesté.

Premièrement, on ne pouvait rêver un plus beau piédestal pour le monument futur. Ces pentes rocheuses de l'Escorial commandent une immense plaine, d'où il serait visible de partout. Au levant et au midi, une vue splendide. Au couchant et au nord, les hautes montagnes du Guadarrama qui

formeraient derrière l'édifice comme une toile de fond, un gigantesque retable derrière un maître-autel. Ensuite, toute espèce d'avantages, tant pour les habitants du monastère que pour les besoins de la construction : un air salubre, des eaux excellentes, une altitude à souhait pour les stations estivales (le monastère est à mille mètres au-dessus du niveau de la mer). Le climat est sans doute quelque peu rude en hiver. Mais on est protégé par la montagne contre les terribles vents du nord, qui, nous le verrons, sont le fléau de cette contrée. Le Père de Sigüenza nous assure que le froid y est supportable, « attendu que l'eau bénite ne gèle jamais dans les bénitiers, aux portes de l'église, ni l'huile dans les jarres du cellier et que les moines, dans leurs cellules, peuvent se passer de feu : le moindre rayon de soleil est pour eux. Quand il fait beau, ils en jouissent de l'aube au crépuscule ». De plus, on trouve, en cet endroit, des matériaux abondants : de la pierre, de la chaux, du plâtre et du sable, également des bois de construction dans les pinèdes de Valsaín, de Quexigar et de Nava-luenga, qui ne sont pas très distantes de l'Escorial.

La grande affaire pour les architectes, c'était la

pierre et l'eau. Or les carrières de la Herreria fournissent une très belle pierre grise, mêlée, dit le même annaliste, « d'une honnête blancheur, et dont le grain est fort bon, avec des taches fauves et noires... principale matière de toute la construction. Cette matière qui, par elle-même, a déjà beaucoup d'éclat et de noblesse ajoute à la force et à la grandeur de l'édifice. Ces pierres sont toutes pareilles en couleur et en dureté, de sorte que toutes les parties de la bâtisse sont également résistantes. Et elles conservent une telle conformité que toute cette grande fabrique semble faite d'une seule pièce et avoir été taillée dans le roc... » On le voit par ces quelques lignes : c'est presque sur le mode lyrique que les moines célèbrent les murs de leur couvent. Ils vantent les commodités naturelles du lieu, ses ressources, ses richesses agricoles et forestières, la beauté et les agréments du paysage. Ne nous en étonnons point : ces hommes sont accoutumés à vivre en pleine nature. Ils en jouissent et ils l'aiment. Les pages de leurs annales sont tout imprégnées de bonnes odeurs rustiques. Les effluves du pressoir et de la grange s'y mêlent constamment aux fumées des cierges et des encensoirs. Ils trouvent des accents presque virgiliens

pour parler des sources qui alimentent l'Escorial. Ces sources descendent de la montagne, à travers les pinèdes, les bruyères et les lavandes. Elles sont d'une fraîcheur exquise ; telle la fontaine de Blasco Sancho, « qui ne tarit jamais même au plus fort de l'été, nous dit le Père Juan de San Geronimo, — alors que, partout ailleurs, fontaines et cours d'eaux sont à sec »... Et à la louange de la bonne source, — il conte cette charmante anecdote : « Elle était si utile et si avantageuse non seulement aux gens de l'Escorial, mais à tous ceux du pays à cause des commodités qu'ils y trouvaient pour leurs troupeaux, qu'un berger voyant, d'une colline prochaine, la foule de ceux qui venaient la visiter et qui profitaient d'elle au détriment des habitants de la région, désolé surtout de la voir aux mains d'étrangers, commença à pousser de grands soupirs et à se lamenter :

— « O fontaine de Blasco Sancho ! Fontaine de Blasco Sancho ! Celui qui t'a vue autrefois comment te voit-il aujourd'hui ! Tu étais le rendez-vous de nos troupeaux. Et aujourd'hui je ne sais ce qu'ils vont faire de toi ! Hélas ! telle que je te vois, nous ne jouirons jamais plus de toi !.. »

Ce berger, c'est le génie du lieu qui proteste

contre l'envahissement de ces solitudes par les ouvriers du Roi et contre la profanation des sources.

Il y en avait une autre, non loin de celle-là, qui, paraît-il, était encore meilleure : « On l'appelait Mort-des-Fontaines, *Matalasfuentes* (sans doute parce qu'elle éclipsait toutes les autres). Elle se trouvait au couchant, sur le chemin de Robledo et de Las Navas, à une portée d'arbalète de la fontaine de Blasco. Les gens du pays la tiennent pour la plus excellente et l'apprécient davantage que celle de Blasco Sancho, parce que son eau est plus délicate et plus saine : de sorte que les bergers, qui menaient par là leurs troupeaux, passaient devant la fontaine de Sancho sans y boire et se réservaient pour celle de Matalasfuentes, qu'on appelle aujourd'hui Source de la Reine... »

Et il y en avait encore d'autres, notamment la Fontaine des Lampes, sous les ombrages de la Herreria.

Toutes étaient chères au cœur des moines. De temps en temps, ils allaient leur rendre visite. Ils s'asseyaient dans l'herbe, auprès de la source, buvaient de son eau et restaient là, jusqu'au coucher du soleil, à prendre le frais et à chanter des cantiques.

Les philosophes et les artistes, chargés par Philippe de découvrir le site le mieux approprié à ses desseins, ne pouvaient être insensibles à cette modeste poésie. Du moment que tant d'autres avantages s'y ajoutaient pour la satisfaction de l'architecte, des carriers et des entrepreneurs, il n'y avait plus à hésiter. La commission, après une minutieuse enquête, décida qu'elle allait proposer au Roi ce terre-plein de l'Escorial.



Philippe II n'était pas homme à s'en rapporter, les yeux fermés, au jugement et au goût d'autrui. Il voulut voir l'endroit par lui-même. Il y vint plusieurs fois. Il s'y arrêtait notamment chaque fois qu'il allait faire ses dévotions au monastère de Guisando. Le site lui plut : la décision royale confirma le choix de la commission. Ce fut sans doute dans la semaine de Pâques de l'année 1561, lorsque le Roi revint de Guisando, que ce choix fut définitivement ratifié.

Dans son impatience de commencer les travaux, Philippe en avisa immédiatement les moines hiéronymites. Par déférence pour ces religieux, et parce

qu'ils étaient gens d'expérience en matière de bâtisse, il tenait à prendre leur avis. Ceux-ci voudraient nous faire croire que le Roi leur soumit son choix et que ce furent eux, en dernier ressort, qui adoptèrent cet emplacement de l'Escorial. Les documents prouvent qu'il n'en est rien. Le Roi leur ordonne tout simplement de venir voir « le lieu où il Nous a paru que doit être élevé ledit monastère... » Après cela, les bons Pères n'ont plus qu'à s'incliner. On les consultera sur les modalités de la construction, afin de l'adapter aux exigences de la vie monastique. On leur demandera de communiquer les plans de leurs principales maisons (car ils sont de grands bâtisseurs), afin que l'architecte s'en inspire. Mais ce sont les plans de celui-ci, revisés et approuvés par le Roi, qui prévaudront et qui devront être suivis.

Cette simple petite phrase : « le lieu où il nous a paru que *doit être élevé* ledit monastère » nous fait toucher du doigt combien était délicate la situation des moines vis-à-vis de leur tout-puissant protecteur. Je crois qu'ils se seraient bien passé de devenir « ses moines » comme ils disent eux-mêmes dans leurs mémoires et qu'ils acceptèrent sans enthousiasme le riche présent qu'il leur faisait de

l'Escorial et de ses dépendances. Ils allaient tomber sous la coupe d'un véritable tyran, dont la main tâtilonne se ferait sentir dans les plus petits détails de leur existence. Leurs prieurs devaient être complètement à la dévotion de ce redoutable fondateur : épreuve difficile et méritoire que de se plier aux volontés et aux caprices d'un despote qui est, en même temps, un maniaque. Plusieurs d'entre eux s'y usèrent et moururent véritablement à la tâche. Nous verrons que les simples religieux eux-mêmes regimbaient secrètement sous le joug. A travers les éloges de commande, les formules laudatives de leurs panégyriques, on sent percer maintes fois la désapprobation et même la moquerie. Il semble bien pourtant qu'ils finirent par s'accoutumer à cette main si dure qui les comblait de prévenances et de richesses. Après tout, c'est une consolation que d'habiter un monastère princier et de vivre dans le rayonnement d'une présence royale. A la longue, l'Escorial devait se révéler, pour eux, plein d'aimables compensations. Il faut savoir mériter sa fortune et sa félicité.

Mais il n'en est pas moins vrai que le premier contact fut loin d'être agréable. L'Escorial lui-

même semblait repousser les moines. L'un d'eux, le Père Juan de San Gerónimo, nous a raconté leur première visite aux lieux sévères où, désormais, ils allaient vivre. L'accueil eut quelque chose d'effrayant : « Ils se rendirent, écrit ce religieux, au dit lieu de l'Escorial, pour obéir aux ordres de Sa Majesté et à ceux de notre Père général. Et, de là, ils montèrent au terrain avec un courage et un contentement tout chrétiens, désireux de voir l'emplacement choisi. (Est-il besoin de souligner la malice de ce « courage » et de ce « contentement tout chrétien » ?) Et comme ils étaient arrivés à une croix qui se trouve à mi-chemin de l'Escorial et d'un vignoble appartenant à Juan Rubio surnommé le Riche, il s'éleva dans l'air une telle tempête que la clôture de la vigne fut emportée et que les éclats vinrent donner contre la tête des mules et des chevaux, si bien qu'ils durent rebrousser chemin. Il leur sembla que le démon avait déchaîné cette tempête pour les terroriser et les décourager... »

C'est la première apparition de ce terrible vent de l'Escorial¹ qui, pendant toute la construction

1. Voir *Appendice II*.

du monastère, va jouer le rôle d'un véritable personnage, un personnage satanique acharné à la destruction de cet édifice qui doit être un alcazar de la foi catholique, une forteresse dressée contre toutes les agressions de l'enfer...

Les pauvres religieux, désarçonnés par la rafale et tout transis de froid, roulaient de tristes pensées. Alors, le vicaire, Frère Juan de Colmenar, « comme mû par l'esprit de Dieu, dit à haute voix, de façon à être entendu de tous :

— Ceci est l'œuvre du démon qui veut nous tromper. Mais il sera bien déçu ! Nous allons passer outre et il en sera pour sa courte honte !...

A ces mots, tous reprirent courage et firent un effort pour monter jusqu'au terrain où devait s'élever le monastère. L'endroit leur plut, *surtout pour avoir été choisi par Sa Majesté... »*

On le voit : les moines n'étaient nullement enthousiasmés de leur future résidence. Ils approuvaient par obéissance. Comme s'il se doutait de leur désappointement, le Roi leur envoya un courrier pour les réconforter. Le lendemain de cette désolante visite, alors qu'ils se trouvaient encore à l'Escorial, ils reçurent, en effet, une lettre de Sa Majesté, qui « leur disait de ne point s'effrayer de

cette tempête et de ce mauvais temps, attendu qu'à Madrid le temps avait été aussi mauvais et la tempête aussi violente ».

Et le Père Juan de San Geronimo, qui nous raconte cette histoire, ajoute dévotement : « Cette attention qu'avait eue le Roi de les avertir du mauvais temps qu'il avait fait à Madrid comme à l'Escorial toucha extrêmement les religieux qui ne cessaient de se répandre en actions de grâces sur les bons sentiments de Sa Majesté... »



Pendant les vingt années que durèrent les travaux de l'Escorial, ils eurent le temps de changer d'avis et de voir le site comme le climat sous un jour plus favorable. Il faut avouer qu'ils eussent été bien difficiles de ne point s'en accommoder. Sans doute le climat est assez rigoureux en hiver. Mais le paysage est admirable. C'est un des plus grandioses de cette Castille montagneuse, dont la stérilité n'est qu'apparente, — un lieu qui, de lui-même, appelait le couronnement architectural de quelque grand œuvre, temple ou palais, comme le rocher de l'Acropole athénienne appelait le Par-

thénon, ou le Capitole romain sa couronne de sanctuaires.

Pour bien en juger, il faut bannir nos idées françaises sur les paysages. Cela ne ressemble en rien à une Beauce ou à une Champagne, ni aux sites romantiques de nos régions montagneuses, celles des Alpes ou des Pyrénées. Cette immense plaine adossée au sombre rempart de la Sierra et qui, d'abord, éveille un sentiment de désolation, rappelle plutôt les steppes africaines. Elle a toute l'apparence d'un désert, — apparence trompeuse, car elle dissimule dans ses replis des lieux peuplés et verdoyants, elle est abondamment arrosée et coupée de *huertas* fertiles. Mais ce premier aspect désertique est indéniable, et il devait être encore plus frappant du temps de Philippe II, si l'on en juge par les descriptions des mémorialistes de San Lorenzo. Pour bien sentir toute la grandeur sévère, toute la mélancolique beauté de cet extraordinaire paysage, il faut le contempler de l'Escurial lui-même, du haut d'une de ces cellules monastiques, dont les petites fenêtres carrées s'ouvrent sous le rebord du toit, du côté du midi, — et d'où la vue plonge sur les jardins royaux et sur le grand bassin rectangulaire où se

réfléchit la façade du palais ; — ou encore, du haut de la montagne, après qu'on a gravi pendant quelque temps la route en lacet, et qu'on est arrivé à un belvédère naturel, parmi les pins et les éboulis de roches...

Par-dessus les coupoles, les tours et les murailles du monastère, qui, de cet endroit, paraissent blanches et mauves, — d'un mouvement farouche se déploie l'immense plaine, la *llanura* castillane, — un mot que nous n'avons pas dans notre langue et qui exprime, avec l'étendue, la densité, la profondeur des terres : des lieues et des lieues de pays, jusqu'aux montagnes de Tolède, par delà Madrid et son Palais royal, — vagues blancheurs à peine discernables, — et jusqu'à l'Ermitage des Anges, dont la roche en forme d'obélisque domine tout l'horizon... A l'impression d'immensité s'en ajoute une autre d'affranchissement, de liberté illimitée et triomphante. Un regard souverain peut prendre ici son point d'appui pour se lancer dans des rêves indéfinis de conquêtes...

Vers l'Est, des platitudes sans fin, qui font songer à une mer de sables. Au midi, des falaises horizontales, comme de grandes vagues démontées qui s'aplanissent et qui s'apaisent. Au couchant,

la masse violette des sierras, hérissées de leurs pics et de leurs aiguilles. Vastes surfaces onduleuses et figées dans leur roulis, vastes nappes jaunâtres où éclatent, comme des boules de jade, les têtes rondes des petits pins montagnards, ou les oasis verdoyantes des cultures et des bois. Ça et là, des érosions granitiques, des roches blafardes qui émergent du sol, semblables à des ossements à demi déterrés, ou bien les méandres d'un étang aux miroitements métalliques. Et, par-dessus tout cela, les larges ombres portées des nuages, entre lesquels le soleil resplendit tout à coup, ranimant, d'un bout à l'autre de la *llanura*, des verts sombres, des verts de lin, des bleus de bluet, des ors pâles, des blondeurs évanescentes, et jetant comme un voile d'argent sur les grisailles et les mauves du monastère. Et puis soudain, dans des traînées de poussière, une flambée qui jaillit, une flamme orangée, une couleur riche et chaude, reflet somptueux qui transfigure, un instant, ces terrains âpres et pauvres. Des mirages semblent naître dans les lointains éclaircis, aux transparences nacrées, de sorte que cette âpreté, un peu mate et dure, s'achève en splendeur et en suavité.

Paysage peu chargé de matière, moins coloré

que spirituel. Le Roi le choisit, sans nul doute, en pensant à ses moines et à lui-même, parce qu'il en sentait l'influence à la fois ascétique et exaltante. Il mortifie d'abord les sens, pour charmer ensuite et libérer l'esprit, pour le perdre dans des visions glorieuses ou sereines...



Les moines, qui avaient commencé par se montrer récalcitrants, en vinrent peu à peu à comprendre, avec cette spiritualité, l'étrange beauté de leur Escorial. Quand ils en parlent, c'est sur le ton hyperbolique. Finalement, à bout de louanges, ils le comparent au Paradis terrestre.

Philippe n'en demandait pas tant. Ce qu'il cherchait, c'était un lieu propice pour se recueillir, méditer, élever son âme vers Dieu. Ce terrain de l'Escorial lui offrait tout cela avec une foule d'autres avantages. Une dernière fois, au printemps de l'année 1562, il tint à s'en assurer par lui-même. De nouveau il s'y arrêta, en revenant de faire ses pâques au couvent de Guisando. Puis il partit pour Madrid où il conféra avec son architecte, Juan Bautista de Toledo, qui avait déjà élaboré, dans

ses parties essentielles, le plan du colossal édifice. Quelques jours, — si grande était son impatience, — il revenait à l'Escorial.

Tout de suite, en sa présence, on mesura le terrain, on planta les piquets, on s'occupa de préparer les chantiers. Et, pour que ce nom de monastère qu'on allait donner à l'édifice royal eût immédiatement son plein sens, le Roi installa au village de l'Escorial des moines qu'il avait fait venir de Guisando. Il ne restait plus qu'à bâtir.

Philippe va s'y mettre avec une ardeur, une sorte de fièvre, qui, pendant plus d'un quart de siècle, ne fera que s'exaspérer. Sans cesse talonnés et surmenés par lui, comme les ouvriers de l'Escorial, les moines observaient avec stupeur et non sans inquiétude cette hâte fébrile et toujours grandissante. Ils ne comprenaient pas cette impatience. Un couvent est un être immortel, tant qu'il plaît à Dieu : il a l'éternité devant lui. Philippe n'avait que sa pauvre vie d'homme, et, avant de quitter ce monde, il voulait mettre debout l'œuvre à laquelle il donnait son cœur. Et pourtant les moines avaient bâti, eux aussi. Ils connaissaient la joie qu'on éprouve à voir sortir de terre les murailles de la maison où

l'on doit vivre et mourir. Cela finissait par les rendre indulgents à la manie royale. Le Père José de Sigüenza, qui note cette hâte et cette passion du Roi pour son monastère, ajoute aussitôt cette phrase d'excuse toute chargée d'expérience personnelle et de sentiment : *pour comprendre cela, il faut avoir bâti soi-même...*

IV

Les Équipes de l'Escorial

Voilà donc les piquets plantés ! Dans quel esprit le Roi va-t-il bâtir ? Quand il s'agit d'un homme si scrupuleux, qui passe son temps à interroger sa conscience, une telle question est loin d'être indifférente.

Ici encore, on songe tout naturellement à Versailles. Il est trop certain que Philippe a bâti son Escorial dans un tout autre esprit que son arrière-petit-fils a bâti son colossal château. Il ne s'agit pas d'étonner l'Europe par un luxe qui sent un peu son parvenu, ni de loger des maîtresses, ou d'amuser des courtisans, de préparer enfin un cadre enchanteur pour une fête perpétuelle. Il ne s'agit pas de la gloire du Roi, mais de la gloire de Dieu. Le futur édifice ne sera point une œuvre de vanité,

ni un lieu de plaisir : ce sera une œuvre de piété, un lieu de prière et de pénitence ! Et, afin que nul n'en ignore, afin qu'on ne lui reproche pas de bâtir égoïstement pour lui une maison de délices et de magnificence, — avant même d'avoir posé la première pierre de cet édifice, qui, pourtant, est aussi un trophée, un monument triomphal, en commémoration d'une victoire, — il fait venir des moines, dont la présence à l'Escorial rappellera sans cesse la destination de cette énorme bâtisse.

Ce fut toute une affaire que de loger ces moines dans la pauvre bourgade qu'était alors l'Escorial. On ne trouva d'abord qu'une maison de paysan, et si étroite que les religieux pouvaient à peine s'y mouvoir. Ils durent la quitter pour une autre un peu plus grande, mais encore bien exiguë pour les besoins d'une communauté. Elle avait du moins l'avantage d'être isolée. Tout de suite, on s'occupa d'y aménager des cellules et une chapelle. Les moines s'accommodèrent comme ils purent de ce couvent improvisé, qui n'avait ni cheminées ni fenêtres. Une petite chambre servit de chapelle provisoire. Sur le mur blanchi à la chaux, on dessina, avec un morceau de charbon, un crucifix. Une couverture de lit, tendue au-dessus de l'autel,

servit de plafond, car, à l'office de nuit, on voyait les étoiles entre les tuiles... Les Pères de l'Escorial se souvinrent plus tard de ces humbles débuts et ils aimaient à les rappeler. Ils avaient accepté joyeusement toutes ces misères afin de mériter les splendeurs de San Lorenzo. D'ailleurs, ces misères n'allaient pas sans quelques petites compensations auxquelles ils étaient loin d'être insensibles. Tout de suite, on leur avait tracé un jardin attenant à leur maison. Ils avaient leur verger et leur potager. Ils mangeaient leurs légumes et cueillaient leurs oranges. Ils avaient aussi leur basse-cour et même leur troupeau... Enfin l'exemple du Roi, qui n'était pas mieux logé qu'eux, aurait suffi pour les reconforter, s'ils en eussent eu besoin. Son « palais », nous disent-ils, non sans une pointe d'ironie, c'était la maison du curé, mesure aussi primitive que celle du paysan où eux-mêmes étaient venus s'abriter. Philippe y arrivait incognito avec quelques cavaliers. Il n'y trouvait pour s'asseoir qu'un petit banc de bois à trois pieds, taillé dans un tronc d'arbre et sur lequel, pour plus de décence, on jetait « un vieux mouchoir français » qui appartenait à Almaguer, le comptable de la fabrique. Encore ce mouchoir était-il tout effiloché et troué par places.

Mêlé aux laboureurs, il assistait à la messe dans la chapelle improvisée des religieux, cette petite chambre où l'on avait dessiné, au charbon, un crucifix sur le mur, et où l'on était si à l'étroit que les pieds de l'acolyte touchaient ceux du Roi agenouillé près de lui...

Manifestement, il y avait là, de la part de Philippe, une volonté et un parti pris d'humilité, ne fût-ce que pour combattre les sentiments d'orgueil qui auraient pu lui venir à la pensée de tout ce qu'il projetait. Ainsi, les plus dénigrants et les plus malveillants de ses sujets n'auraient rien à dire contre son entreprise : en élevant l'Escorial, il ne travaillait pas pour lui-même, mais pour Dieu et pour le bénéfice moral et matériel de son peuple. On ne pouvait pas non plus lui reprocher de ruiner ses royaumes par des constructions coûteuses et interminables. C'était lui-même qui en assumait tous les frais : il a soin qu'on le sache. Dans la première Instruction relative à la fabrique, il le dit bien haut : «... le monastère que, pour le service de Dieu, Nous avons commencé à fonder et à édifier à Notre propre coût et dépense (*a nuestra propia costa y expensa*), proche le lieu de l'Escorial... » Enfin, cette œuvre magnifique, il entend l'exécuter non

seulement de la façon la plus rapide, mais la plus pratique et aussi la plus économique, en utilisant pour la construction tous les matériaux fournis par la contrée et en requérant le concours gratuit des moines, dont il a su discerner les aptitudes et les compétences et en qui il va trouver les meilleurs et les plus zélés de ses collaborateurs. Jamais le « Roi prudent » n'a mieux mérité son surnom qu'en cette affaire. Par ses dotations et par les emplois qu'il leur donne dans la fabrique, il fait de ses religieux les premiers intéressés à la réalisation et à l'achèvement de son œuvre. Il arrive à les passionner pour ce long et difficile labeur dont ils vont être les premiers bénéficiaires. Il connaît leur ténacité : il sait que, même s'il meurt avant l'achèvement de San Lorenzo, les moines continueront son œuvre. Ils seront les plus sûrs et les plus persévérants exécuteurs de ses volontés suprêmes.

Ces moines, ils vont être, à l'Escorial, les ouvriers de la première heure. Ils constitueront la première équipe de travailleurs, celle qui coûtera le moins cher au Roi. Leur vicaire, qui deviendra bientôt leur prieur, Fray Juan del Colmenar, est très entendu aux choses de la bâtisse et c'est, en même temps, un habile dessinateur : ses conseils

seront écoutés et ses plans consultés par l'architecte royal. Un de ses compagnons, Fray Juan de San Geronimo, est, lui aussi, un dessinateur. Ses talents vont trouver tout de suite leur emploi. Et c'est lui qui tiendra le livre de raison et qui sera le premier annaliste du couvent. Fray Francisco de Cuellar dirigera les carrières. Fray Alonso de Madrid aura la surintendance des écuries et des équipages. Fray Antonio de Villacastin, « grand maître de l'œuvre », aura sous ses ordres les ouvriers et les manœuvres avec la direction des travaux. Fray Marcos de Cardona tracera les jardins et dirigera les plantations. Plus tard, il faudra des enlumineurs pour les missels et les antiphonaires, des brodeurs et des passementiers pour les ornements d'église et les vêtements sacerdotaux. Le Frère brodeur, Fray Lorenzo de Monserrat, qui paraît avoir été un type singulier, un peu suspect aux yeux de la communauté, peut-être un aventurier entré chez les hiéronymites pour trouver un abri et faire une fin, — ce Franc-Comtois, natif de Besançon, joignait à ses talents de brodeur une foule d'autres habiletés, très appréciées, nous dit-on, de Leurs Majestés, le Roi et la Reine : il fabriquait pour eux des parfums et des pastilles, il com-

posait des sachets d'odeurs et raccommodait les gants...

La plupart de ces moines semblent avoir été des individus d'une espèce peu banale : il est vrai que le Roi, qui s'entendait à choisir ses hommes, avait dû les trier sur le volet. Sans doute, ils avaient vécu dans le monde avant d'entrer au couvent, étudiants, ouvriers ou soldats. En tout cas, ils savaient, comme on dit, se débrouiller dans la vie. Ayant dû gagner la leur, ils connaissaient une foule de métiers. Ils connaissaient surtout les gens du peuple, — étant eux-mêmes sortis du peuple, — ils les comprenaient et savaient s'en faire obéir. C'est pourquoi le Roi n'hésita pas à leur donner la haute main sur les travaux. Bientôt, une sorte de conseil de fabrique fut créé, — la Congrégation, comme on l'appelait, laquelle comprenait, avec le contrôleur et le trésorier royal, le prieur du couvent assisté de son vicaire et, le cas échéant, du maître de l'œuvre, Fray Antonio de Villacastin. Ainsi tout dépendait des moines. Mais les moines eux-mêmes n'étaient que les dociles instruments de la volonté royale. En définitive, tout dépendait du Roi. On peut dire que Philippe, fondateur de l'Escorial, fut à la fois son

grand architecte, son grand trésorier et son grand entrepreneur.



Pourtant, ce n'est pas faute de s'être entouré des premiers spécialistes de l'époque, dans tous les genres et dans tous les arts.

Il eut à son service les deux meilleurs architectes espagnols de ce temps-là : Juan Bautista de Toledo et Juan de Herrera. Le premier avait étudié en Italie et travaillé à Saint-Pierre de Rome sous les ordres de Michel-Ange : aussi le plan primitif élaboré par lui pour la basilique de l'Escorial reproduisait-il le plan de Saint-Pierre. De Rome il était passé à Naples, mandé par le vice-roi, don Pedro de Toledo, marquis de Villafranca. Il y construisit le Palais royal, l'église Saint-Jacques, le château de Saint-Elme, la rue de Tolède (du nom du vice-roi). Il y exécuta encore quelques autres travaux. Philippe II le fit venir de Naples avec le titre d'architecte en chef. Juan Bautista lui fournit des plans pour les palais d'Aranjuez, de Madrid et du Pardo, puis, plus tard, pour l'Escorial. C'était un véritable person-

nage, très admiré des contemporains et tenu en haute estime par le Roi lui-même, enfin ce qu'on appelle un artiste de la Renaissance, aux aptitudes et aux connaissances multiples, sachant le grec et le latin, philosophe, mathématicien, sculpteur en même temps qu'architecte, comme son maître Michel-Ange.

Son successeur, Juan de Herrera, était, lui aussi, un érudit et un mathématicien. Il avait étudié en Flandres et en Italie. Disciple de Vignole, son idéal, comme celui de beaucoup d'artistes de ce temps-là, semble avoir été de revenir à la sobriété et à la pureté antiques. Malgré tout son talent, on ne discerne pas très bien sa part dans la construction de l'Escorial. Il se serait borné à faire exécuter les plans de Juan Bautista de Toledo, en y apportant un certain nombre de modifications commandées par les nécessités du logement et de la vie monastiques. Il aurait remanié aussi le plan de la basilique, supprimé des tours et des façades projetées par son prédécesseur : de sorte que son influence, dans l'exécution, se serait traduite par un surcroît de sécheresse et de nudité géométrique. Cette influence ne se marque pas d'une façon éclatante. Il n'aurait fait

qu'assurer l'interprétation exacte de la pensée royale déjà formulée par Juan Bautista de Toledo. Et celui-ci aurait été lui-même fort gêné par le contrôle incessant et quelque peu tâtillon du Roi. Il semble bien que les architectes n'ont été que les exécuteurs de ses volontés, que la première image de l'Escorial soit sortie toute vive du cerveau de Philippe.

C'est qu'il prétendait s'y connaître, non seulement en architecture, mais en toute espèce d'arts. C'était un amateur et un collectionneur comme il ne s'en est guère vu qu'au xvi^e siècle, un dilettante qui se piquait d'être un mécène. Lors de son voyage en Italie, — il avait alors vingt-trois ans, — il fit la connaissance du Titien, le visita dans son atelier, lui commanda des tableaux, enfin noua avec lui des relations artistiques qui durèrent jusqu'à la mort du grand peintre presque centenaire. Les premières toiles qu'il lui acheta représentaient des scènes mythologiques, d'un caractère surtout érotique et sensuel. N'oublions pas que Philippe était alors très porté au plaisir. Il demandait à ses artistes de lui embellir encore sa vie amoureuse. C'est à cette époque-là que Titien exécuta pour lui une copie d'une de ses œuvres les

plus voluptueuses : *Vénus écoutant la musique*. Mais la passion du Roi pour les choses d'art survécut à sa fougue de jeunesse. Elle ne fit que s'accroître avec les années, au point de devenir une noble manie. Arrivé à l'âge mûr, il n'a plus d'autres amours que l'art et la dévotion, l'un se mettant au service de l'autre. Pour qui le connaît bien, la politique est quelque chose de tout à fait inférieur à ses yeux. Dès qu'il peut s'affranchir des obligations écrasantes de son état, il court à l'Escorial s'enfermer avec ses moines, partageant ses loisirs toujours trop courts entre les exercices de piété et l'embellissement de son monastère, se plaisant à manier des pièces d'orfèvrerie, à déballer et à mettre en place des tableaux, à surveiller la pose d'une pierre ou d'une statue. Après Dieu, c'est à l'art qu'il a donné le meilleur de son cœur.

A Madrid même, au milieu d'un perpétuel tracassé d'affaires, il trouve le moyen de s'isoler, de s'enfermer, là aussi, avec les belles choses qu'il aime. Dans le vieil Alcazar des Rois de Castille, il y a un grand salon semi-circulaire, garni d'armoiries en noyer sculpté et doré, où il garde les plans et les projets de toutes ses constructions, avec des vues de tous les palais et de tous les

couvents du royaume. Au-dessus, une bibliothèque qui contient les œuvres d'écrivains modernes, espagnols, italiens et français et, en particulier, des livres sur la peinture, l'architecture, l'archéologie, la géographie, l'astronomie. Enfin, au dernier étage du palais, une salle dont les murs sont couverts de grandes compositions mythologiques inspirées des *Métamorphoses* d'Ovide et qui est une sorte de musée réservé aux toiles du seul Titien. Dans cette chambre haute, en pleine lumière, les couleurs chaudes du maître éclatent avec une intensité triomphale. Et l'admirable paysage qu'on découvre par les fenêtres et qui s'étend, par-dessus les jardins royaux, jusqu'aux cimes lointaines du Guadarrama, semble prolonger les paysages héroïques du peintre d'*Antiope* et des *Bains de Diane*... C'est là, dans ce lieu de beauté, que Philippe se retire à de certaines heures de la journée pour conférer avec ses architectes qui lui soumettent leurs plans. Il les examine dans le plus petit détail, les discute et quelquefois les corrige. Car il se considère lui-même comme un homme du métier, un autre Vitruve. Il paraît que le plan du couvent de la Trinité, à Madrid, aurait été dessiné complètement par lui...

Outre ce studio, il a fait aménager, dans la maison du Trésor, à proximité de l'Alcazar, un atelier pour ses peintres, — lequel communique avec le palais par un passage secret : de sorte qu'il peut venir surprendre les artistes en plein travail. Il ne leur ménage pas ses visites. Il travaille avec eux, s'essaye même à peindre et à modeler. Ses portraitistes favoris sont, après le Titien, le Hollandais Antoine Mor et le Portugais Alonso Sanchez Coello, qui fut élève du premier. C'est ainsi qu'il parvient à réunir une incomparable collection de portraits, qui décore le grand salon du Pardo et que, plus tard, à l'Escorial, il accumule de véritables trésors d'art, en collectionnant les toiles de tous les peintres en renom, en Espagne comme à l'étranger.

Mais il n'est pas seulement un amateur de tableaux et de statues, un collectionneur et un grand bâtisseur, il est aussi un dilettante et un raffiné, qui a le goût de toutes les belles et bonnes choses. Pendant son voyage en Portugal, que ce soit à Lisbonne, à Cascaes ou à Cintra, il examine de près les palais, les maisons et les couvents où on l'héberge, dans l'espoir d'y découvrir des modèles pour ses châteaux et ses jardins d'Espagne. Il

projette de faire copier tel bassin ou telle fontaine. Il s'intéresse aux vergers comme aux potagers. Il envoie aux Infantes, ses filles, des limons et des bergamotes et, dans les caisses de fruits, il fait mettre des fleurs par le jardinier. Il est même un peu jaloux des fleurs portugaises. Y en a-t-il, à Madrid, d'aussi belles et d'aussi précoces ?... En plein mois de janvier, il écrit aux petites princesses : « Je vous envoie des roses et des fleurs d'oranger, pour que vous voyiez que nous en avons ici. Tous les jours, le Calabrais (le maître-jardinier sans doute) m'apporte des bouquets de ces deux fleurs, et, depuis longtemps il y a des violettes. Pour les jonquilles, nous n'en avons pas. S'il y en avait ici, elles se seraient déjà montrées, puisqu'on y a ces autres fleurs... » Et ce sont de perpétuelles comparaisons avec les jardins d'Aranjuez. Cette délicieuse oasis est, au printemps, toute sonore de rossignols. Le Roi, retenu au palais de Lisbonne, loin de la campagne, se chagrine de ne pas les entendre. Au mois d'avril 1582, il écrit aux Infantes : « Vos lettres et les nouvelles que vous me donnez d'Aranjuez m'ont fait beaucoup de plaisir. Ce dont j'ai eu le plus de regret, c'est du chant des rossignols, que je n'ai pas encore

entendu, cette année... Je ne sais si je l'entendrai dans mon voyage, me proposant après-demain de traverser le Tage, pour aller coucher à Barreiro et le lendemain à Sétubal... » C'est une véritable obsession. Déjà, au mois de mai de l'année précédente, il se lamentait d'être privé de cette chanson printanière. Parlant à ses filles d'une duègne du palais, il ajoutait : « Madeleine a grande envie de manger des fraises et moi d'entendre chanter les rossignols, bien que, d'une de mes fenêtres, j'en entende parfois quelques-uns... » Quelle surprise ! L'homme de l'Escorial et de l'Inquisition, épris de fleurs et de chants d'oiseaux ! On ne s'attendait guère à trouver dans les préoccupations de Philippe II des roses et des rossignols...

Sensible au charme des plus petites choses, il a surtout le goût de la grandeur, — grandes compositions picturales, grands paysages ou grands monuments. A Lisbonne, il préfère à tout la vue de la haute mer et de l'embouchure du Tage. Mais il ne comprend pas la grandeur sans la solidité et sans le sérieux. Il avait horreur, nous dit-on, de la vanité sous toutes ses formes. Et c'est ce qui l'achemina vers l'antique, ou plus exactement vers le romain. A la bibliothèque de l'Escorial, il réunit

une splendide collection de gravures illustrant les plus beaux monuments de l'antiquité romaine. Lorsqu'il se rendit à Lisbonne pour prendre possession du royaume de Portugal, il s'arrêta quinze jours à Mérida, l'antique métropole lusitanienne et là, en compagnie de son architecte Herrera, il visita et étudia minutieusement les ruines romaines. Son esthétique personnelle. — on ne saurait trop y insister, — était une réaction contre la surcharge et la complication des styles antérieurs, lesquels, à ses yeux, avaient, en outre, le grave défaut d'être par trop contaminés d'influences ou de survivances mauresques. Ce Latin se défend contre l'abus de l'orientalisme, dont l'art gothique était tout marqué, aussi bien dans le reste de l'Europe qu'en Espagne. Sa politique et son esthétique se tiennent : expulsion des Morisques et de tout ce qui sent l'Arabe ou l'Africain, — et, d'autre part, retour à la simplicité et à la pureté antiques. Philippe II a été un grand Occidental : on ne le dit pas assez. Évidemment, comme tous les réacteurs, il a exagéré ses tendances et ses principes. Pour ce qui est de l'Escorial, il voulait faire grand, indestructible et magnifique et il a imposé sa vision et son goût personnels à ses architectes. Faut-il s'en plaindre ? Il

est probable que Juan Bautista de Toledo, ou Juan de Herrera, livrés à leur seul génie, n'eussent pas traduit avec autant de vigueur et d'intransigeance la grande pensée catholique et monarchique dont ce colossal édifice est le symbole.

Quoi qu'il en soit, dans toute l'histoire de sa construction, les deux architectes n'apparaissent guère que comme des sous-ordres. C'est Philippe qui est le suprême inspirateur, le suprême directeur et, pendant de longues années, sans répit, ni défaillances, le grand animateur de l'œuvre.



Il faut dire aussi qu'il eut à sa dévotion des collaborateurs de tout premier ordre, — par exemple et pour ne citer que les plus en vue, ce Juan Bautista de Cabrera qui, après Fray Marcos de Cardona, fut le jardinier en chef de l'Escorial, qui défricha et fertilisa ce désert, dirigea les plantations, dessina les jardins et lieux de plaisance, et qui joignait à toutes ces attributions la surintendance de la charreterie et des étables royales. Ou bien encore, Andrès de Almaguer, qui était à la fois juge, trésorier et contrôleur des travaux — le type du bon

serviteur et du parfait commis de ce temps-là, homme austère et craignant Dieu, mais dont la rigidité s'adoucissait de charité chrétienne et qui, nous dit-on, tenait moins à la lettre de la loi qu'à l'esprit de l'Évangile.

Mais le plus original et, si l'on ose dire, le plus pittoresque, enfin le plus grand de tous, ce fut assurément l'Obrero mayor, Fray Antonio de Villacastin. Celui-là, c'est un type extraordinaire de moine et d'ouvrier de la Renaissance. Il faut s'arrêter un instant — même au risque de paraître un peu long, — devant cette physionomie énergique et singulière, parce qu'il ne s'en est plus revu de pareille : un ouvrier qui, sur le seuil des temps modernes, unit à la piété d'un artisan du moyen âge l'activité et les aptitudes d'un entrepreneur d'aujourd'hui.

Il était né à Villacastin (d'où son nom, les hiéronymites ayant l'habitude de donner à leurs religieux le nom de leur pays d'origine), — une petite localité des environs de Ségovie. D'extraction modeste, il se vit orphelin de bonne heure et fut recueilli d'assez mauvaise grâce, avec sa sœur et un frère bâtard, par un oncle qui lui donna juste de quoi ne pas mourir de faim. Son éducation fut

celle d'un enfant du peuple : il savait à peine lire et écrire. Voyant qu'il n'avait rien à espérer de son oncle ni des gens de Villacastin, il résolut de s'enfuir et, comme dans les romans picaresques, de s'en aller à l'aventure. Un jour, son oncle, l'ayant envoyé acheter du vin, avec un réal et une cruche, il s'acquitta consciencieusement de la commission, mais, au lieu de rentrer au logis, il remit à sa petite sœur et le pot de vin et la monnaie du réal :

— Tiens ! dit-il à l'enfant, prends ce pot et cette monnaie et porte-les à la maison ! Moi, j'ai affaire ailleurs...

Et il se sauva n'ayant en poche ni sou ni maille.

Arrivé aux environs d'Azalvaro, le petit vagabond rencontre un muletier qui venait de décharger ses bêtes pour les faire pâturer. Le muletier lui demande de l'aider à recharger les animaux et, en récompense, il lui donne un morceau de pain et un peu de vin. Il se remet en route et, le même soir, il arrive à Navalperal. Devant l'auberge, il lie conversation avec un laquais qui s'en allait à Tolède porter un message de son maître. Le laquais lui donne à manger et, le lendemain, l'emmène avec lui. Ils n'arrivèrent à Tolède qu'en

pleine nuit, de sorte qu'ils durent se coucher, pour dormir, sous les éventaires des revendeuses de la place du Zocodover.

Là, il est accosté, au réveil, par un maître-carreleur, qui l'embauche comme apprenti. Il va apprendre le métier de poseur de tomettes et d'azulejos. Dur apprentissage ! Son patron est un homme sévère et exigeant, mais juste et bon, qui le traite comme un enfant de la maison. Il a deux grands fils avec lesquels le jeune Antonio se lie d'une amitié toute fraternelle. Devenu un excellent ouvrier, l'apprenti ne reçoit aucun salaire. Il est tout juste logé et nourri. Il vit dans un perpétuel tremblement à la pensée de mécontenter celui auquel il doit tout. Pour lui, ni dimanches ni fêtes. Son unique récréation, quand il a un instant de loisir, c'est de s'enfermer dans l'atelier du maître et d'y étudier ses plans et ses dessins. A mener cette vie austère, toute d'abnégation et d'amour pour son métier, ce jeune ouvrier est déjà un moine. Il sait obéir, souffrir et se taire. Il ne sort pas de l'atelier. Il ignore le plaisir et les passions humaines. Clôture, pauvreté, chasteté, il observe dès maintenant presque toute la règle monastique.

Cependant les deux fils du patron se marièrent. L'un d'eux qui aimait tendrement l'apprenti de son père lui offrit de le suivre et d'entrer à son service. Antonio accepte. Il mène chez le fils la même vie laborieuse et ascétique que chez le père. Il ne reçoit toujours aucun salaire. Il ne gagne que sa nourriture et son logement. Les années passent. Il a maintenant vingt-sept ou vingt-huit ans. Il est grand temps pour lui de songer à s'établir. Alors, comme il ne se sent aucun goût pour le monde, comme il a toujours eu la piété la plus vive et qu'il pratique déjà la plupart des vertus du cloître, il juge qu'il ne lui reste plus qu'à entrer en religion.

Du temps qu'il était chez son premier patron, il avait travaillé en divers couvents de Tolède et des environs, spécialement à San Francisco et à la Sisle, ce dernier de l'ordre de Saint-Jérôme. Chez les Franciscains, le postulant se voit évincé. En revanche, un religieux de la Sisle, dont il a fait la connaissance au temps où il y travaillait, lui répond qu'on le recevra volontiers. Fort de cette assurance, il retourne chez son actuel patron, qui est son ami, et, pour ne pas le quitter ainsi sans explication, il lui déclare qu'il a reçu une lettre de

son pays, que sa présence est nécessaire là-bas... Et il lui demande un peu d'argent pour le voyage. Celui-ci, qui avait perdu sa femme quelques jours auparavant, lui dit :

— Antoine, je vous jure que je n'ai pas d'argent disponible. L'enterrement et le reste m'ont tout mangé. Mais voici les bijoux de ma malheureuse femme : mettez-les en gage au prix que vous voudrez et prenez sur la somme ce que bon vous semblera !..

— A Dieu ne plaise, répondit le futur moine, que je fasse ce que vous me dites ! Il y a des années que nous vivons ensemble. Je ne vous ai jamais causé de peine. Et voilà que je mettrais en gage des bijoux qui vous sont si chers !... Donnez-moi ce que vous avez dans votre bourse et cela me suffira pour ma route...

L'ami vide sa bourse sur la table. On partage sou à sou :

— C'est assez ! fit le pauvre Antonio... Maintenant je vous dis adieu, car je ne puis différer ce voyage !...

Et, là-dessus, il s'en fut au monastère de la Sisle, où, tout de suite, on lui donna l'habit.

Quand on lui demanda plus tard à quoi bon cet

argent, puisqu'il allait se faire moine, il répondit qu'il ne voulait pas avoir l'air d'un mendiant qui entre au couvent parce qu'il meurt de faim. Et ce fut le premier et le seul argent que, de toute sa vie, il ait possédé.

Les moines de la Sisle firent de lui un choriste et non un simple frère lai, — et cela sur sa requête : il ne voulait pas être oisif, quand il ne travaillerait pas de son métier. Alors, pour s'occuper, il s'en irait chanter au chœur avec les autres religieux. Tout de suite, on l'employa à divers travaux dans les maisons de l'ordre. C'est lui qui aménagea la cellule de Charles-Quint au monastère de Yuste. De là il revint à la Sisle, puis il passa au couvent de la Luz, autre monastère hiéronymite. Ici et là, on le mit à toute sorte de besognes. Il fit à peu près tous les métiers. Pendant plus de vingt ans, il mena cette existence errante, allant d'un couvent ou d'une église à l'autre, en contact perpétuel avec des architectes et des entrepreneurs, des artisans et des ouvriers de toute catégorie. Enfin, lorsque commencèrent les travaux de l'Escorial, ses supérieurs, qui appréciaient son expérience et ses talents, s'empressèrent de l'y envoyer.

Désormais, il va partager sa vie entre la chapelle, les chantiers et son bureau. Le Roi, sans le connaître que de réputation, l'avait nommé *Obrero mayor*, grand maître de l'œuvre : honneur redoutable, dont le pauvre religieux se sentait tout écrasé. Par timidité, il fuyait son protecteur, quand il le rencontrait soit aux carrières, soit aux chantiers de construction. Un jour, le Roi l'aperçut au milieu des maçons, juché sur un mur où il lui était difficile d'aller le rejoindre. Philippe II, qui aimait à causer avec les gens du peuple, interpella, d'en bas, Fray Antonio. Celui-ci répondit de telle façon que le Roi en fut frappé. Désormais, il interrogea le moine sur une foule de questions qui touchaient à la fabrique. Le bon sens, l'esprit pratique, l'intelligence technique de Fray Antonio émerveillèrent le souverain au point que, bientôt, il le consulta pour toutes les affaires importantes. Ordre fut donné de ne rien entreprendre sans l'avis préalable du maître d'œuvre. Juan de Herrera lui même, l'architecte en chef, dut se soumettre à cette règle. Fray Antonio devint ainsi l'homme indispensable et, après le Roi, l'autorité suprême pour la bâtisse et la main d'œuvre de l'Escorial. C'est que tout le monde s'inclinait de-

vant son expérience presque universelle, sa connaissance approfondie des métiers, surtout devant la droiture et la fermeté de son caractère. Au cours de sa longue vie errante, ce vieil ouvrier avait amassé une somme prodigieuse de notions et d'observations. Et il y avait dans ce petit homme sobre et dur, au maigre visage ascétique, une provision d'énergie presque surhumaine, qui lui permit, d'ailleurs, de vivre jusqu'à près de cent ans. Il lui fallut cela pour ne pas succomber à la charge effrayante qu'il assumait pendant plus d'un quart de siècle.

Il avait, en effet, sous ses ordres, de véritables armées d'ouvriers et de manœuvres, carriers, maçons, charpentiers, forgerons, plombiers, ardoisiers, carreleurs, fondeurs de cloches, peintres, doreurs, enlumineurs, brodeurs et passementiers, sans parler d'une foule d'autres... Tout ce monde venait prendre son avis et lui soumettre son travail. On ne posait pas une brique sans qu'il fût là, ou qu'il y eût donné son approbation. Fray Antonio (on l'appelait familièrement Fray Anton') savait parler en maître et se faire obéir. Quand il arriva à l'Escorial, Fray Juan de San Geronimo, qui l'y avait précédé, le conduisit sur les chantiers pour

le présenter aux maçons. Ceux-ci flânaient au moment où les deux religieux parurent à l'improviste. Frère Antoine n'attendit pas que son compagnon l'eût présenté; tout de suite, il attrapa les flâneurs, les rabroua de si verte façon que son autorité fut instantanément établie sur tout ce peuple de travailleurs qui comptait cependant nombre de mauvaises têtes. Bientôt, il sut se faire aimer d'eux, autant qu'il en était craint et respecté. Au fond, les ouvriers étaient fiers de lui. Ce terrible Frère Antoine, ce moine aux façons plébéiennes, à l'humeur bougonne et au parler rude, n'avait-il pas gâché le mortier comme eux-mêmes? Et puis c'était un gaillard qui n'avait pas peur, qui payait constamment de sa personne aux endroits les plus dangereux, qui, malgré ses soixante ans tout proches, grimpait aux échafaudages, au risque de se rompre le col. Une fois, il fit une chute, dont il se tira comme par miracle. Une autre fois, il reçut une brique sur la tête et pensa mourir du coup. Ces traits de bravoure le rendaient extrêmement populaire. Son ascendant sur l'ouvrier tenait du prodige. Il imposait aux pires individus, aux chicanes comme aux brutaux, par son parfait désintéressement, son détachement de toutes choses ter-

restres. C'était l'équité même qui parlait par sa bouche. On s'inclinait. Et les plus grossiers d'entre ces hommes devinaient en lui un saint. Ils sentaient la pureté de son âme, — une innocence de petit enfant sous cette dure carapace de vieux travailleur.

Car Frère Antoine, s'il n'était pas un saint, possédait, à tout le moins, les vertus d'un moine exemplaire. Malgré ses multiples occupations, il ne manquait à aucun de ses devoirs monastiques, s'astreignant à tous les exercices prescrits par la règle. Chaque jour, il assistait à l'office de l'aube, lequel se disait souvent aux étoiles. Ses maçons et carriers n'étaient pas encore éveillés, qu'il avait déjà servi deux messes. Servir la messe était chez lui une sorte de passion. Son vieux cœur ne s'attendrissait que là : il y pleurait à chaudes larmes... Ainsi, cette longue existence ne fut qu'un long service ! A quatre-vingt-onze ans, infirme, devenu presque aveugle, il voulait encore servir la messe comme un novice. On le voyait passer à tâtons un surplis et se traîner sur les marches de l'autel, avec le regret de ne pouvoir faire aussi bien qu'il l'aurait voulu...

Le Père José de Sigüenza, — à qui j'ai emprunté la plupart de ces détails, — a tracé de lui

un fort beau portrait, à la fin du livre qu'il a consacré à la construction et à la description de l'Escorial. Je ne puis mieux terminer celui que je viens d'esquisser moi-même, qu'en citant ces phrases touchantes du savant mémorialiste sur Fray Antonio de Villacastin... « Il vit encore, dit le Père de Sigüenza. Et, au moment où j'écris ces lignes, il vient de me quitter pour aller servir la messe. Il a quatre-vingt-dix ans et il a conservé un esprit si lucide, des facultés si intactes, qu'il pourrait commencer une autre bâtisse aussi importante que San Lorenzo. Sans doute, il convient mal de louer un vivant... Mais celui-ci est bien près de sa fin et, comme il a perdu la vue, cela m'encourage à écrire ces pages qu'il ne lira jamais... »



Le prestige de cet homme était grand non seulement aux yeux des travailleurs mais de quiconque l'approchait : nous en aurons la preuve au cours de ce récit. Sur les chantiers de l'Escorial, son autorité s'ajoutait à celle du Roi. En vérité, ils étaient faits l'un pour l'autre, ils se complétaient l'un

l'autre. Dès les premiers mots qu'ils échangèrent, ces deux hommes se comprirent et s'entendirent. Ils avaient un même amour qui les rapprochait, qui mettait sur le même plan le maître des Espagnes et le petit vagabond de Ségovie. Une seule pensée : San Lorenzo ! Dresser cet acte de foi avant de mourir ! Y sacrifier ce qui leur restait de vie !... En cela, la confiance de Frère Antoine était absolue. Elle était plus intrépide et plus entière que celle du Roi. Un jour que Philippe venait de discuter avec lui sur les travaux en cours et comme on avait parlé ensemble de projets à long terme :

— Hé ! Fray Antonio ! dit tout à coup le Roi, nous parlons de tout cela comme si nous devions en voir la fin !...

— Pourquoi pas, sire ? répliqua le moine. Par l'habit que je porte, si je n'étais pas sûr que Votre Majesté verra tout cela terminé et qu'Elle en jouira pendant de longues années, je ne poserais pas une brique de plus !...

Ainsi Frère Antoine, avec une bonne humeur et une assurance que l'on jugea, plus tard, prophétique, réconfortait le Roi en ses moments de doute ou de découragement. Il y eut, au cours de la construction, des difficultés de toute sorte, diffi-

cultés d'argent, de technique, de main-d'œuvre. C'est le moine qui aida Philippe à en triompher. Ils s'épaulèrent, se soutinrent constamment, lui le tout-puissant monarque et lui l'humble maçon. Il faut insister sur ce point comme sur quelques autres, pour montrer ce qu'il y eut *d'âme* dans cette entreprise. Ce fut une œuvre de toute noblesse, d'abord par son idée inspiratrice, par tout ce qu'elle symbolise d'élevé et de généreux, puis par les sentiments à la fois si religieux et si humains qui présidèrent à l'exécution, ou qui se développèrent à cette occasion. Humanité, charité chrétienne, ce sont ces caractères qui frappent le plus quand on lit les règlements relatifs aux ouvriers et aux manœuvres de l'Escorial.

Ces équipes d'obscurs travailleurs, sur qui reposait en somme l'accomplissement de ce grand œuvre, — Philippe II s'en est occupé avec l'habituelle minutie qu'il portait en toutes choses, mais aussi avec l'intention persévérante de faire le plus de bien possible. Les bêtes elles-mêmes sont l'objet des soins les plus attentifs et, répétons-le encore, les plus humains. Il faut dire aussi que les bœufs de l'Escorial ont joué un grand rôle dans sa construction. Philippe n'oublie pas ces bons ser-

viteurs. Il y en a cent couples dans les écuries royales. Tout est prévu pour leur abri, leur nourriture, leur pansage, leurs jours de repos, l'aménagement des étables, l'entretien des harnais. Le menu d'hiver et le menu d'été de ces bêtes de prix est composé de la façon la plus intelligente. Mêmes règlements très sages et très détaillés pour les bouviers et charretiers, les « mayorals » qui avaient la direction des équipages, enfin pour tous les ouvriers et manœuvres employés à la fabrique du monastère. La première chose que fit le Roi, avant de songer à un pied-à-terre pour lui-même, ce fut d'organiser un hôpital pour ses ouvriers. Ils ont leurs cantines, leurs baraquements. Leurs heures de travail et leurs salaires sont rigoureusement fixés d'avance. Et il apparaît que le principal souci du maître, c'est de les protéger contre leurs exploiters : défense aux contre-mâîtres, comme aux entrepreneurs, de recevoir en dépôt l'argent des ouvriers, de leur retenir, sous un prétexte ou sous un autre, tout ou partie de leurs salaires. Enfin on se préoccupe de les amuser : des fêtes, des cavalcades, des courses de taureaux sont organisées à leur intention. Un esprit profondément chrétien règle toutes ces dispositions.

Les moines, qui se plaisent à comparer les travaux de l'Escorial avec ceux des grands monuments de l'antiquité, ont soin de marquer les différences pour la main-d'œuvre, et de souligner cet esprit charitable et fraternel. Aux siècles païens, c'étaient des esclaves ou des captifs, des peuples vaincus qui étaient astreints à ces durs travaux. Ici, rien de pareil : « le Roi, nous dit le Père de Sigüenza, ne considérait pas ses ouvriers comme des forçats, mais comme des chrétiens qui, selon le précepte de l'Écriture, gagnent leur vie à la sueur de leur front : *il les regardait comme ses propres frères...* »

Avec de tels sentiments, on comprend que le fondateur de l'Escorial ait fini par intéresser à sa fondation toutes ses équipes de travailleurs, d'artisans et d'artistes. Du plus petit au plus grand, tous étaient fiers de collaborer à une œuvre qui devait être, disait-on, « la huitième merveille du monde ».

V

La construction

Cela n'alla point tout seul !... Dès les premiers coups de pioche, des contrariétés, des craintes, des scrupules et des repentirs de toute sorte assaillirent le Roi et les religieux intéressés autant que lui à l'achèvement de « la fabrique ». D'abord, les lenteurs et les difficultés du travail, les erreurs de plans et d'organisation de la main-d'œuvre. Si l'on avait des carrières à proximité, il fallait faire venir, quelquefois de très loin, les matériaux de prix, les bois et les marbres. Ensuite les engins de construction et de transport, très perfectionnés pour l'époque, nous sembleraient, aujourd'hui, rudimentaires. Puis, malgré la plus stricte économie, l'argent qui se tarit, la pénurie du trésor royal. Ajoutons à cela la malveillance du plus grand nombre et l'impo-

pularité de l'œuvre. En dépit des privilèges et des exemptions qu'on leur accorde, les gens de l'Escorial voient cette construction de très mauvais œil. Ils sont furieux d'être envahis par les ouvriers de la fabrique, qui bouleversent toutes leurs habitudes, qui détournent leurs sources, ou qui épuisent leurs réserves d'eau. On les déloge de leurs pâturages, ou bien on les exproprie. Les expropriés propagent leur mécontentement à travers les provinces voisines et tout le royaume : l'opinion publique est hostile à ces constructions fastueuses du Roi, qu'on accuse d'épuiser ses peuples, pour satisfaire une vaine gloriole de bâtisseur...

Outre cette hostilité latente, ou plus ou moins déclarée, des populations, on redoute l'hostilité effective, les mauvais desseins de l'étranger contre l'Escorial. Un incendie se déclare-t-il dans les combles du couvent, on y dénonce la main des huguenots. L'hérésie tout entière est conjurée pour empêcher la construction de cet édifice, qui a la signification anti-révolutionnaire que l'on sait. Devant cette opposition effective ou imaginaire, le fondateur lui-même finit par se décourager. Bien plus, on essaie de jeter le trouble dans son esprit,

on s'évertue à lui faire changer ses intentions : il doit abandonner l'Escorial, qui est un lieu malsain, difficilement accessible. D'autre part, les hiéronymites ne sont pas, lui dit-on, les religieux qui conviennent pour une telle fondation ; les Jésuites, ordre intellectuel et savant, en tout cas plus moderne, ne semblent-ils pas mieux qualifiés ? Et mille autres objections de ce genre !... Et puis enfin les terreurs diaboliques qui s'emparent des moines. Ils sont convaincus que les puissances infernales sont déchaînées contre eux et contre leur couvent. Une bourrasque, un accident de chantier sont, pour eux, des signes évidents de la rage démoniaque. Si, avec cela, les travaux se ralentissent, ou rencontrent quelque achoppement passager, les voilà qui désespèrent.

Néanmoins, grâce à l'obstination de la volonté royale, on triompha de tout. Il fallut un peu plus de vingt ans pour achever la bâtisse extérieure. Mais la décoration intérieure occupa Philippe jusqu'à sa mort.

Dès le printemps de 1562, on se mit à construire les fours à chaux et les réservoirs et, en même temps, à défricher l'emplacement du monastère. Le sol environnant était couvert de broussailles et

notamment d'une espèce de ciste qu'on appelle la *jara* et qui foisonne, aujourd'hui encore, autour de l'Escorial : plante velue, aux lianes enchevêtrées et extrêmement tenaces, dont les fourrés servaient de refuge aux troupeaux. En suite de quoi on aplanit le terrain qui était passablement inégal. On dut entreprendre des travaux de terrassement considérables. Puis on creusa les fondations, d'après les plans de l'architecte en chef, Juan Bautista de Toledo. On imagine le tracas et l'émotion que cela fit dans la contrée. Les bergers, en particulier, n'étaient pas contents : on leur prenait leurs abreuvoirs et on les expulsait de leurs abris et de leurs terrains de pâture. De là des rixes avec les ouvriers, qui, pour la plupart, étaient des étrangers : nouveau motif de haine contre eux. Car la surintendance des bâtiments avait fait venir tout de suite, de toutes les provinces d'Espagne, des carriers, des maçons, des charpentiers, des bouviers, des charretiers et toute espèce de manœuvres. Parmi ces hommes, il y avait beaucoup de Basques, de Navarrais, de montagnards du Guadarrama, gent colérique et qui passe pour avoir mauvaise tête.

Il semble bien que le maître de l'œuvre et l'alguazil mayor aient eu fort à faire avec eux et que la

mise en train, comme les débuts des travaux, n'aient pas été très commodes.



Quoi qu'il en soit, un an plus tard, le 23 avril 1563, jour de la Saint-Georges, la première pierre des bâtiments fut posée. Cette cérémonie s'accomplit en petit comité. Il y avait là le frère vicaire, Juan del Colmenar, et les quelques moines qui habitaient avec lui le monastère provisoire, installé dans une maison de paysan, au village de l'Escorial. Du côté des laïques, le trésorier-comptable Andrès de Almaguer et l'architecte en chef, Juan Bautista de Toledo. On demanda au maître de l'œuvre, Fray Antonio de Villacastin, de se joindre au cortège. Mais, avec sa brusquerie habituelle, le vieil ouvrier répondit qu'il n'en ferait rien et qu'il se réservait pour la pose de la dernière pierre. Si l'on songe qu'il approchait alors de la soixantaine et de quelle entreprise il s'agissait, on jugera de la robuste confiance qu'avait Frère Antoine dans la bonté de son tempérament et dans le bel avenir de l'Escorial.

Un procès-verbal détaillé de la cérémonie fut adressé au Roi, qui s'en montra fort satisfait et qui

décida incontinent qu'une autre, plus solennelle et plus grandiose, aurait lieu dans le courant de l'été, pour la pose de la première pierre de la basilique, pièce capitale et centre du monastère. Il partit de Madrid avec son confesseur, l'évêque de Cuenca et une nombreuse suite de dignitaires palatins. Arrivé à l'Escorial, il décida que la pose solennelle aurait lieu le 20 août, jour de la Saint-Bernard. A trois heures de l'après-midi, il monta au monastère, escorté du prieur et de son vicaire, de tous les religieux du couvent provisoire, des ouvriers et des directeurs de la fabrique. On avait dressé trois autels sur l'emplacement de la basilique. L'un surmonté d'un crucifix qui avait appartenu à l'Empereur Charles-Quint. Un autre, que dominait une grande croix de bois, marquait la place future du maître-autel. Le roi s'assit sur une estrade drapée de velours cramoisi, et l'office, très long et très pompeux, commença. Mitre en tête et crosse en main, l'évêque de Cuenca parcourut processionnellement toutes les fondations qu'il bénit, puis il procéda à la pose de la première pierre, qui fut mise en place par l'architecte en chef, Juan Bautista de Toledo, aidé du maître-carrier et du maître-maçon. Le Roi, flanqué du duc d'Albe, son

majordome, du marquis de las Navas et autres grandesses, se leva de l'estrade et s'approcha jusqu'au bord du fossé des fondations. afin de suivre tous les détails de la cérémonie et pour bien marquer l'importance extraordinaire qu'il y attachait.

Malgré cette manifestation imposante et la présence fréquente de Philippe II, qui stimulait sans cesse le zèle des architectes et des entrepreneurs, il semble que, pendant cette période des débuts, la construction ait marché assez mollement. L'organisation du travail était défectueuse : il fallut la corriger petit à petit. Et puis le Roi changea d'idée : il n'avait d'abord prévu que cinquante moines pour son monastère. Et voici qu'il en doublait le nombre, ce qui nécessitait un agrandissement de la bâtisse. Certains voulaient remanier complètement le plan primitif : d'où un surcroît de dépenses et une nouvelle perte de temps. Mais, avec son esprit pratique et ses habitudes d'économie, Fray Antonio de Vilacastin, le maître de l'œuvre, combattit ce projet coûteux et compliqué : il proposa tout simplement de doubler la hauteur des murs et par conséquent le nombre des étages, les fondations étant assez solides, selon lui, pour en supporter la charge. Il montra que le profil de l'édifice n'en aurait que plus

de majesté et plus de beauté. Philippe II se rallia à son avis. Et c'est ainsi que Frère Antoine, simple maçon, modifia le plan de l'architecte en chef, le célèbre Juan Bautista de Toledo. C'est à ce moine que l'Escorial doit son aspect extérieur : sans lui, l'édifice aurait eu quelque chose de plus trapu encore et de plus écrasé.

Ces hésitations et ces repentirs ne contribuèrent pas précisément à accélérer la construction. L'unique événement notoire, pendant ces sept premières années, fut la translation, le 30 janvier 1569, des reliques de saint Just et de saint Pastor à la chapelle provisoire du monastère, laquelle, on s'en souvient, était installée au village de l'Escorial. Philippe II avait un culte spécial et exalté pour les reliques : nous en verrons des preuves nombreuses. Mais, dès cette époque, se manifesta son intention de faire de son monastère de Saint-Laurent un lieu de sainteté incomparable, en y réunissant les restes des plus grands saints d'Espagne et de toute la chrétienté. A cette occasion, des fêtes populaires eurent lieu à l'Escorial : toutes les paroisses de la contrée s'y transportèrent et, bien entendu, les ouvriers de la fabrique y prirent part. Ces fêtes eurent un tel succès qu'on les renouvela l'année

suivante, pour l'arrivée à l'Escorial de nouvelles reliques, envoyées de Rome par le cardinal de Cologne, Otho Tuchsés. Parmi ces restes vénérables, il y en avait de tout à fait insignes : de saint Philippe, de saint Barthélemy, de saint Jacques, le grand apôtre de l'Espagne. Ce furent des réjouissances extraordinaires, auxquelles il n'est pas indifférent de s'arrêter, si l'on veut bien comprendre au milieu de quels sentiments s'est bâti l'Escorial et comment Philippe s'efforçait d'intéresser à son œuvre jusqu'aux plus humbles de ses sujets.

Il y eut des danses costumées comme pour Noël et pour les Rois. Ces danses étaient exécutées par les paysans des environs et par les ouvriers de la fabrique, travestis de façon burlesque ou somptueuse. Ce cortège dansant précédait le clergé et les moines qui portaient les reliquaires sur leurs épaules : il est à remarquer d'ailleurs qu'on dansait fréquemment à l'Escorial, — pour toutes les grandes fêtes, pour les réceptions de personnages illustres. Enfin des représentations dramatiques couronnaient ces belles journées. L'année d'avant, un contremaître avait organisé un pieux spectacle avec des acteurs improvisés, qui étaient, paraît-il, d'excellents danseurs : on joua le mystère de

saint Just et de saint Pastor, qui eut un succès de larmes et d'édification. D'ailleurs, ces foules rustiques étaient toutes vibrantes d'enthousiasme, délirantes de piété et d'adoration. Parmi ces pauvres gens, ceux qui ne possédaient qu'un morceau de pain le tendaient aux moines, pour qu'ils lui fissent toucher les reliques des saints. On les festoyait et on les amusait autant qu'on pouvait. A la seconde cérémonie, il y eut une nouvelle représentation théâtrale; organisée, cette fois, par les Pères théatins de Navalcareno, une localité voisine : c'était un véritable « auto sacramental », un de ces mystères espagnols, dont la tradition s'est perpétuée jusqu'en plein xvii^e siècle...

Cette fois, une fâcheuse contrariété troubla la fête : comme la procession, partie de la Fresneda, était en marche vers le village de l'Escorial, elle fut assaillie brusquement par une tempête furieuse : bourrasque, déluge de pluie et surtout ce grand vent de la montagne, dont les moines avaient si peur et qui, pour eux, était un personnage satanique. Comme le jour de leur première visite au lieu de leur futur monastère, ils virent dans cette tempête une nouvelle attaque du démon contre l'alcazar mystique de San Lorenzo... Surprise par

la pluie, la procession dut se réfugier sous les hangars des briquetiers. Les moines, le clergé des paroisses prochaines, les danseurs rustiques étaient trempés jusqu'aux os et crottés des pieds à la tête. Les danseurs en furent quittes, quand la pluie eut cessé, pour changer leurs travestissements : ce qui redoubla, en fin de compte, l'émerveillement et la joie du populaire.



Au mois de juin de l'année suivante, 1571, autres fêtes pour la translation du couvent provisoire au monastère neuf de San Lorenzo.

Malgré la lenteur des travaux, toute l'aile du Levant se trouvait achevée : cette partie de la nouvelle bâtisse devait être affectée au logement des moines. Ceux-ci étaient de plus en plus à l'étroit au village d'en bas, dans la maison de paysan où ils avaient dû camper pendant la construction. Il n'y avait plus de raison pour différer leur installation complète et définitive. Le Roi tint à y assister en personne. Il suivit toutes les cérémonies du transfert, depuis l'extinction des lampes au couvent provisoire jusqu'à la béné-

diction des autels dans l'église provisoire du monastère neuf : on lui conserva ce nom d' « église provisoire » jusqu'à l'achèvement de la Basilique, qui devait être l'église proprement dite du monastère. Ce furent de beaux sermons, des processions à travers les cloîtres fraîchement bâtis, — enfin des banquets plantureux chez le prieur.

Mais, ces formalités à peine terminées, Philippe songea tout de suite au grand dessein qu'il avait eu en fondant San Lorenzo : en faire non seulement un monastère, mais un lieu de sépultures royales. En somme, dans sa pensée, les moines n'étaient là que pour prier sur des cadavres. Les moines, désormais, avaient le vivre et le couvert assurés ; ils avaient leur chapelle et leur chœur, tout ce qu'il faut pour prier et célébrer l'office funèbre : il ne manquait plus que les cadavres royaux... Alors on vit une chose inouïe : un triple cortège d'enterrement qui, pendant des jours et des semaines, au milieu des populations en deuil, à travers les villes et les cathédrales, escorté par les clergés des paroisses, les couvents et les chapitres, traversa l'Espagne, du Nord au Sud et du Couchant au Levant : une procession des morts...

Philippe lui-même avait réglé cette pompe mortuaire et, comme toujours, dans le plus petit détail, prévoyant toutes les étapes et toutes les pauses des cercueils, leurs places respectives et jusqu'aux moindres aspersions et oraisons pour chacun d'eux. Quelle imagination étrange que la sienne ! Quelle singulière passion ! — une passion qui semble venir du plus lointain de l'histoire et même de la préhistoire, des temps nébuleux de l'ancienne Égypte, — quelle sombre manie pour le décor funéraire et pour les rites de l'ensevelissement ! Et quel amour pour ses morts, — pour l'Empereur et Roi, « son seigneur et son père » — quel culte pour leur mémoire, quel souci profondément religieux de leurs âmes, de leur salut éternel !... Sur son ordre, huit cadavres impériaux et royaux vont sortir de leurs sépultures et, à travers toute l'Espagne, s'acheminer vers un lieu de gloire, — le fastueux Escorial aménagé tout exprès pour eux ! On dirait un prologue ou une répétition du Jugement dernier. Ces cadavres en marche, dans des litières empanachées et tendues de noir, au milieu d'une armée de moines, de clercs, de hauts dignitaires de la Couronne, suivis de tout un train de muletiers, de cavaliers et d'équipages,

— c'est un tableau digne de Vélasquez ou de Goya...

Ces morts voyageurs étaient au nombre de huit : ils arrivaient des lieux les plus divers et les plus opposés du royaume. L'Empereur Charles-Quint venait du monastère de Yuste. L'Impératrice Isabelle, sa femme, et l'infant Don Fernando, son second fils, de la Chapelle royale de la cathédrale de Grenade. La Reine, Doña Juana, sa mère, du château de Tordesillas. La reine Doña Maria de Portugal, première femme de Philippe II, du monastère de Saint-Paul, à Valladolid. La reine de France, Doña Léonor, sœur de Charles-Quint, de Talaveruela, près de Mérida, en Estramadure. La reine de Hongrie, son autre sœur, et l'Infant Don Juan, son troisième fils, venaient également de Valladolid.

L'évêque de Jaen et le duc d'Acala devaient, à leurs frais, convoyer les morts de Grenade, de Yuste et d'Estramadure. L'évêque de Salamanque et le marquis d'Aguilar accompagneraient ceux de Tordesillas et de Valladolid. L'ordonnance royale réglait à deux jours près la marche du triple cortège, qui devait finalement se fondre en un seul. Les pannes mêmes étaient prévues. Les moines

de San Lorenzo, formés en procession, se rendraient au-devant des cercueils, et, pour les recevoir, un immense catafalque, drapé de velours noir et de brocard d'or, serait dressé devant le monastère.

L'évêque de Jaen et le duc d'Alcala arrivèrent les premiers à l'Escorial, avec leur convoi funèbre, au son des glas, dans le fracas des salves, les psalmodies des moines, le piétinement et la rumeur de la multitude qui était allée à leur rencontre. Ce furent des cérémonies innombrables et sans fin : messes de *requiem*, messes pontificales, messes basses sur des autels improvisés, dans tous les recoins du cloître, enfin sermons et oraisons funèbres... Quelques jours après, l'évêque de Salamanque et le marquis d'Aguilar furent signalés. Ils arrivaient de Valladolid avec les cercueils de la Reine Jeanne, de la Reine Doña Maria de Portugal, de la Reine de Hongrie, tante du Roi, de l'Infant Don Juan, son frère... Mais l'ordonnateur de ces pompes avait compté sans le terrible vent de l'Escorial. Ce matin de février de l'an 1574, il s'éleva tout à coup une tempête si furieuse que le somptueux et gigantesque catafalque fut en un instant dépouillé de tous ses ornements, les

tentures arrachées et emportées, déchiquetées en petits morceaux, au point que, pendant longtemps, on en retrouva des bribes dans la campagne et l'on disait que les rouvres de la Herreria poussaient des fleurs de brocard. Lorsque l'enterrement royal, conduit par l'évêque de Salamanque, après avoir été flagellé par l'ouragan, parvint aux portes du monastère, il ne restait plus du magnifique catafalque qu'une carcasse à moitié démolie...

On pensait, tout à l'heure, à Vélasquez et à Goya ! Ici, pour illustrer le tableau, il faudrait la sombre imagination de Victor Hugo. Cette scène macabre et tragique, ces cadavres royaux chassés par la tempête, ces draps funèbres emportés et éparpillés, le ciel tout noir, le sol jonché de débris, enfin la nature furieuse se révoltant contre la volonté du tout-puissant despote, — quel beau pendant à *La Rose de l'Infante* !...

*
* *

Maintenant que les moines étaient chez eux, il leur fallait au plus tôt une église : la chapelle dont ils disposaient, dans l'aile méridionale de la fabrique, était toute provisoire. On allait désor-

mais pousser les travaux de la Basilique, dont la première pierre avait été posée douze ans auparavant. Le 7 mars de l'année 1575, jour de la Saint-Thomas d'Aquin, la Surintendance des bâtiments fit mettre en place un des blocs sur lesquels devaient reposer les quatre gros piliers de la coupole.

Le grand maître de l'œuvre, Fray Antonio de Villacastin, jugea qu'un tel événement ne pouvait se passer sans des réjouissances spéciales. Cet ancien maçon, qui comprenait si bien l'âme populaire, profita de la circonstance pour amuser son monde et pour organiser une fête mi-carnavalesque mi-dévote, à laquelle prirent part tous les ouvriers et manœuvres des chantiers de l'Escorial. Des baladins travestis ouvraient la marche, suivis d'une foule grotesque, piétons et cavaliers, parmi lesquels une bande de nègres qui gesticulaient et dansaient, des masques, des figurants déguisés en écoliers, clercs et gens d'église. Il y avait même deux évêques accoutrés de façon burlesque, l'un sur une bourrique, l'autre sur une rosse efflanquée. Le premier donnait des bénédictions qui s'achevaient tout à coup en gifles retentissantes appliquées sur les joues des spectateurs ahuris. Après cela, précédé de l'étendard royal et entouré

de ses écuyers, le grand-maître des équipages, Juan de Cabrera, une pertuisane en main, et derrière lui tout son personnel brandissant des arquebuses, des lances et des hallebardes. Puis le maître-charpentier, le maître-maçon, le maître-carrier, tous entourés de leurs hommes et traînant derrière eux la foule des simples manœuvres, leurs pelles et leurs pioches sur l'épaule en guise de lances. Et, derrière les hommes, venaient les bêtes. Les bœufs de l'Escorial, comme bons travailleurs, n'avaient pas été oubliés. Drapés et enguirlandés, les pacifiques animaux s'avançaient deux par deux, processionnellement, sous la conduite de leurs « mayorals ». Puis, sur un lourd fardier, le gros bloc qu'on allait sceller dans le pavé de la basilique... Ici, l'imagination naïve du bon Frère Antoine s'était donné libre carrière. Il avait juché sur le fardier un saint Pierre tenant ses clés, sur un autre un saint Laurent avec son gril, plus loin les Vertus cardinales, enfin toute une pieuse figuration traînée par les chariots des carrières, que décoraient des feuillages et des branchages recourbés en arcs de triomphe...

Après la cérémonie, il y eut un tournoi entre les cavaliers armés de hallebardes et de pertuisanes,

et, pour couronner le tout, une course de taureaux. La fête s'acheva par une collation que Frère Antoine avait fait préparer et à laquelle furent conviés les contremaîtres et les ouvriers...

Ceci nous prouve qu'on ne s'ennuyait pas tous les jours à l'Escorial. Si rude que dût y être la vie, elle comportait des moments de répit et même de récréation. On vient de le voir : la gaité des moines y était sans bégueulerie comme celle du populaire. Mais surtout, ce qui frappe, en ces dures époques, et chez ces hommes austères, c'est cette préoccupation des humbles¹, ce souci fraternel non seulement de ravitailler, mais de récréer le pauvre monde.

*
* *

Trois mois plus tard, seulement, on commença à monter les bases des gros piliers. Pour l'impatience de Philippe, la construction allait avec une lenteur désespérante. Sans doute les contremaîtres gaspillaient le temps et l'argent. Il fallait trouver un moyen d'accélérer les travaux. Comme toujours on recourut à l'expérience et aux conseils de Frère

1. Voir *Appendice III*.

Antoine, lequel proposa d'augmenter le nombre des entrepreneurs et de leur donner tout l'ouvrage à forfait. En outre, pour gagner du temps, on taillerait les pierres dans les carrières elles-mêmes, au lieu de les tailler sur les chantiers et on les déchargerait à pied d'œuvre : ce qui économiserait un chargement.

La proposition fut adoptée par le Roi et par l'architecte en chef, Juan de Herrera. Une cédule royale fut envoyée à travers toute l'Espagne pour demander des entrepreneurs et des ouvriers. Au printemps de 1576, soixante maîtres-carriers, avec leurs équipes, étaient réunis à l'Escorial. Ils avaient l'ordre de mener l'œuvre à *toda furia*. Pour exciter leur zèle et leur émulation, le Roi fit, cette année là, un séjour particulièrement long à San Lorenzo. La Reine l'accompagnait avec les Infants et toute la cour. Pendant l'été, des personnages illustres vinrent leur rendre visite.

Ce fut sans doute le plus beau moment de la construction. Avec leur peuple de travailleurs, les chantiers offraient un spectacle des plus animés et des plus pittoresques. Philippe ne se lassait pas de le contempler et de le faire admirer à ses visiteurs. Les moines eux-mêmes y prenaient plaisir et,

longtemps après, ils se souvenaient encore avec orgueil de cette multitude de travailleurs, de ce labeur immense et interminable qu'il avait fallu pour mettre debout leur monastère. Le Père José de Sigüenza note avec complaisance la variété et le nombre des engins employés pour la bâtisse, tous plus nouveaux et ingénieux les uns que les autres : « rien que pour la basilique, vingt grues à deux roues », sans parler de celles qui fonctionnaient dans les autres parties de la fabrique. Et ces échafaudages, ces plateaux aériens. Et, dans la campagne environnante, ces ateliers, ces baraquements, ces tavernes, où les manœuvres venaient boire et se mettre à l'abri, ces forges, ces scieries et, partout, des amoncellements de matériaux à croire que l'on bâtissait une ville entière. Enfin, la diversité de ces travailleurs. A côté des carriers, des maçons, des charpentiers, des forgerons, les ouvriers d'art qui formaient eux aussi un véritable peuple : les dessinateurs, les peintres à fresque, les peintres de chevalet, les enlumineurs, les brodeurs, les orfèvres, les facteurs d'orgues et combien d'autres !... Le docte religieux s'en émerveille. Pour lui, toute l'Espagne, que dis-je ? l'Europe, le monde entier travaillent pour l'Escorial.

Dans les montagnes du Guadarrama, on entend partout sonner les haches des bûcherons qui abattent les beaux pins au cœur de neige, rivaux des cèdres du Liban. On croise des files de chariots qui amènent des carrières les blocs de granit et les marbres : des équipages de vingt et même de quarante bœufs qui, avec un ensemble admirable, traînent ces masses énormes. On s'arrête pour regarder cette procession qui se déroule comme une frise mouvante au flanc des roches... Dans les provinces voisines, aux carrières de Bourg d'Osma et de San Gerónimo de Espeja, des Espagnols et des Italiens extraient les jaspes et les porphyres. A Madrid, on prépare la custode du maître-autel et les pièces du grand retable. A Guadalajara, à Cuenca, à Saragosse, on forge des grilles de fer, des balustres de bronze pour les tribunes de la Basilique. En Andalousie, dans les sierras de Filabrès et d'Aracena on tire et on polit des marbres blancs, gris, verts, rouges, de toutes les couleurs... A Florence et à Milan, on fond de grandes figures de bronze doré pour le retable et pour les mausolées royaux. A Tolède, on cisèle des lampes, des chandeliers, des candélabres, des croix, des encensoirs, des navettes d'argent. En Flandre, des chan-

deliers de bronze de toute dimension ; on peint des tableaux de piété pour orner les cellules des moines... Enfin, dans une foule de couvents, de pieuses mains sont occupées à broder des nappes d'autels et des ornements sacerdotaux... Et ce n'est pas tout. Jusque dans le Nouveau Monde, on travaille pour l'Escorial. L'Amérique y envoie son or et ses bois précieux...

Une pareille activité ne se reverra que cent ans plus tard, à Versailles, lorsque l'arrière-petit-fils de Philippe II fera construire, lui aussi, un immense palais, mais dédié à sa seule gloire. Plus encore que Louis XIV, Philippe est le perpétuel animateur de cette ruche sans cesse en effervescence. Constamment il stimule ses ouvriers et collaborateurs, soit par ses lettres et ses messages, soit par sa présence assidue et l'intérêt passionné qu'il montre pour les travaux.

Après des périodes de désordre et de tâtonnements, il paraît que ce peuple d'ouvriers venus de toutes les parties de l'Espagne et de l'Europe finit par se discipliner et par travailler avec une régularité et un ensemble parfaits. Mais il y eut quelques moments difficiles. Dans le plus beau feu de cette ardeur laborieuse, les carriers se mirent en grève

et provoquèrent une espèce d'émeute, qui aurait pu provoquer les troubles les plus graves dans toute la contrée avoisinante, car les populations y étaient déjà très excitées par l'établissement de nouveaux impôts. Ces carriers étaient, pour la plupart, des Basques et des montagnards des environs, gent colérique et entêtée. Pour on ne sait quel délit, l'alcade-major de l'Escorial avait fait emprisonner quelques-uns d'entre eux, après les avoir condamnés à être promenés sur des ânes, à travers la localité, et fouettés publiquement : fureur des Basques qui se considèrent comme des gentilshommes et qui voient dans le châtimement de l'alcade un affront intolérable. Ils vont débaucher leurs compatriotes et tous leurs camarades dans les carrières, prennent leurs épées, et, tambour et bannière en tête, marchent sur l'Escorial, menacent de donner l'assaut à la prison et de tuer l'alcade. En cette extrémité, on dut recourir encore à la sagesse et à la popularité de Frère Antoine. Celui-ci fut d'avis qu'il fallait, au plus vite, calmer les ouvriers et relâcher les prisonniers sans condition : ce qui fut fait, non sans une protestation en règle de l'alcade. Mais, après cela, le tumulte s'apaisa comme par enchantement.

C'était tout de même une belle entorse donnée à la justice, car les délinquants méritaient une punition. Le Roi arriva quelques jours plus tard à l'Escorial. On l'instruisit de l'affaire. Il affecta d'en rire et de traiter cette mutinerie comme un incident sans importance, — tellement il avait peur de mécontenter les carriers et, si la grève continuait, de retarder encore une fois les travaux...



D'ailleurs, cette année de 1577 devait être une année de malheur pour l'Escorial. La mutinerie des carriers acheva d'épouvanter les imaginations déjà frappées. De grandes calamités étaient prédites pour cette année-là, et le bruit courait que la maison royale était menacée. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une atmosphère de malveillance entourait San Lorenzo. Des ennemis déguisés rôdaient, disait-on, autour du monastère. Déjà on accusait les protestants. Toujours est-il que Philippe, ne se sentant pas en sûreté, fit venir des hallegardiens de Madrid, — ce qui ne s'était jamais vu, — et garder toutes les issues de ses appartements.

Comme pour vérifier ces tristes présages, une

succession d'événements dramatiques ou calamiteux porta la terreur chez les moines et dans toute la région de l'Escorial. Le 21 juillet, pendant la nuit, un orage épouvantable se déchaîna sur la contrée. La foudre tomba sur la tour d'angle qui séparait la façade méridionale du monastère de la pharmacie et de l'infirmerie. Bientôt, un incendie se déclara dans les combles de la tour, fondant les cloches, la boule dorée de la flèche et toute la plomberie du faitage. L'alerte fut vive. Le Roi, réveillé en plein sommeil, monta sur le toit de l'infirmerie avec le Duc d'Albe, son majordome major. Tous les ouvriers de la fabrique étaient sur pied, foule désordonnée qui se contrariait dans ses efforts maladroits pour arrêter le fléau. D'abord, on voulut rompre les toitures avoisinantes, afin d'empêcher le feu de se propager. Mais Frère Antoine, homme d'expérience et de sens rassis, s'opposa à cette résolution extrême qui aurait été un véritable désastre. Aidé de deux soldats, qui avaient été prisonniers à Constantinople et qui, par conséquent, s'y connaissaient en fait d'incendies, il arriva à éteindre ce dangereux foyer de la tour. On y travailla jusqu'à six heures du matin. Ce fut une belle occasion de ripaille et de buverie pour

les manœuvres des chantiers, à qui les Pères faisaient de copieuses distributions de nourriture et de vin pour relever leurs courages. Le Roi resta sur les lieux jusqu'au bout, mêlé aux gens de sa maison, aux religieux et aux ouvriers, « comme s'il eût été l'un d'eux », nous dit le Père Juan de San Gerónimo, témoin oculaire de la catastrophe.

On était à peine remis de cette émotion, qu'une tempête de pierres et de grêle s'abattit sur le monastère. Les grelons étaient si gros et tombèrent en si grande abondance que, huit jours plus tard, ils n'étaient pas encore fondus. Et l'on était en plein mois d'août ! Dans la campagne, cette couche de grêle dura plus longtemps encore, si bien que la domesticité royale en fit des provisions pour rafraîchir le vin et les fruits.

Enfin, deux jours après, une peur fantastique bouleversa tout le couvent. En pleine nuit encore, entre deux et trois heures du matin, les religieux, ayant dit leurs matines, se trouvaient au chœur, lorsque, tout à coup, dans le grand silence nocturne, on entendit des aboiements épouvantables, puis des gémissements lugubres, qui, se répercutant sous les voûtes du cloître, avaient quelque chose de formidable et de sépulcral : plus de

doute ! C'était le Chien-fantôme, le Chien-hurleur de l'Escorial, dont on parlait depuis longtemps, non seulement sur les chantiers et dans les villages des environs, mais dans toute l'Espagne !... En effet, le bruit courait que, toutes les nuits, un grand chien noir errait à travers les bâtiments en construction, traînant des chaînes et poussant des aboiements affreux. Nouvelle manifestation de la rage démoniaque qui s'acharnait contre le monastère. Le vent, la grêle et la foudre ne suffisaient pas au Démon ! Il lui fallait encore susciter ce fantôme !... Les esprits forts voyaient là un symbole de signification politique : ces hurlements, c'était la protestation du pauvre peuple, alors accablé par l'impôt de l'alcabala, — protestation contre les dépenses scandaleuses de l'Escorial. Et ce bruit de chaînes qu'on entendait, la nuit, figurait l'esclavage de toute l'Espagne et de tous les peuples soumis au roi Philippe !...

Les moines n'ignoraient rien de ces bruits. Et voici que le chien hurleur était là, tout près d'eux ! Ses hurlements redoublaient précisément sous les fenêtres de la chambre à coucher du Roi. La rumeur populaire n'avait donc pas menti ! C'est au Roi et à son monastère que le Chien-fantôme en

voulait !.. Les moines, affolés, tremblaient de tous leurs membres. Alors Fray Antonio de Villacastin, qui n'avait peur de rien, prit avec lui un jeune Frère plus mort que vif et, à travers les ténèbres, descendit sous les voûtes, là où résonnaient les aboiements sinistres. Il y trouva effectivement un chien errant qui avait cassé sa chaîne. Aidé du jeune Frère il captura l'animal et, de ses mains, il le pendit fort proprement à la balustrade du cloître. Le lendemain, à l'aube, ceux qui venaient entendre la messe purent voir la pauvre bête étranglée se balancer au-dessus de leurs têtes...

Ainsi périt le terrible chien de l'Escorial : ce fut la fin de sa légende.

*
* *

Tous ces faits nous prouvent qu'il y avait, en Espagne et peut-être en Europe, une opposition sourde contre la construction de l'Escorial. Comment s'en étonner puisque cet édifice avait, dans la pensée de son fondateur, un sens de réaction religieuse et même politique ? Les moindres événements contraires étaient interprétés de la façon la plus défavorable par les ennemis de Phi-

lippe II. Les éléments eux-mêmes semblaient conjurés contre cette bâtisse maudite.

Un tel état de l'opinion n'était pas précisément fait pour encourager et pour hâter les travaux. Bientôt, celui qui en était l'âme dut s'absenter : le Roi fut obligé de passer trois années en Portugal, pour y organiser la domination espagnole. Il est vrai que, là-bas, il ne cessait pas de penser à son cher monastère. Il écrivait lettres sur lettres pour stimuler le zèle de ses architectes et de ses entrepreneurs et presser l'achèvement de la Basilique.

Enfin, le 23 juin 1582, la lanterne et la flèche étant complètement achevées, la croix fut placée au sommet de l'édifice. Il y eut, à cette occasion, de grandes réjouissances, festins, danses et mascarades.

L'année d'après, le Roi put quitter le Portugal. Sa première visite fut pour Saint-Laurent. Avec les surintendants de la fabrique, les contremaîtres, les entrepreneurs, les ouvriers en corps se rendirent à sa rencontre, portant leurs instruments de travail, en guise de lances ou d'arquebuses... L'original cortège ! Cette armée d'ouvriers allant à la rencontre du maître ! Ces instruments de tra-

vail arborés comme des armes glorieuses ! Tout cela dénote un état d'esprit que nous ne connaissons plus, une communion entre les petits et les puissants qui n'était au fond que la communion sacramentelle et l'égalité devant Dieu de tout le peuple chrétien. Le roi et les moines, de même qu'ils tiennent à rester tout près de la nature en leur superbe Escorial, tiennent aussi à garder le contact avec le peuple. De leur côté, les ouvriers voulaient sans doute montrer au Roi combien ils étaient attachés et dévoués à son œuvre.

Mais, malgré toute la bonne volonté des dirigeants et des travailleurs, il restait encore beaucoup à faire : l'aile septentrionale qui devait comprendre le collège, avec les appartements royaux, n'était pas terminée. Ce fut seulement le 13 septembre de l'année 1584, jour de la Saint-Mathieu, que l'on posa la dernière pierre de toute la bâtisse. Fray Antonio de Villacastin, le maître de l'œuvre, qui s'était réservé pour ce grand jour, eut la joie d'assister à la cérémonie. Lui-même, dans son livre de raison, a noté cet événement et, malgré le ton impersonnel que lui impose la modestie chrétienne, on sent à travers ces humbles phrases percer sa jubilation, pour ne pas dire

sa fierté de bon ouvrier : « Cette pose eut lieu, écrit-il, vingt-deux ans et cinq mois après qu'on eut commencé cette fabrique. Le prieur de cette maison était le Père Miguel de Alaejos, profès de Saint-Jérôme de Yuste, et le maître de l'œuvre, Frère Antoine de Villacastin, qui l'était déjà lorsqu'on posa la première pierre, de sorte que l'ouvrier qui commença cet édifice l'acheva pendant la vie de notre fondateur, le roi Don Philippe, deuxième de ce nom. Pour tout le monastère, église et maison royale, il s'est dépensé environ trois millions et demi de ducats et, pour l'église toute seule, environ cinq cent mille : ainsi, avec le surplus, cela fait trois millions. Tout a été payé par un seul maître, le roi Don Philippe, deuxième de ce nom, notre fondateur et seigneur, que Dieu garde pendant de longues années. Amen !... »

Alors, on débarrassa la Basilique de ses échafaudages, de tous les engins et matériaux qui l'encombraient encore. Jusque là, on n'avait pas osé y toucher. On redoutait des accidents, voire une catastrophe. Certaines voûtes, particulièrement audacieuses, inspiraient les plus grandes craintes. Grâce à la prudence et à l'habileté de Frère Antoine tout se passa sans encombres : ce fut, pour les moines et

surtout pour le Roi, un véritable émerveillement. Contrairement à toutes les appréhensions et à toutes les prédictions chagrines, l'immense nef, dans sa blancheur neuve, produisit un effet de luminosité et de gaieté. C'est cela, tout d'abord, qui frappa les religieux, l'air de joie en même temps que de grandeur et de faste, qui se dégageait de ce temple. Il fallait sans doute la joie de leur cœur pour leur rendre si souriantes ces sévères et formidables murailles...

Mais voici qu'une autre œuvre commençait : la décoration intérieure et l'ameublement du monastère, de la Basilique surtout. Il restait à parfaire l'aménagement des cellules et du chœur, à finir la *capilla mayor* et le maître-autel, les retables, la custode, les sépultures royales, enfin la sacristie et la bibliothèque, sans parler d'un peuple de statues, de groupes monumentaux à mettre en place, ni de kilomètres de murailles à couvrir de fresques et de tableaux.

Cette besogne d'artiste, Philippe s'y donna avec une passion de plus en plus jalouse et concentrée. Ce fut son œuvre propre. Il la poussa avec une telle ardeur que, deux ans après la pose de la dernière pierre, il put faire consacrer les cinquante

autels de la Basilique, bénir les orgues et les cloches. Après cela, ce fut le suprême transfert des cadavres impériaux et royaux au panthéon construit sous les voûtes qui supportent le maître-autel (on se rappelle qu'ils n'avaient été que provisoirement déposés dans la chapelle du couvent, en attendant l'achèvement de la basilique). Les moines nous font remarquer que le cercueil de l'Empereur et Roi fut placé au milieu, juste sous l'endroit où se tient le prêtre, quand il célèbre la messe, comme pour humilier la majesté impériale sous les pieds du plus humble des serviteurs de Jésus-Christ. Remarquons, à notre tour, que le panthéon royal proprement dit, cette rotonde funéraire qui se trouve sous la *capilla-mayor*, ne présentait pas sous Philippe II le même aspect qu'aujourd'hui. La décoration n'en fut achevée que beaucoup plus tard. Et il est infiniment probable que l'austère fondateur de l'Escorial en eût blâmé la surcharge ornementale, la profusion des marbres et des dorures.

Le transfert des cadavres royaux fut un de ces grands spectacles magnifiques et funèbres auxquels se complaisait la sombre imagination de Philippe. Pour pendant ou pour antithèse, il y eut en-

suite la solennelle remise de la Rose d'or envoyée par le Pape à l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie et, pour couronner toutes ces pompes, la dédicace de la Basilique, selon les rites compliqués de l'Église romaine, par le cardinal Cayetan, légat pontifical. Ce furent des fêtes splendides, fêtes religieuses, fêtes populaires auxquelles furent conviés les paysans des villages voisins et tout ce qui restait d'ouvriers sur les chantiers de l'Escorial. La veille de la cérémonie, le Roi fit illuminer les quatre façades, les tours et les coupoles du monastère. Embrassement général : des milliers de lampions garnissaient les fenêtres, les corniches et les balustres. C'était, de loin, comme un immense incendie qui s'apercevait de Madrid et même de Tolède. Ceux qui n'étaient pas prévenus purent croire que l'Escorial était en flammes. Un enthousiasme extraordinaire animait les foules, aussi bien que les religieux et la famille royale elle-même. L'Infante et ses dames d'honneur voulurent, de leurs mains, filer des mèches destinées aux innombrables lampions. Les manœuvres de la fabrique grimpèrent au plus haut de la coupole jusqu'à la lanterne et jusqu'à la boule dorée de la croix, pour les placer et pour les allumer. Et le Père de Sigüenza qui raconte

ces prouesses ajoute, avec une innocente malice, que ce fut miracle s'il n'y eut, ce soir-là, ni incendie, ni accident de personne : car les braves gens qui escaladaient les toits « étaient aussi imbibés de vin que les lampions l'étaient d'huile »...

Le Roi, malade de la goutte, se fit descendre de ses appartements en chaise à porteurs, et promener à travers les jardins, afin d'admirer les illuminations. Quel spectacle et quelle joie pour lui !... peut-être la plus grande joie de toute sa vie ! Son rêve était là, devant lui, réalisé et resplendissant, éclatant en lignes de feu dans la nuit d'août !... Et, le lendemain, consécration suprême, l'envoyé du Vicaire de Jésus-Christ allait bénir ce qu'il appelait, comme un autre Salomon, « l'œuvre de ses mains »...



Regardons-le, un instant, dans toute sa fraîcheur de jeunesse, cet Escorial qu'il aimait d'une tendresse plus que paternelle, ce grand labeur qui avait occupé la moitié de sa vie.

Un quadrilatère de granit, aussi profond que large et qui rappelle un camp romain avec ses por-

tes symétriques et son *prætorium*. Le centre de la vaste enceinte, c'était la tente de l'Imperator. Ici, c'est la Basilique, avec son dôme qui figure la couronne impériale. Ces murailles lisses et nues comme des remparts, ces tours d'angles pareilles à des bastions, tout évoque l'antique *castellum* muni de son appareil de défense. Une forteresse, un édifice de défense et de réaction, voilà bien l'Escorial. Il est réactionnaire jusque dans les plus humbles détails de sa structure. Il est tout entier tendu pour la résistance et pour la lutte. Il défend et il affirme toute une doctrine universelle. Il maintient énergiquement ce que niait l'hérésie. Il réfute et il prêche. Et il ne réagit pas seulement dans l'ordre des idées, mais aussi dans l'ordre de l'art : le gothique, le mauresque, tout ce qui est asiatique et oriental est son ennemi. Il le nie et il le supprime avec une intransigeance radicale. La sobriété ornementale de l'art classique lui paraît encore trop luxuriante : il élimine, comme superfluité, toute espèce d'ornements. Il prétend faire de la grandeur et de la beauté uniquement avec des nombres, des lignes, des proportions exquises, un équilibre exact et harmonieux des parties. Nulle architecture plus idéaliste que celle-là.

Pour elle, la première affaire, c'est de durer : l'édifice doit avoir la solidité inébranlable et indestructible du dogme catholique. Fi des fantaisies fragiles de l'art mauresque ou de l'art mudéjar ! Tout cela n'est qu'un vain amusement des yeux, frivole végétation de pierre ou de plâtre qui n'atteint même pas l'âge d'un homme et qu'il faut sans cesse entretenir et réparer si l'on ne se résigne pas à la voir disparaître d'une génération à l'autre ! Le fait est que l'Escorial, depuis bientôt quatre siècles qu'il est construit, n'a pour ainsi dire pas bougé. De quelle cathédrale pourrait-on en dire autant ? De quel édifice moderne surtout ? Les façades de Versailles s'effritent et il a fallu mettre à ses colonnades des bandages et des béquilles. Versailles a des parties bâclées ou provisoires. L'Escorial méprise le trompe-l'œil. Il est partout également solide, également probe, n'admettant que des matériaux de choix et de résistance. Scellé sur son roc, il semble devoir triompher des siècles, comme les temples millénaires de l'ancienne Égypte. Abritant une messe des morts perpétuelle, il a la prétention de durer jusqu'à la consommation des temps.

Indestructible comme le dogme, il veut en avoir

aussi la simplicité. De grandes surfaces nues lui suffisent pour s'exprimer et pour créer une certaine qualité d'émotion. Ces lignes fuyant à l'infini, d'un mouvement farouche et presque brutal, vers l'immensité des plaines castillanes, ces surfaces verticales des façades correspondant aux surfaces horizontales des miroirs d'eau et du parvis pavé de larges dalles, cela compose un ensemble saisissant et véritablement unique. Le parvis qui encadre les bâtiments est une trouvaille des plus heureuses : il est uni et poli comme un échiquier ou comme un plateau supportant une pièce d'orfèvrerie. Il fait ressortir à merveille le lourd profil grisâtre du monastère qu'il environne de ses blancheurs. D'ailleurs, lorsque l'Escorial était dans sa nouveauté, il était blanc, lui aussi, d'une blancheur tout orientale. Un vieux tableau du xvii^e siècle, conservé au Louvre, dans la Galerie du bord de l'eau, nous le montre en cet état de blancheur immaculée. Dans cette nudité candide, le moindre accessoire prenait une importance extraordinaire : ainsi le portique de la façade occidentale. Il faut ajouter en outre que cette simplicité géométrique de l'Escorial n'était pas absolue : des pyramides, des boules et des croix dorées, des applications de

plombs également dorés donnaient un accent à cette blancheur uniforme ¹. Maintenant encore, que les murs ont pris une teinte grise, ces raffinements de simplicité conservent une distinction extrême. Cela rappelle le sobre costume de Philippe II lui-même : des chausses, un pourpoint et un mantelet de velours noir, des étoffes uniformément sombres, où brillent seulement la petite tache vermeille de la Toison et les incrustations de nacre d'un pommeau d'épée. Tout cela a un caractère profondément espagnol, un style qui paraît définir à merveille l'architecture espagnole en son époque impériale : une simplicité aussi vigoureuse qu'élégante et qui sent son hidalgo, avec un air militaire et dévot, on ne sait quoi d'ascétique, de fastueux et de dominateur. Que l'on compare la silhouette de notre Hôtel des Invalides, — qui est une adaptation, d'ailleurs admirable, de l'Escorial et même une imitation, avec ses dorures et la flèche élancée de sa coupole, — et l'on sentira mieux l'originalité du monastère de Philippe II.

Le fondateur semble avoir voulu symboliser en son couvent la réserve et la modestie de l'âme chrétienne, dont les richesses et les beautés sont tout

1. Voir *Appendice IV*

intérieures. Il y avait accumulé, surtout dans la Basilique, de véritables trésors d'art. Beaucoup de ces merveilles ont disparu, pillées ou détruites, il faut bien l'avouer, par des mains françaises, pendant les guerres napoléoniennes. Mais, en dépit de toutes les dévastations, ou de tous les changements, il reste au moins ceci : au fond de ce grand temple sévère, la majesté du maître-autel, qui, exhaussé de dix-sept marches au-dessus du pavé de la nef, surmonté de sa custode et de son rétable, donne l'impression d'un trône colossal. Tout ramène la vue vers ce trône, vers cette custode, habitacle de la Présence réelle. Par-dessus tout, la destination de l'Escorial était d'affirmer contre les négateurs le dogme de la Présence divine dans le sacrement de l'autel. Et, pour que rien n'affaiblisse cette impression, l'architecte a banni du Temple tout ce qui ne renferme pas une allusion plus ou moins directe à ce dogme essentiel. Dans nos cathédrales gothiques, la nature tient une assez large place. Elle est rigoureusement exilée de l'Escorial. Pas de chapiteaux fleuris. Pas de verrières ouvrant, au fond de l'abside, des perspectives lumineuses et illimitées à la méditation et au rêve. Au lieu de cela, le mur opaque du rétable, qui coupe et qui arrête inexora-

blement la vue, qui emprisonne la pensée dans les strictes limites du dogme et de l'histoire sacrée, dont il représente des scènes ou qu'il traduit en figures. Devant la prédication qui tombe de ces pierres colossales, tout paraît frivole et misérable.

A cet égard, comme à une foule d'autres, l'Escorial est une extraordinaire réussite.

Ce soir d'été, lorsque Philippe, dans ses jardins, contemplait l'apothéose de sa Basilique et de son Palais illuminés, il n'avait plus que trois années à vivre. Mais il pouvait mourir content. Il n'avait pas seulement accompli la promesse du vainqueur de Saint-Quentin, il avait réussi à traduire dans une matière presque immortelle le plus intime et le plus cher de sa pensée. Pendant vingt ans de sa vie, il avait vu peu à peu sortir de terre cette maison de son cœur. Il en avait passé quatorze à l'embellir et à la perfectionner. Après l'œuvre, regardons maintenant l'ouvrier. Regardons-le se livrer à ce grand amour. A l'observer ainsi dans la sincérité de sa nature, au milieu de ses moines de San Lorenzo, en proie à une passion et à une exaltation qui se sont soutenues pendant si longtemps, peut-être arriverons-nous à éclairer quelques parties de cet obscur visage...

VI

La vie du Roi à l'Escorial

Sur les hauteurs qui dominent le monastère, on montre aux visiteurs un banc taillé dans le roc, qu'on appelle « la Chaise du Roi ». C'est de là, paraît-il, que Philippe surveillait ses ouvriers ou qu'il venait amoureusement contempler son œuvre. Toutefois, il est à remarquer que les chroniqueurs de l'Escorial ne font point mention de ce banc. « La Chaise du Roi » doit être une légende. Mais, si c'en est une, elle ne fait qu'illustrer une vérité historique incontestable : c'est que Philippe II se plaisait infiniment à regarder son monastère de Saint-Laurent et qu'il ne s'en arrachait que contraint par ses devoirs de souverain.

En effet, dès qu'il avait un instant libre, — ce qui est une façon de parler, car il traînait sans cesse

et partout avec lui un grand tracas d'affaires, — tout au moins dès qu'il le pouvait, il accourait à l'Escorial. On peut dire qu'il y passait une bonne partie de l'année. Ses séjours coïncidaient habituellement avec les grandes fêtes de l'année liturgique. Quel que fût le temps, même par les plus grands froids, — et l'on sait combien l'hiver est rigoureux dans cette région montagneuse, — il venait pour Noël, assistait à tous les offices du couvent et, la plupart du temps, prolongeait jusqu'à l'Épiphanie. Il revenait pour les Cendres, ensuite pour la Semaine Sainte, mangeait la pâque avec ses moines et ne s'en retournait à Madrid que pour reparaitre quelques semaines plus tard, à l'occasion de la Pentecôte et de la Fête-Dieu. Alors, il s'installait pour tout l'été à San Lorenzo, célébrait, le 10 août, la fête du grand martyr espagnol à qui il avait dédié son couvent et sa basilique et ne quittait guère l'Escorial que pour quelques excursions dans la montagne. Enfin, il revenait encore pour la Toussaint et pour le Jour des Morts. Il est donc vrai que presque toute l'année y passait : de sorte que non seulement la postérité, mais les contemporains eux-mêmes se le représentent comme l'éternel reclus de son Escorial. On le voit perpétuelle-

ment en oraison dans la chambre austère, espèce de cellule monacale, qu'il s'était fait aménager contre la *Capilla mayor*, et d'où il pouvait suivre, par une petite fenêtre, tous les gestes du célébrant.

C'est là une erreur : il n'a habité cette chambre que relativement tard, pendant les dernières années de sa vie. D'abord, nous l'avons vu, il descendait, pour ses séjours, au village de l'Escorial — l'Escorial proprement dit, qu'on appelle aujourd'hui *l'Escorial d'en bas*, car il y a aussi *l'Escorial d'en haut* : agglomération urbaine qui a commencé à se développer autour du monastère, dès le début de sa construction. Les moines eurent là, pendant quelques années, leur premier couvent provisoire. Philippe fut d'abord leur voisin dans ce qu'on appelait « la maison du curé », laquelle était fort misérable. En esprit d'humilité chrétienne, il s'en accommoda pendant assez longtemps. Puis il finit par obtenir des religieux qu'on lui ménageât une chambrette sous le chœur, dans la petite chapelle de fortune que leur avait construite l'architecte en chef. Il voulait sinon vivre absolument en moine, du moins participer, autant qu'il le pouvait, à tous les exercices de la vie monastique. Or les moines ont toujours aimé être chez eux. La présence d'un étranger,

d'un laïque, fût-il leur bienfaiteur, surtout d'un maître au regard si perçant, ne pouvait que les enchanter médiocrement. Ils essayèrent de l'en dissuader, lui objectant les inconvénients d'un tel logis : le va-et-vient, jour et nuit, des choristes, le bruit des chants, le claquement des sellettes sur le bois des stalles. Mais Philippe tenait à son idée. Il répondit très humblement et très dévotement qu'il savait tout cela et qu'il s'en accommoderait fort bien, « en homme qui n'est pas digne de vivre sous la terre que foulent les serviteurs de Dieu ».

Il resta dans cette chambrette jusqu'au moment où les moines déménagèrent pour monter à Saint-Laurent, l'aile méridionale, qu'ils devaient habiter, étant à peu près bâtie. Grand événement, pour les religieux, que ce déménagement. On éteignit les lampes et on transporta le Saint-Sacrement dans la nouvelle chapelle provisoire, — en attendant l'achèvement de la Basilique. Ceci se passait en 1571. Là encore, Philippe voulut être le voisin des Pères hiéronymites. Il se fit aménager un appartement proche de la chapelle. Lui et les personnages de sa suite vivaient, en somme, au couvent : ce qui n'était pas du goût de tous ses familiers. Les grands seigneurs qui l'accompagnaient, écuyers et major-

domes, se plaisaient médiocrement à l'Escorial, surtout en hiver, dans ce pays si froid, loin des plaisirs de Madrid. Ils entreprirent d'en déguster le Roi, lui remontrant surtout combien ce climat rigoureux et souvent humide était contraire à la santé d'un arthritique (car Philippe eut, de bonne heure, des attaques de goutte). Tout fut inutile. Il s'obstina à vivre les trois quarts de l'année dans son monastère. C'est seulement à partir de 1592, six ans avant sa mort, qu'il renonça à venir passer la Semaine Sainte à l'Escorial et, en général, à ses voyages d'hiver.

Il s'y plaisait donc beaucoup, pour une foule de raisons faciles à deviner, mais surtout parce qu'il y trouvait de quoi satisfaire ses goûts, ses instincts les plus profonds, les sentiments les plus élevés de sa nature, — et enfin parce qu'il s'y mirait complaisamment dans sa création.

*
* *

Pourtant, il ne faudrait pas croire que Philippe ait mené à l'Escorial une existence rigoureusement et continuellement ascétique, qu'il y ait vécu en chartreux, dans la méditation assidue de la mort.

A quoi bon assombrir encore cette sombre figure ? Notons, en passant, qu'il n'y avait rien de farouche ni de dur dans son extérieur — peut-être à la fin de sa vie, une expression de tristesse et de lassitude infinies sur son pâle et maigre visage. Tous les contemporains s'accordent à nous dire qu'il était de physionomie et de tournure agréables et même qu'il avait grand air, quelque chose, dans toute sa personne, qui trahissait l'être de race, le grand seigneur parfaitement élégant et poli. Avec cela, l'accueil le plus courtois et même souriant.

Ajoutons encore que la vie monastique autorise un certain nombre d'innocents plaisirs. On ne saurait trop y insister : les moines vivaient à l'Escorial, comme dans la plupart des couvents, en pleine nature. Ils goûtaient, sans arrière-pensée, tous les agréments de la campagne. Philippe prenait sa part de ces modestes jouissances et même de quelques autres, qui n'avaient rien de monastique, mais qui étaient parfaitement honnêtes et licites.

D'abord il venait là pour passer agréablement l'été, pour « prendre le frais » — ce qui est une volupté qu'on n'apprécie pleinement que dans les pays méridionaux — et aussi pour y goûter la solitude, autant qu'un autocrate comme lui, accablé

par le gouvernement d'un vaste empire, pouvait s'isoler du monde. Les chroniqueurs de l'Escorial ne tarissent pas sur la fraîcheur de leur couvent durant la saison chaude. — Quelles brises délicieuses aux moments les plus pénibles de la journée ! Et comme il fait bon dans ces hautes pièces aux murs épais, revêtus de faïences vernissées, au sol pavé de briques, ou de carreaux d'argile ! De la fenêtre ouverte, on entend le murmure des fontaines dans les bassins, des chants d'oiseaux dans les charmilles. Et quelle volupté de respirer tant d'odeurs exquises, tous ces parfums qui montent des parterres ! Et la vue de toutes ces fleurs plantées ou semées par les jardiniers du couvent, — ces roses, ces giroflées, ces violettes, ces iris, ces lys, ces chèvrefeuilles, ces jasmins ! Rien qu'à les énumérer, les pieux annalistes se grisent de leurs couleurs et de leurs senteurs. Et pour exprimer tout l'émoi où les jettent ces humbles beautés naturelles, ils évoquent naïvement les jardins de Babylone et même l'Éden biblique.

Le Roi ne se contentait pas des parterres de San Lorenzo. Tout autour du monastère, il y avait de grandes « huertas » pleines de gibier, de pâturages et de cultures. Il y avait aussi des jardins et des

maisons de plaisance, ou, comme on disait, de récréation : la Herreria, la Fresneda, le Quejigal, San Saturnino, le Campillo. La Fresneda était peut-être la plus charmante de ces retraites champêtres. Philippe y avait fait élever un petit palais, avec une maison de repos pour les moines. Il l'embellit par des jardins, les premiers que dessina et planta Fray Marcos de Cardona, le Lenôtre de l'Escorial. On y voyait des fontaines ornées de statues mythologiques, des cascades, des berceaux et des pergolas, — enfin quatre magnifiques et luxueux réservoirs destinés à l'irrigation. C'étaient de véritables étangs, des viviers poissonneux, d'où l'on tirait une pêche abondante pour le couvent. De longues rangées d'arbres et de beaux ombrages faisaient de la Fresneda un lieu fort délectable en été, encore qu'un peu fiévreux, nous disent les annalistes de San Lorenzo, à cause de l'humidité des étangs¹.

Philippe trouvait donc dans son monastère une villégiature estivale comme il n'y en avait guère aux environs de Madrid. Quand l'année était particulièrement chaude, il s'en allait, plus haut dans la

1. Voir *Appendice V* une description plus complète de la Fresneda.

montagne, passer quelques jours au milieu des pins de Guisando ou de Parracès, — ou bien au-dessus de Ségovie, dans la forêt de Balsain, dans la région où ses successeurs construisirent le château de la Granja. Mais il revenait bien vite à son cher Saint-Laurent, où tout était disposé selon ses goûts, le seul endroit où sa piété exigeante pouvait se satisfaire complètement. En dehors des choses d'art, son unique distraction paraît avoir été le plaisir de la pêche. Philippe II pêchant à la ligne, on aimerait accueillir cette image idyllique et reposante ! La pêche à la ligne est, d'ailleurs, propice à la méditation. Mais je crois qu'il faut en faire notre deuil. Autant qu'on peut le conjecturer d'après les allusions des moines, il se bornait à regarder pêcher, ou à offrir à ses invités, à sa femme et à ses enfants, le plaisir de la pêche. Car il était bon père de famille. Il n'entendait pas faire égoïstement de l'Escorial une solitude à son seul usage. Ce chrétien fervent connaissait ses devoirs. Il pensait aux siens. Il ne voulait pas que leur séjour à l'Escorial fût uniquement une pieuse retraite et qu'ils n'en gardassent qu'un souvenir pénitentiel. Autant qu'il le pouvait, il s'efforçait de les distraire,

La chasse alternait avec la pêche, toute la contrée étant fort giboyeuse. Philippe II ne paraît pas avoir été plus grand chasseur que grand pêcheur. Il regardait chasser, comme il regardait pêcher, — du fond de son carrosse, surtout pendant les dernières années de sa vie, lorsque des crises de goutte lui rendaient la marche difficile. En revanche, la Reine, les Infants, les familiers de sa maison y prenaient un vif plaisir. Il y avait quelquefois des chasses dangereuses, aux loups ou aux sangliers. Un jour, un de ces animaux, rendu furieux, faillit tuer le comte de Fuensalida : il éventra son cheval d'un coup de boutoir, et l'on eut toutes les peines du monde à sauver la vie du cavalier. Mais, d'habitude, ces chasses de l'Escorial étaient de tout repos. On s'amusait à prendre des lapins de garenne : ces bestioles foisonnaient, paraît-il, dans les fourrés de la Herreria. Les Infantes, Catherine et Isabelle-Claire-Eugénie, qui étaient bonnes tireuses, s'amusaient à les tirer à l'arc ou à l'arquebuse. Alors, c'étaient de véritables carnages. Ces jours-là, tout le pays mangeait du lapin. Non seulement on en faisait des cadeaux au prieur et aux moines du couvent, mais on en distribuait dans tout le village...

Divertissements rustiques : on n'en connaissait guère d'autres, à l'Escorial. Et il faut avouer que la famille royale ne se montrait pas très difficile, ni très raffinée en fait de plaisirs. Quand on n'allait pas à la chasse ou à la pêche, que devenir ? On n'avait d'autres ressources que de descendre aux jardins. Encore fallait-il ne pas troubler les moines dans leurs exercices de piété, en se livrant à des jeux trop bruyants. « Lorsque les religieux étaient à complies, nous dit-on, la Reine, le Prince héritier, les Infantes avec leurs menins et ménines, s'ébattaient dans le jardin qui longe la façade méridionale du monastère... » On juge de ce que pouvaient être de tels ébats dans la rumeur de l'orgue et des cantiques, sous la surveillance sévère d'un Philippe II. Alors on cherchait dans les plus humbles choses, dans les événements les plus ordinaires, les plus insignifiants des motifs de distraction. Qu'on médite, par exemple, sur ce trait, d'ailleurs charmant, que nous conte Fray Juan de San Gerónimo : « Le susdit 20 mai de l'année 1575, après le dîner et en attendant la visite du Prieur, la reine Anne demanda que les bergers du couvent se missent à tondre leurs moutons et leurs brebis, devant elle et devant ses dames d'honneur,

sous les fenêtres de ses appartements... parce que c'était une chose que Sa Majesté n'avait pas encore vue. Les tondeurs étaient une trentaine. Ils chantèrent des chansons un peu rudes, et ils firent les gestes et ils échangèrent les propos qu'ils ont coutume de dire et de faire en se livrant à cette occupation : de quoi Leurs Majestés et leurs serviteurs furent grandement réjouis. On leur donna à goûter et à boire autant qu'ils le voulaient et, comme le vin était pur, il ne tarda pas à faire sentir son influence aux tondeurs, qui commencèrent à dire mille folies... » Et voilà toute une pastorale en action ! Qu'on se représente la scène : ces bergers, — de vrais bergers — tondant leurs brebis devant la Reine et ses dames d'honneur (et il semble bien que le Roi, lui aussi, était à la fenêtre, avec ces dames, puisque le bon Père parle de « Leurs Majestés ») ces chansons, ces dialogues campagnards et l'épisode bachique final : on dirait une page de la *Galatée*, ou de la *Diane amoureuse*, qui faisaient alors les délices des beaux esprits... Mais fallait-il qu'on s'ennuyât, à l'Escorial, pour prendre un tel plaisir à regarder tondre des moutons !...

Il est vrai que, de temps en temps, de grands

divertissements organisés par les religieux ou les ouvriers de la fabrique rompaient un peu la monotonie des jours : bien entendu des courses de taureaux accompagnaient habituellement ces réjouissances. Au mois de septembre 1576, lors de son passage à San Lorenzo, Don Juan d'Autriche, frère naturel du Roi, donna une grande corrida au village de l'Escorial, — et l'on nous fait remarquer que Philippe n'y assista point. Il paraît bien qu'il avait peu de goût pour ce spectacle barbare et que, plus ou moins secrètement, il le désapprouvait. Mais il assistait volontiers aux représentations dramatiques qui se donnaient à l'occasion des principales fêtes de l'année liturgique, — particulièrement pour la solennité du *Corpus*. On jouait là des comédies et tragédies savantes, écrites en latin, quelquefois par des personnages illustres, et aussi des mystères populaires, des « autos sacramentales », en langue vulgaire. Les danses des séminaristes agrémentaient ces divertissements. Nous ne voyons plus très bien ce que cela pouvait être. Mais le fait est que ces danses des séminaristes faisaient partie de toutes les solennités de l'Escorial. C'étaient, paraît-il, de jeunes garçons costumés, qui dansaient devant

le Saint-Sacrement comme David dansait devant l'arche...

Enfin, pour couronner le tout, il y avait de plan-tueux et solides repas, — ce que les religieux appellent de « fameux goûters ». Ces *meriendas*, si l'on en juge par les menus qui nous ont été pieusement conservés, étaient de véritables festins de Gamache. Ainsi, au goûter qui fut offert par les moines à la famille royale, au mois de septembre 1575, il y eut d'abord : « une salade panachée, flanquée de six melons, quatre chapons rôtis, deux omelettes avec du jambon frit et des brochettes de foie, huit salmis d'oiseaux, quatre pâtés d'oie, deux gigots fumés, deux grands plats de coings, deux autres grands plats de poires, deux autres de pommes, deux plats de confitures, six saucières remplies de gelée avec des beignets, en plus deux grands et bons fromages avec des raves, en outre trois jambons de porc et deux langues de bœuf ». C'est tout ! Frère Jean de Saint-Jérôme, qui nous copie ce menu pantagruélique, appelle cela : *una merienda solemne* « un goûter solennel » — vraie ripaille de couvent, tohu-bohu de plats, où la quantité supplée à la qualité. Il faut avouer que la famille royale, si elle avait un assez bel

appétit pour engloutir tout cela, n'était pas plus raffinée en fait de délicatesses de bouche, qu'elle n'était difficile pour ses plaisirs...

Ajoutons que des visites imprévues, quelquefois pittoresques et amusantes, des événements insolites, des arrivages de curiosités, de raretés exotiques ou d'objets d'art, égayaient cette existence austère et tout unie. C'est ainsi qu'à l'automne de 1584, on vit paraître à l'Escorial, sous la conduite d'un Père jésuite, quatre « Cavaliers Japonais », tous quatre chrétiens et fils de Samouraïs, vêtus du costume national. Ils furent très entourés, très regardés, très interrogés. Ils contèrent leur long voyage, parlèrent de leur pays et de ses usages, dirent leur admiration pour le monastère de Saint-Laurent, avec cette réserve, toutefois, qu'ils l'auraient admiré encore davantage si les matériaux en étaient venus de très loin, tandis qu'à l'Escorial on les trouvait, disaient-ils, à pied d'œuvre. Enfin ils charmèrent tout le monde par leurs réponses et la sympathie pour eux fut à son comble, lorsqu'on les vit communier solennellement à l'autel des Saintes Reliques.

On vit ensuite deux baptêmes sensationnels, l'un à la basilique de Saint-Laurent, l'autre à

l'église de l'Escorial. Le Roi et l'Infante furent parrain et marraine des deux néophytes : un prince marocain et un rabbin de grande réputation, probablement un Juif portugais. Ce rabbin fut baptisé par le futur archevêque de Tolède, Garcia de Loyasa, et il reçut le nom de « don Pablo ». Le Roi, nous dit le Père de Sépulvéda, « l'honora beaucoup, parce qu'il est grand lettré ». Et le malin religieux glisse aussitôt cette petite remarque ironique : « On raconte qu'il est très riche et qu'il a beaucoup d'argent. Ce doit être pour cette raison qu'il est toujours derrière la cour, ou la cour derrière lui... »

D'autres fois, le Roi ménageait à ses enfants, et à sa maison comme aux religieux eux-mêmes, des spectacles moins édifiants ou des surprises plus prosaïques. Tantôt c'était la colossale mâchoire d'une baleine qui était venue s'échouer dans la lagune de l'Albuféra et que Philippe, pour son cabinet d'histoire naturelle, avait fait transporter à l'Escorial. Cette baleine produisit une impression profonde. Ou bien c'était un éléphant avec son cornac, que Sa Majesté envoyait de Madrid pour l'amusement des moines. Cet animal savant faisait la révérence et cueillait des fruits avec sa

trompe. On le promena à travers les cloîtres, on lui fit monter des escaliers, on l'introduisit dans la cellule du Prieur et dans celle du Vicaire, comme un visiteur de marque. Enfin l'éléphant fit mille grâces, dont les bons Pères s'ébahirent fort. Après cela, ce fut un rhinocéros que le roi mit dans ses jardins. On le trouva laid, stupide et d'un naturel peu sympathique. Le rhinocéros n'eut aucun succès.

On s'amusait donc à l'Escorial. Que dis-je ? La gaîté n'en était point bannie. Je crains même qu'elle n'y fût obligatoire, comme à la cour de Napoléon : « Messieurs, l'Empereur entend qu'on s'amuse », — ou dans les couvents, dont la règle exige que les novices aient le caractère gai. On y riait quelquefois, d'un gros rire sain et tout populaire. On riait d'un gros mot, d'une histoire grasse. Les religieux nous décrivant, par exemple, les cérémonies de la confirmation qui eurent lieu à San Lorenzo pendant l'été de 1575, ne peuvent se tenir d'y insinuer ce trait final : « ... C'était l'aumônier de la Cour, l'Évêque de Ségorbe, qui officiait. Il devait confirmer non seulement les petites Princesses, mais les enfants du village et de toute la région. Arrivé à un *muchacho*, l'Évêque,

soit par inadvertance, soit pour imprimer plus fortement en cette jeune âme le souvenir du sacrement reçu, lui détacha un soufflet un peu fort. Sur quoi, le gamin, tout en larmes, lâcha un mot de gueule à l'adresse de l'évêque, le traitant de « hijo de puta », chose qui réjouit beaucoup, nous dit-on, non seulement les personnes royales qui étaient là, mais les cavaliers et officiers de Leurs Majestés et aussi les religieux de la maison... » Ou bien, c'était au cours d'une chasse aux lapins. Les paysans, formant la chaîne, traquaient les pauvres bestioles qui, tout éperdues, allaient donner de la tête contre les troncs d'arbre, ou se laissaient prendre à la main. Le gibier fut, cette fois, si abondant, que les rustres ne savaient plus où le mettre et, qu'en désespoir de cause, ils le fourraient dans leurs chausses. L'Infante et son frère qui, de loin, observaient ce manège, se tenaient les côtes. « Le fait est qu'il y avait de quoi rire ! » dit le bon Sépulvéda, en nous contant cette drôlerie.

La même Infante s'en fut, un jour, trouver son frère, le futur Philippe III et, d'un air malicieux, elle lui dit : « Qu'est-ce que Votre Altesse me donnera si je lui apprends une bonne nouvelle ? — Laquelle ? demanda le Prince. — C'est qu'il y a ici

une sœur de Votre Altesse !... Et l'Infante lui conta qu'il venait d'arriver à l'Escorial, sous la conduite de deux curés asturiens, une espèce de folle qui prétendait être la fille naturelle du Roi... Alors, le Prince de rétorquer à l'Infante : — Il me semble, ma sœur, qu'elle est aussi la vôtre !... » Et tous deux de rire de cette bonne histoire et d'en faire des gorges chaudes et des plaisanteries sans fin.

Décidément, on n'était pas difficile, à l'Escorial, en fait de passe-temps. Quelle différence avec la cour de France ! La vie qu'on y menait n'avait rien de frivole : vie bourgeoise et dévote, réglée comme celle du couvent et coupée de temps en temps par d'honnêtes réjouissances et de modestes plaisirs. Le Roi, dans sa sollicitude paternelle, offrait ces plaisirs à ses enfants plus qu'il ne s'y associait. Il les aimait, certes, beaucoup — et ses lettres le prouvent. Néanmoins, il ne semble pas qu'il y ait eu, entre lui et sa famille, grande communion d'âme ou d'esprit, sauf, peut-être, avec sa troisième femme, Élisabeth de Valois, et sa fille, l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, qui, pendant les dernières années de sa vie, devint son Antigone et qui l'assista à ses derniers moments.

En même temps qu'il s'efforçait de distraire les siens, il entendait, — d'abord les édifier, cela va sans dire, leur donner l'éducation religieuse la plus complète, — et aussi les instruire des arts ou des sciences profanes. Il leur montrait ses cabinets d'histoire naturelle, ses ménageries, ses collections de dessins et de gravures. ses plans d'architecture, ses cartes de géographie ou d'astronomie. Il les conduisait à la Bibliothèque, à la *Sacristia mayor*, à la Basilique, il les arrêtait devant un tableau, une statue, un livre rare, et il ne laissait à personne qu'à lui le soin de faire l'explication. Dans sa ferveur de dilettante et de grand bâtisseur, il avait même rédigé de sa main une sorte de guide pour visiter l'Escorial. Les hôtes de passage étaient astreints, pour cette visite, à suivre un certain ordre. Le maître de la maison tenait à graduer leurs émotions et leurs émerveillements. Il leur imposait les heures les plus propices à l'éclairage et jusqu'aux endroits précis d'où l'on devait contempler telle fresque ou tel ensemble architectural. Remarquons, à ce propos, qu'il fut imité, en cela, comme en beaucoup d'autres choses, par son arrière-petit-fils Louis XIV qui, lui aussi, se plaisait à faire en personne les honneurs de Versailles

et qui avait rédigé un guide à l'usage des visiteurs.

Philippe II, en son Escorial, s'occupait donc beaucoup d'autrui, — par devoir, par charité chrétienne. Mais cet homme si fermé, si secret, ne pouvait oublier qu'il venait là surtout pour lui-même, pour vivre dans le silence et la solitude comme un moine et aussi pour jouir, en amateur et en artiste, de toutes les belles choses qu'il avait accumulées dans cette pieuse retraite.

*
* *

Ces objets précieux, il les entourait d'une tendresse jalouse. Il aimait les toucher, les ranger, les cataloguer, les mettre en valeur, comme il aimait manier la glaise, peindre et dessiner, voir ses relieurs habiller ses livres et ses manuscrits de belles reliures. On peut dire qu'il a été le premier et le plus grand admirateur de son Palais et de sa Basilique. L'arrivage d'un tableau ou d'une pièce d'orfèvrerie lui donnait la fièvre. Il ne se sentait pas d'impatience qu'on n'eût ouvert la caisse et déballé l'envoi devant lui...

Un trait singulier, cité par Fray Juan de San

Gerónimo, nous donne une idée de cette curiosité impatiente et presque malade de toutes les choses d'art... Lorsque le couvent était encore installé dans la petite maison de l'Escorial d'en bas, on apporta aux moines un magnifique antiphonaire, chef-d'œuvre de calligraphie et d'enluminure, qui fut immédiatement placé sur le lutrin du chœur. Philippe éprouvait une furieuse démanaison de le voir. Or il couchait précisément sous le chœur, à deux pas du fameux antiphonaire. N'y tenant plus, il attendit que les religieux fussent passés au dortoir et, par une fenêtre qui donnait sur le chœur, il se glissa dans la place. Un domestique, tenant une chandelle, lui éclairait les pages du missel tout neuf, qu'il se mit à tourner avec complaisance... C'est dans cette occupation qu'il fut surpris par le Prieur, lequel faisait sa ronde nocturne et, entendant du bruit, crut qu'il y avait là un voleur. On juge de la stupeur du pauvre homme, lorsqu'à la lueur de sa lanterne, il reconnut le Roi!...

Sans doute, il voulait s'assurer par lui-même que l'antiphonaire en question était digne de son monastère. La moindre fausse note dans ce bel ensemble lui eût été insupportable. Lorsque la

Basilique fut terminée, il veilla à ce que les stalles du chœur répondissent à la magnificence du nouvel édifice. Bien qu'il se trouvât alors en Portugal, à la tête d'une armée d'occupation et obsédé par les mille soucis que l'on devine, il manda au Prieur de lui envoyer des modèles pour ces stalles et il ne se décida qu'après avoir vu ces modèles de ses yeux. Et ainsi pour toutes choses !... Des novices, ou des séminaristes, de nouveaux religieux sont-ils arrivés à San Lorenzo : le Roi veut les voir défiler deux à deux, juger du bel effet que font les moines, évoluant dans le chœur, sous les beaux habits qu'il a commandés pour eux, — car il les habille de fin drap de Tolède et d'Ajofrin. Il veut les entendre chanter ou jouer de l'orgue. Il faut qu'ils essaient devant lui leurs ornements sacerdotaux. Une aube, ou une chasuble brodée par Frère Laurent de Montserrat, le passementier du couvent, est un petit événement pour le Roi. Il faut, pour mieux en jouir, qu'il voie cette aube ou cette chasuble sur le dos d'un religieux. A de certains moments, on dirait qu'il fait manœuvrer ses moines comme un régiment. Lui-même leur arrange leurs cellules. Il est présent, quand on place les tableaux dans celle du Prieur, et c'est

lui qui a indiqué cette place, comme il a réglé d'avance l'ordonnance de toute la pièce. Il s'occupe même des cellules des simples religieux, — de leur linge, des couvertures et des traversins de leurs lits. Il y fait disposer des bureaux, des tables et des coffres choisis par lui. Il les décore de gravures et de tableaux de piété qu'il a commandés à des peintres flamands, de même qu'il a fait venir pour eux des chandeliers d'Italie. Les malheureux devaient se sentir accablés de tant de bienfaits, épouvantés d'une telle sollicitude. Le Roi leur imposait la Beauté ! Défense de rien changer au bel ordre prescrit par Sa Majesté. De la fenêtre de son oratoire, il surveillait les sacristains qui manipulaient les reliquaires sur les autels. S'ils ne les remettaient pas exactement à la place assignée à chacun d'eux, le Roi envoyait tout de suite un de ses officiers leur donner une semonce... On peut sourire de ces manies que connaissent bien tous les vrais amateurs. Mais, chez cet homme investi de si lourdes fonctions, quel culte de la Beauté, quel amour des choses d'art et quel souci de les mettre en valeur, de leur faire rendre le maximum de leur effet !...

Même souci pour la décoration intérieure du

temple, pour les minuties du cérémonial et de la liturgie, enfin pour tout ce qui touchait au culte. Philippe était grand amateur de musique. Ce fut un beau jour pour lui quand on essaya les nouvelles orgues. Et quel spectacle, quand les cinquante autels de la Basilique étaient illuminés ! Il jouissait de l'émerveillement de ses hôtes. La bâtisse et les travaux intérieurs du monastère étant terminés, sa sœur, l'Impératrice Marie, qui était revenue se fixer en Espagne, lui témoigna le désir de venir admirer les splendeurs de l'Escorial. Philippe, tout joyeux, lui répondit qu'elle serait la bienvenue. « Il fit près de deux lieues avec ses enfants pour aller au-devant d'elle, et le cortège arriva à San Lorenzo comme la nuit tombait. Le Roi Catholique avait ordonné qu'on illuminât l'église et lui-même avait tracé le programme des illuminations. Le maître-autel, les corniches hautes et basses de la *Capilla mayor*, les piliers, les nefs, tout était embrasé. Au même moment, comme Leurs Majestés franchissaient le portique principal, toutes les cloches, les petites comme les grosses, entrèrent en branle. Et lorsqu'Elles pénétrèrent dans l'église, toutes les orgues se déchaînèrent. Cette infinité de lumières, si ingénieusement disposées, c'était

une chose à voir, — dit naïvement le Père de Sépulvéda. L'église n'était plus qu'un brasier tant il y avait de cierges et de flambeaux. On aurait cru qu'elle était tout en flammes. Certes, ce fut un beau spectacle, qui plut infiniment à l'Impératrice. Sa Césaréenne Majesté déclara que, de toute sa vie, Elle n'avait rien vu de pareil... »

Et ce n'était pas seulement la pompe des réceptions solennelles, ou des messes de grandes fêtes qui occupait l'attention minutieuse du Roi, mais l'infime détail des offices journaliers. Il y assistait au chœur, dans sa stalle, confondu avec les moines, ayant le livre en main et, de chaque côté, un « cérémonial » et un « pontifical » : s'il s'apercevait qu'on sautait un verset, il envoyait avertir le Prieur. Aussi les offices de l'Escorial étaient-ils une perfection en même temps qu'une splendeur. Les moines de San Lorenzo s'en montraient extrêmement fiers. Ils répétaient qu'à Rome ce n'était pas aussi bien.

Tels étaient les plaisirs innocents de Philippe II dans son monastère. Mais sa principale joie, ce fut de le voir grandir d'année en année, de le contempler enfin tel qu'il l'avait rêvé et, après cela, quand le gros œuvre fut achevé, de l'orner avec une

complaisance et une prodigalité inlassables. Le rétable et la custode du maître-autel le passionnèrent pendant de longs mois, — la custode surtout, qui est un des bijoux les plus riches du monde : assemblage de marbres, de jaspes, d'agates et de porphyres, d'une rareté et d'une beauté extraordinaires, d'une telle variété et d'un tel éclat de coloration, en même temps si fins et si translucides que l'on dirait des émaux et des pierres précieuses. Puis les voûtes, les plafonds sculptés et peints à fresques de la sacristie et de la bibliothèque, vastes et somptueuses galeries, qui ont été plus ou moins imitées plus tard, à Versailles et au Louvre, par les architectes français. Puis les innombrables peintures, les tableaux de tout genre et de toute provenance, dont il couvrit les murailles de son couvent. Sans doute, on peut lui reprocher d'avoir confié cette décoration à des Italiens médiocres. Mais ce n'est pas sa faute si la peinture italienne était alors en décadence. En tout cas, il eut le mérite d'apprécier, d'acheter, ou de faire copier les œuvres de la grande époque. Le Titien paraît avoir été son peintre favori, — du moins pendant sa jeunesse. C'est à son goût de collectionneur que le musée du Prado est redevable de la plupart de

ses chefs-d'œuvre. Pareillement, c'est à son goût de bibliophile que la Bibliothèque de l'Escorial doit d'être une des plus fameuses bibliothèques mondiales, — peut-être la plus riche en manuscrits et en incunables¹.

A-t-il aimé et encouragé le Greco ? On pourrait le croire, tellement l'esthétique de ce peintre est voisine non pas précisément de l'esthétique, mais de la pensée de Philippe II, — et cette opinion paraît d'autant plus vraisemblable qu'il y a, au musée de l'Escorial, un certain nombre de toiles du Greco. Parmi elles, une composition étrange et fantastique, qu'on appelle *Le songe de Philippe II* : le Roi, d'une correction sévère, tout de noir vêtu, chausses et pourpoint de velours noir, gants noirs, l'épée au côté et gainée, elle aussi, de velours noir, n'ayant de blanc dans son costume que la fraise et les manchettes. Il est agenouillé sur un riche coussin de brocard, ses mains gantées de deuil sont jointes, et ses yeux, comme désorbités par l'épouvante, se détournent d'une effroyable scène : un pêle-mêle de damnés, corps nus ou squelettes à peine rhabillés de chair, qui se précipitent dans la gueule de l'Enfer, une véritable gueule de monstre

1. Voir *Appendice*, VI.

marin, réminiscence possible de la fameuse baleine apportée à l'Escorial par les pêcheurs de l'Albufera. Derrière le monstre, un fleuve ou un lac de feu où tombent des suppliciés, qui semblent détachés des potences, ou arrachés des salles de torture qu'on aperçoit vaguement dans le lointain. Hagard et tremblant, le Roi ne veut pas voir ce spectacle d'horreur. Au milieu des saints, des martyrs et des pieux personnages qui le protègent de leurs prières et que suit le blanc cortège des Élus, il lance une supplication éperdue vers la Gloire céleste épanouie dans les hauteurs et ceinte d'une armée de Bienheureux et de Chérubins en adoration... J'ignore ce qu'il peut y avoir d'historique dans ce macabre tableau, ce mélange d'apocalypse et d'étiquette espagnole, de paradis et de salle des supplices. Est-ce là la traduction picturale d'un réel cauchemar de Philippe II ? Je crois plutôt qu'il est sorti tout vif de l'imagination ascétique et pénitentielle du Greco. Il est infiniment probable que l'artiste exagère et qu'il trahit ici la pensée du maître : nous verrons bientôt pourquoi. Néanmoins, il est possible que cette sinistre composition ait contribué, comme plus tard les vers de Victor Hugo, à fixer la légende de Philippe II, — un Philippe II

maniaque et cruel, abêti par la dévotion et par la peur de l'Enfer.

Si l'on comprend ce qui a pu favoriser cette légende, on voit bien aussi, pour peu qu'on connaisse le personnage, comme elle est éloignée de la vérité. Il suffit de songer à l'activité universelle et infatigable de cet homme, à ses curiosités de toute sorte, à son goût d'intellectuel et de dilettante, enfin à son zèle pour la culture sous toutes ses formes. A San Lorenzo, pour y mieux intéresser les professeurs comme les élèves, il assistait aux leçons du collège et du séminaire. Il présidait les soutenances de thèses. Et ce zèle ne s'enfermait pas dans les murs de l'Escorial. Il fondait des universités et des collèges non seulement en Espagne, mais dans toutes les régions de son vaste empire et jusque dans le nouveau monde. Son œuvre américaine est encore mal connue. Quand elle le sera mieux, on aura de nouvelles raisons d'admirer ce grand fondateur et ce grand bâtisseur. A côté des couvents, des églises et des cathédrales qu'il a fait construire un peu partout, il faut mettre ses travaux d'utilité publique, les ponts, les aqueducs, les fortifications — et aussi les travaux d'embellissement dans la plupart des

viles du royaume. Enfin l'organisation de la justice et de l'administration dans les colonies et pays conquis. Il favorisait les projets des inventeurs et des ingénieurs les plus audacieux de son temps : grâce à une machine élévatoire, il tenta d'amener l'eau du Tage jusque dans Tolède. Il songea même à canaliser ce fleuve, à le rendre navigable depuis Lisbonne et l'Océan : Tolède port de mer fut un de ses rêves. Il dota la Monnaie de Ségovie d'un balancier hydraulique qui parut une des inventions les plus ingénieuses de l'époque. Et, jusqu'à la veille de sa mort, il se préoccupa de faire reboiser le Guadarrama. La flore et la faune des pays exotiques, les bois, les métaux, les denrées et les fruits des colonies espagnoles, tout cela l'intéressait extrêmement. C'est l'esprit encyclopédique, avec l'activité intensive de la Renaissance. Philippe II fut certainement un des hommes les plus intelligents et les plus cultivés de son siècle. A cet égard, il l'emporte même sur un Louis XIV. Son intelligence était moins superficielle et peut-être plus embrassante, et il paraît avoir eu un sens plus exquis des choses d'art. Dans la lutte implacable qu'il soutint contre la Réforme, la civilisation était certainement de son côté. Pour se persuader du

contraire, il faut confondre qualité et quantité. Que nous importe le tonnage des ports de Londres, d'Amsterdam ou de Hambourg au temps de Philippe II, si, à cette époque-là, les Anglais, les Hollandais et les Allemands étaient à demi barbares !...

*
* *

On est d'autant plus étonné de cette activité de constructeur, d'intellectuel et d'esthète, qu'elle devait se conjuguer avec une activité politique véritablement écrasante. On peut dire que ses devoirs de Chef d'État prenaient à Philippe la majeure partie de son temps : il passait presque toute sa journée à sa table de travail.

C'est que, lorsqu'il était là, tout aboutissait à l'Escorial, comme toutes les affaires de la Chrétienté aboutissaient au Vatican. Les moines le notent non sans orgueil : « Il s'expédiait, ici, plus d'affaires en une seule journée qu'en quatre jours à Madrid, grâce à la vie bien réglée du Roi. » Des courriers venus de toutes les parties de l'Europe et même du monde stationnaient aux portes du couvent. On y voyait fréquemment des ambassadeurs ou des députés des provinces, des sollicitateurs, des

capitaines, des soldats licenciés, mendiant un arriéré de solde, une pension, ou une audience royale. Philippe ne se laissait pas déborder par les importuns, les indiscrets et les quémandeurs : il travaillait. Très probablement, toutes les grandes décisions du règne, depuis l'organisation de la flotte de Lépante et de l'Armada, jusqu'à l'arrestation d'Antonio Pérez et de la Princesse d'Eboli, ont été sinon prises, du moins méditées là, en présence de Dieu, dans l'ombre du sanctuaire. Et les moines s'ébahissaient de ce que ce fût le même homme qui réglait l'ameublement d'une cellule et la forme d'un chandelier et qui préparait un plan de campagne, ou qui réunissait le matériel d'une formidable expédition.

Porreño, qui nous a transmis sur lui tout un recueil d'anecdotes, le compare à un tisserand assis devant son métier et dont la toile se divise en une foule de fils : « Le tisserand travaille des mains, des pieds et des yeux. De même le Roi travaille sans cesse : des mains, en écrivant ; des pieds, en visitant son royaume ; et son cœur se partage entre les nombreux fils. Il y a un fil en Flandres, un autre en Italie, un autre en Afrique, un autre au Pérou, un autre dans la Nouvelle-

Espagne, un autre chez les Anglais catholiques, un autre chez les Princes chrétiens en guerre, un autre dans l'Empire déchiré, sans parler de la grande attention qu'il faut donner à maints gouvernements en péril. Mais voici que le fil des Indes se casse : vite ! il faut le raccommoder ! A présent, c'est le fil des Flandres ! Courons y porter remède ! ... Et toutes les puissances de son esprit sont fixées sur tous ces fils et sa vie s'y épuise, et, quand c'est la fin, il a encore le courage d'appeler la mort et de la prendre par la main, au jour et à l'heure qui lui sont assignés... »

Il semble, à de certains moments, qu'il ait considéré ses occupations de roi comme quelque chose d'inférieur, mais dont il a le devoir de s'acquitter en toute conscience et en y employant toutes les ressources de son esprit et de sa volonté, du moment que Dieu lui a imposé cette charge. Il est certain, d'autre part, qu'il a demandé à la religion le moyen d'être, dans la mesure où le permet l'humaine faiblesse, un roi parfait. A l'exemple des moines, il a cru devoir s'imposer une véritable ascèse, une ascèse particulière, celle qui convient à son état, si particulier, si différent de celui des autres hommes. Car enfin l'homme qui a de si

grandes obligations et de si grandes charges, celui qui peut et qui sait tout, celui qui voit si loin et dont l'action s'exerce si loin, est, somme toute, un être à part. Il a des devoirs envers lui-même, comme il a des devoirs envers autrui. Non seulement il doit s'efforcer d'être juste et bon, et, dans la mesure du possible, de tout voir de ses yeux et de tout faire en personne, mais il doit dominer ses sentiments et ses passions, surveiller les mouvements instinctifs de son caractère et de son tempérament, dont la franchise pourrait être nuisible au bien de l'État : la maîtrise de soi, la dissimulation même sont des vertus royales. Il faut qu'il se fasse une seconde nature, qu'il n'offre aucune prise à la malice des hommes ou aux coups de la fortune. Il doit être prêt à tout, — à toutes les trahisons et à tous les revers, comme à tous les dévouements et à tous les triomphes.

Il était au chœur avec les moines qui chantaient les vêpres, lorsqu'un chambellan, tout tremblant d'émotion, vint lui annoncer la nouvelle de la victoire de Lépante : il ne changea pas de visage, ni de contenance. Seulement, quand les vêpres furent finies, il demanda au Prieur de faire chanter un *Te Deum*. Pareillement, lorsqu'il apprit le désastre

et le naufrage de son Armada, il n'eut pas une parole de plainte, ni de récrimination. Il dit simplement : « Je n'ai pas prétendu vaincre la tempête !... »

Il sait bien qu'une volonté humaine ne peut pas grand'chose sur les événements. Certes il ne négligera rien pour assurer la victoire. Mais c'est Dieu qui la donne ou qui la refuse. Tout ce qu'il peut faire, c'est de collaborer avec la volonté divine, de tout son cœur et de toute son intelligence. Il s'applique à deviner cette volonté. Et c'est ce qui le rend prudent et temporisateur. Il ne croit guère à l'efficacité des grands coups de force et il ne s'y résout qu'à la dernière extrémité : il est convaincu que le temps est le grand maître et que le temps travaille pour lui.

Ne pas se laisser abattre, quoi qu'il arrive ! Ne se laisser décourager ni par la défaite ni par la méchanceté des hommes. Il connaît les hommes, il les voit de près. Il fera comme s'il ne les connaissait pas, il les aimera malgré tout. Il travaillera pour leur bien et pour leur salut. Son grand modèle, qu'il aura sans cesse sous les yeux, jusqu'à l'heure de sa mort, c'est saint Louis de France. Il en imitera non seulement la piété, mais la patience et

l'humilité. Comme lui, il voudra être, avant toutes choses, le défenseur de la foi. Il est le grand protecteur de la catholicité. C'est vers lui que se tournent tous les catholiques et tous les chrétiens opprimés, Arméniens, Grecs, Irlandais et Écossais. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agit là uniquement de religion, de zèle confessionnel. Philippe, en assumant ce rôle de défenseur, sauvait, avec le catholicisme, la civilisation occidentale menacée par l'Islam, et la civilisation latine menacée par le Germanisme.



Tous ses devoirs de souverain remplis, et cela à grand'peine, en refoulant ses sentiments et ses affections les plus intimes, il jugeait qu'il avait le droit de se tourner vers Dieu. Assurer son salut en suivant autant qu'il le pouvait la règle monastique, n'être occupé que de Dieu, vivre le plus possible en sa présence...

Sans doute, on peut estimer qu'il attachait une importance excessive aux rites, à tout le formalisme du culte. Mais il pensait qu'en sa qualité de chef de peuples, il était tenu de donner l'exemple

de la plus stricte observance : trop de gens se dispensent, par indifférence ou par frivolité, des pratiques religieuses. Lui, il prétendait vivre la vie chrétienne dans toute sa rigueur, comme dans toute son étendue et dans toute sa beauté. C'est ainsi qu'il venait à l'Escorial pour toutes les grandes fêtes.

Il y passait la semaine sainte dans un grand recueillement, pour se préparer à la communion pascale. Ces pieuses retraites excitaient l'admiration des moines. Chaque année, leurs annalistes relatent, dans tous leurs détails, ces visites pascales. Le P. de Sigüenza nous raconte en ces termes édifiants le séjour que fit le Roi, à San Lorenzo, pendant la Semaine Sainte de 1575 : « Notre fondateur vint ici, le Lundi Saint, dans une grande solitude, pour passer dans la retraite ces saints jours, pour goûter la paix du recueillement et la beauté des offices divins. Nuit et jour, il passait de longues heures dans l'oratoire de son appartement, *en présence du Saint-Sacrement*, rendant ainsi hommage à son véritable Seigneur et Roi, et là, sans doute, il apprenait et Dieu lui inspirait au fond de l'âme ce qu'il devait faire par la suite. Il lui présentait et il lui offrait son cœur et sa vie, ses Royaumes, ses ouailles, il se remettait tout entier entre ses mains

et parfois aussi il lui demandait de conduire cette œuvre de San Lorenzo au seul bien de son service, car, en l'élevant, il ne se proposait pas autre chose, pas d'autre renom, ni d'autre gloire, que de le glorifier à jamais... Le Jeudi Saint, il s'acquitta du « mandato », c'est-à-dire que selon sa sainte coutume, il lava les pieds à treize vieux pauvres, il les servit à table, leur distribua des vêtements, des chaussures, et autres aumônes. Et le très pieux Roi faisait tout cela avec tant de joie et de dévotion qu'il me semblait, à moi qui observais son visage, qu'il aurait voulu que ce fût Jeudi Saint tous les jours de l'année. Il posait les plats devant eux et les desservait. Et, comme il voyait que quelques-uns, soit par attendrissement, soit par honte, ne mangeaient pas, il les priait de manger. Pendant tout le repas, un religieux faisait une lecture, et beaucoup pleuraient, en voyant dans ce Roi éphémère comme le portrait spirituel de l'humilité et de la charité ardente de ce Roi éternel qui vint pour racheter les péchés des hommes et qui prit leur humanité afin qu'ils mourussent et ressuscitassent avec lui. Le Vendredi Saint, il descendit pour adorer la croix, s'agenouilla, la baisa des yeux et des lèvres. Comme d'habitude, Don Luis Man-

rique arriva en ce moment et lui remit une liste de condamnés à mort, afin qu'en ce jour de miséricorde, il leur remit leur peine, de même que leurs accusateurs leur avaient déjà pardonné leur crime. Il leur pardonna, leur donna sa bénédiction et l'assurance que personne ne les molesterait. Le jour de Pâques, il vint manger au réfectoire avec ses moines, et, les fêtes passées, il s'en retourna à Madrid... »

Tel était l'ordre accoutumé pour la Semaine Sainte. Quand des personnages de marque se trouvaient à l'Escorial, le Roi les faisait assister à toutes les cérémonies. Et lorsque son fils et sa fille furent assez grands pour y participer, il les avait à ses côtés pour le « mandato », comme pendant toute la durée des offices, qui, le Jeudi saint, se prolongeaient jusqu'à minuit. Le jour de Pâques, quand il mangeait au réfectoire avec les moines, on servait, dit le Père de Sépuldéva, « deux beaux agneaux rôtis et tout bardés de graisse ». Et le Roi envoyait des morceaux de sa table à tous les religieux qui étaient là. C'était d'une simplicité toute patriarcale et d'une fraternité toute chrétienne. Manifestement, il voulait rappeler les agapes de la primitive église,

Le 21 mai, jour anniversaire de sa naissance, il faisait célébrer une grand'messe dans la chapelle du couvent et, à l'issue de l'office, il montait à l'autel et il offrait au célébrant qui était d'habitude, le prieur du monastère, autant de ducats, plus un, qu'il avait d'années. Ce ducat d'anticipation était une sorte d'assurance pour l'année à venir. Puis c'étaient les grandes fêtes de l'été : la Pentecôte, *le Corpus Christi*, cette dernière solennité, toujours célébrée avec une pompe extraordinaire : le Roi, derrière le Saint-Sacrement et tenant les cordons du dais, accompagnait la procession à travers les cloîtres, où de nombreux reposoirs étaient dressés. Après cela, festins suivis de représentations dramatiques, — tragédies et comédies, — le tout agrémenté des inévitables danses des séminaristes. Le 10 août, fête de Saint-Laurent, patron du monastère, grand'messe, illumination générale des autels et de la basilique : « véritable portrait des gloires célestes », nous assurent les religieux. Enfin les cérémonies de la Nativité et de l'Épiphanie. Philippe se préparait par l'abstinence et le jeûne à ces grandes fêtes liturgiques. Il assistait à tous les offices des moines, y compris les offices nocturnes et les matines. En

plein hiver, si rigoureux que fût le froid sur ces hauteurs de l'Escorial, il restait tête nue pendant des heures entières. Tous les ans, le jour des Rois, il avait coutume d'offrir au couvent, en souvenir des Trois Rois Mages, trois calices, magnifiques pièces d'orfèvrerie, l'un rempli de myrrhe, l'autre, d'encens et le troisième, d'or.

Mais tout cela, c'est l'extérieur du culte. Philippe entendait non seulement observer les rites avec une exactitude scrupuleuse, mais pratiquer, dans toute leur étendue et dans la mesure où cela est possible à un souverain, toutes les vertus chrétiennes, notamment la charité et l'humilité. Quoique très économe, il était extrêmement charitable. Ses fondations de San Lorenzo et ses dispositions testamentaires suffiraient seules à le prouver. Il donnait continuellement aux couvents et aux églises, surtout à ses moines de l'Escorial, d'une façon générale aux ordres religieux, qui étaient alors à peu près les uniques mandataires de l'Assistance publique. Il aimait les pauvres comme les enfants privilégiés du Christ et à cause de l'éminente dignité que leur reconnaît l'Église. Entre un grand nombre de traits qui le prouvent, en voici un des plus pittoresques et des plus aimables, qui

nous a été conservé par les historiens ecclésiastiques : « Un jour qu'il était à Valladolid, un saint religieux de l'ordre de Saint-Dominique pénétra dans le palais : c'était Fray Geronimo Vallejo que suivait une foule de pauvres. Comme il montait les escaliers avec ce cortège, un premier médecin de Sa Majesté, voyant cela, lui en fit des reproches et se plaignit au Roi tant des paroles que des procédés de Fray Geronimo. Mais le Roi, avec sa piété et son humilité, répondit que ce religieux avait raison aussi bien dans ses paroles que dans ses actes. Et il ordonna qu'on fît entrer dans son appartement un des nombreux petits pauvres qui accompagnaient le religieux et qu'on lui donnât une aumône. Il voulut même que ce fût son fils, le prince Don Philippe, qui la lui donnât de sa main... »

Surtout, il s'appliquait à être humble. Comme son arrière-petit-fils, Louis XIV, il devait être convaincu que l'humilité est une vertu qui appartient proprement aux Rois, parce que, étant élevés au-dessus de tous les autres hommes, ils ont, plus que quiconque, de quoi s'humilier. Cette humilité voulue de Philippe II n'apparaissait pas seulement dans la cérémonie un peu théâtrale du Lavement

des pieds, le jour du Jeudi Saint. mais elle s'affirmait constamment et dans les circonstances les plus ordinaires, dans des actes secrets qui n'étaient connus que de lui et de Dieu, ou de quelque religieux. Se trouvant à Saragosse le mercredi des Cendres, il voulut les recevoir confondu avec la foule des fidèles et, avec eux, il s'agenouilla sur le pavé, repoussant le coussin ou le carreau que l'on avait disposé pour lui. Le même Philippe, n'étant vu de personne, baisait, en même temps que les reliques, la main du prêtre qui les lui présentait. Pour les Cendres, comme pour les Rameaux, il faisait passer devant lui jusqu'aux enfants du séminaire. Tout ce qui touchait au sacerdoce était de sa part l'objet d'un respect profond. Un prêtre, en tant que prêtre, était, à ses yeux, un être sacré. Cette vénération, bien entendu, s'adressait uniquement au caractère sacerdotal, et non à l'homme avec toutes ses tares et toutes ses faiblesses. Philippe tenait en main son clergé, aussi bien les évêques que les moines. Il y a plus : ce Roi catholique savait résister au Pape, quand il estimait que celui-ci, en matière temporelle, se trompait, engageait la chrétienté dans une voie funeste. Lorsque le terrible Sixte-Quint finit par se rallier à la

cause du Béarnais et passer condamnation sur son apostasie, enfin lorsqu'il fut admis par la papauté que la France ne serait pas espagnole, Philippe, considérant cela comme une véritable compromission avec l'hérésie, fit adresser au Pape les remontrances les plus pressantes par son ambassadeur. Celui-ci devait même donner à entendre au souverain Pontife que son obstination sur ce point pourrait amener la convocation d'un Concile national espagnol et aboutir à le faire déposer...

Le respect d'un Philippe II pour le caractère sacré du prêtre n'allait donc que jusqu'à une certaine limite : il était exempt de tout cagotisme. Mais il faut bien avouer que son humilité chrétienne atteignait à des raffinements qui, aujourd'hui, nous paraissent difficilement compréhensibles. Le P. Jérôme de Sépulvéda rapporte, à ce propos, un trait qui est des plus frappants et des plus étranges. C'était au moment où un subside extraordinaire de huit millions, réclamé par le Roi, suscitait dans toute l'Espagne une vive résistance et des protestations d'un caractère inquiétant. Le Roi avait dû céder en partie et accorder au moins divers délais pour le paiement de cette contribution. Alors, comme les coffres de l'État étaient en

grande pénurie, Philippe accepta l'offre d'un théatin, un certain Père Bartolomé Sicilia, qui lui proposa d'aller de porte en porte, à travers les villes et les villages, demander l'aumône pour lui. *La Charité pour le Roi !...* Il accepta cette suprême humiliation. Il sied, d'ailleurs, d'ajouter tout de suite que, du moins au début et en principe, cette aumône n'était qu'une avance consentie par les plus fortunés pour obtenir une diminution sur le chiffre global de l'impôt. Plus tard les collecteurs de cette étrange contribution se laissèrent aller à de tels abus et à de telles fraudes que cela devint un véritable don forcé. Il n'en est pas moins vrai que, tout d'abord, cela se présenta comme une charité faite au Roi et que Philippe ne repoussa point cet expédient. Un tel procédé avait sans doute la prétention d'être une habileté politique. Il fut sévèrement jugé par les âmes droites et les esprits positifs. C'est ainsi que Frère Antoine de Villacastin, qui n'y allait jamais par quatre chemins, ne cacha pas son sentiment à l'auteur même de ce beau projet, le Père Bartolomé Sicilia : « Ce théatin, dit Sépulvéda, vint à San Lorenzo pour tirer une aumône de nos ouvriers et de nos manœuvres. Et, pour cela, il lui parut que ce se-

rait un excellent moyen de se recommander de Frère Antoine de Villacastin... Il lui parla et le pria de réunir son personnel et de l'exhorter à donner l'aumône au Roi. Frère Antoine lui répondit qu'il allait les convoquer. Et tous deux s'en furent dans le bureau où se fait la paie des ouvriers. Ils s'assoient sur deux chaises et Frère Antoine dit à un contremaître qui était avec eux d'appeler les ouvriers et les Pères restèrent seuls. Alors Frère Antoine, profitant d'une si bonne occasion, dit au théatin : — « Je ne puis pas le croire !... Ce ne peut être qu'un ennemi de Dieu et du Roi, un ennemi de l'État et surtout du Royaume qui a conseillé au Roi une action pareille et qui le couvre d'une telle infamie ! Que vont dire les Turcs, les Maures, les Hérétiques, quand ils l'apprendront !... » Le théatin se fit tout petit et ne souffla mot. Déjà il se repentait de sa démarche... et, tout le temps que les hommes mirent à venir, qui fut un bon moment, il n'osa pas lever les yeux de terre et fut aussi muet qu'un mort... Enfin les manœuvres et les ouvriers arrivèrent. Le théatin leur fit son petit discours, un discours bien tourné et, depuis le temps qu'il le faisait, bien étudié. Tous donnèrent ce qu'ils purent et, comme ils

étaient nombreux, il tira d'eux une fort belle somme... »

La singulière histoire que voilà ! Comme toujours, Frère Antoine avait mille fois raison : de telles pratiques discréditaient le Roi. Celui-ci finit bien par s'en rendre compte et, instruit des exactions auxquelles se livraient le théatin et ses records, il fit interdire ces quêtes scandaleuses. Mais le fait subsiste : Philippe consentit à demander l'aumône à ses sujets. Pour quiconque connaît un peu cette âme si profondément chrétienne, nul doute qu'il n'ait vu là une belle occasion de s'humilier. En somme, cet argent employé à soutenir les guerres contre les hérétiques était donné à Dieu plus qu'au Roi. Et il pensait sans doute que cette mortification librement acceptée contribuerait à lui mériter la victoire...

*
* *

Une âme religieuse comme Philippe II ne pouvait se contenter ni des pratiques extérieures du culte, ni même des ordinaires vertus prescrites par la morale chrétienne. Ce qu'il voulait, c'était vivre la vie chrétienne tout entière, la vie ascétique et

contemplative des moines, autant du moins que cela était compatible avec ses devoirs de souverain. Comme saint Louis de France, son grand modèle, il était au désespoir de ne pouvoir être absolument un moine.

En temps ordinaire il assistait, de son oratoire, au moins à une des messes dites par les religieux du couvent, sans parler des autres exercices de piété qu'il lui était loisible de suivre. Il avait sa place au chœur, parmi les moines, tout à fait au bas bout, près d'une petite porte conduisant à ses appartements et par laquelle il pouvait s'échapper sans bruit, quand une affaire d'importance le rappelait à son bureau. Aux veilles de grandes fêtes, il siégeait dans la stalle du prieur, où on lui avait dressé son prie-Dieu, le cierge de cire blanche allumé devant lui, tenant son psautier et ayant à portée de sa main un « pontifical » ou un « cérémonial ». Sans épée ni chapeau, en robe et en bonnet, comme un simple médecin, il disait matines avec les moines. Habituellement, il passait quatre ou cinq heures par jour en oraison et en méditation. Sans être un mystique, il s'adonnait à l'oraison vocale comme à l'oraison mentale, qu'il prolongeait parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Fréquemment, ses domestiques le surprenaient en larmes, les yeux ardemment fixés sur un crucifix ou prosterné devant une image pieuse. Car il avait au moins ce don des larmes qui fut refusé à un saint Louis. C'est ainsi qu'il faut le voir, agenouillé et pleurant, dans cette cellule qu'il s'était fait aménager tout contre la *Capilla mayor* et qu'on montre aujourd'hui aux visiteurs avec un mobilier de fantaisie : « Il y avait là, dit le P. de Sigüenza, un bureau et une tablette à mettre les livres, comme celles que nous avons dans nos cellules, ni de meilleure façon, ni de meilleur bois, avec cela quelques bahuts ou bureaux plus petits. La décoration était des plus simples et des plus nues : on voyait bien que notre Fondateur venait là non pas en Roi mais en religieux des plus observants. Le plafond tout uni, les murs blanchis à la chaux, le carrelage de briques. Pour ainsi dire, rien à remarquer, tant était grande la modestie du très pieux Roi en tout ce qui servait à sa personne. Frère Antoine, l'obrero mayor, lui avait fait faire deux tables à écrire avec un marbre venu des Indes et, sans que le Roi les demandât, il les mit dans sa chambre. Sur les murailles quelques images de dévotion, des peintures représentant Notre-Dame.

Certains prétendent qu'elles sont l'œuvre du fameux Albert Dürer comme, par exemple, une Fuite en Égypte et peut-être bien une Nativité et une Résurrection, ou encore une petite toile qui représente des oiseaux. L'alcôve où il dormait était pleine, à droite et à gauche, de petites images de saints, de sorte qu'il les apercevait de quelque côté qu'il se tournât... »

Les livres qui chargeaient les tablettes de cette cellule monacale étaient presque tous des ouvrages de haute spiritualité. Les religieux nous en ont conservé la liste. C'étaient tout d'abord les œuvres de sainte Thérèse, en leur première édition de Salamanque datée de 1588. Puis *Le mépris du monde* de Louis de Grenade, *les Exercices spirituels* de Fray Garcia de Cisneros, les œuvres du bienheureux Jean d'Avila, les œuvres complètes de Louis de Grenade, *La prairie spirituelle* de Basilio de Sanctoro, *L'art de servir Dieu* de Fray Rodrigo de Solis, *La Vie du Christ*, *La Fleur des Saints*, sans parler des missels, rituels, bréviaires et autres livres de dévotion.

Philippe II, sans cesse débordé par les affaires gouvernementales, avait-il le temps de lire beaucoup ? Il semble plus probable que la majeure

partie de ses heures libres il les employait à prier. Il nous apparaît surtout comme un homme de prière, un des plus extraordinaires qu'on ait jamais vus. On se rappelle de quelle façon prodigieuse il avait organisé, dans son Escorial, la prière pour les morts : la continuité, l'énormité d'une telle intercession, enfin, redisons-le, cette violence faite au Ciel a quelque chose de surhumain. Mais il entendait qu'on y priât aussi pour les vivants. Avec ses moines, il priait pour eux et pour lui-même. Dans cette petite chambre adossée à la Capilla mayor et d'où la vue plongeait sur le maître-autel, où le Saint-Sacrement était souvent exposé, au milieu du silence et des ténèbres nocturnes il s'abîmait dans des méditations et des oraisons ferventes. Le Saint-Sacrement était son grand conseil. Là, agenouillé devant l'autel, il confiait à Dieu ses soucis de souverain, ses hésitations de justicier, ses scrupules et ses cas de conscience. Pour toutes les grandes entreprises du règne, — la répression des Maures, la révolte des Flandres, l'expédition de l'Armada contre l'Angleterre, l'intervention dans les affaires de France et la lutte contre Henri IV, c'est là qu'il venait prendre ses résolutions suprêmes. Voyant la main de Dieu

dans les moindres événements d'une vie humaine, convaincu que Dieu seul peut donner la victoire, il considérait la prière comme l'unique moyen de faire fléchir les circonstances et de maîtriser les Destins. Dans les moments critiques, au plus fort de la lutte, il voulait être comme un autre Moïse, les mains levées vers l'Éternel, en un geste d'implication inlassable, jusqu'à la déroute complète de l'ennemi. Mais ce n'étaient pas seulement quelques lévites qui allaient soutenir ses bras, pendant cette prière obstinée, c'était un peuple tout entier. Tous ses royaumes, il les mobilisait en quelque sorte pour l'assaut du Ciel...

Il faut prendre ces mots au pied de la lettre. A plusieurs reprises, quand la guerre contre l'Hérétique ou l'Infidèle devenait particulièrement angoissante, Philippe a prétendu imposer à tout son peuple cette oraison collective, continue et pressante, comme le cri obstiné et presque furieux qu'on entend à Lourdes autour de la piscine. Pour l'Armada, cela devint quelque chose de formidable. Pendant tout le printemps et l'été de l'année 1588, il y eut, d'un bout à l'autre de l'Espagne, des manifestations religieuses véritablement inouïes. A Madrid, pour la Saint-Jean, la Saint-Pierre et

Paul, et les autres grandes fêtes de la saison, communions générales des fidèles, accompagnées de processions et de cortèges de disciplinants. Tous les jeudis, dans tous les couvents et toutes les cathédrales du royaume, exposition et grand'messe du Saint-Sacrement. D'heure en heure, deux religieux en surplis se tenaient agenouillés sur les degrés du maître-autel, demandant à Dieu la victoire pour l'Armada du Roi catholique. Dans tous les couvents d'hommes et de femmes, oraison perpétuelle de jour et de nuit, sans interruption, devant le Saint-Sacrement, en dehors des heures consacrées aux offices du chœur. On devait établir un roulement entre les religieux, de manière que l'oraison ne cessât jamais !... A San Lorenzo, procession tous les jours, et, tous les vendredis, discipline. « Tous les jeudis, écrit le P. de Sépulvéda, on exposait le Saint-Sacrement avant la messe et la procession se déroulait à travers les nefs de la Basilique. Le Roi y assistait avec son fils, le Prince héritier, et avec l'Infante. Quelquefois, empêché par la goutte, il ne pouvait quitter son appartement. Alors, c'est le Prince héritier qui le remplaçait, tenant un cierge comme les religieux de la maison... Au village de l'Escorial, il y eut aussi

des processions ; particulièrement une fameuse, à laquelle prirent part une foule de disciplinants portant des cierges et des croix et une image très dévote de la mère de Dieu. Ils montèrent en procession à San Lorenzo, et ce fut un beau spectacle. Le Roi, le Prince héritier et l'Infante se mirent à une fenêtre pour les voir. Il y avait deux files nombreuses d'enfants, les filles d'un côté et les garçons de l'autre, qui se flagellaient. Et immédiatement après venaient les disciplinants qui se mettaient les épaules en sang et beaucoup d'entre eux étaient dans un état pitoyable et couverts de plaies : tout cela pour que Notre Seigneur donnât victoire et bon succès à l'armée catholique. Dans toute l'Espagne, on ne s'occupait que de cela. On ne connaissait plus d'autres fêtes que celles-là : ces supplications pour la victoire!... »

Ainsi l'Espagne tout entière, entraînée par son roi, n'était plus, en ces mois tragiques, qu'une immense maison de prière. Quand l'Armada périt, les étrangers, les protestants surtout, en firent des gorges chaudes. Ils disaient, dans leurs pasquins, que l'armée espagnole s'était envolée au Ciel avec ses prières...

Ces manifestations publiques, ces dévotions pas-

sionnées et quelque peu théâtrales, Philippe s'y croyait obligé comme souverain. De même aussi comme adversaire de toutes les hérésies propagées par la Réforme, il se croyait obligé de témoigner pour les reliques des saints une vénération extraordinaire et de leur rendre des honneurs tout particuliers, d'un caractère magnifique et triomphal. Dès les premières années de la construction du monastère, il y eut des fêtes populaires, auxquelles nous avons fait allusion, à l'occasion du transfert de diverses reliques insignes, notamment celles de saint Jacques et de saint Laurent. Ces fêtes se renouvelèrent, à des intervalles plus ou moins rapprochés, jusqu'à l'achèvement définitif de l'Escorial. La plus belle, la plus colossale, si l'on peut dire, fut la dernière. Elle eut lieu en 1598, quelques mois avant la mort de Philippe II : ce fut en quelque sorte son testament, son legs suprême à son monastère de San Lorenzo. Une idée très haute, très noble, toujours un peu macabre, comme tout ce qui sortait de la pensée ou de l'imagination de cet homme mélancolique, avait guidé la démarche royale. Il voulait sauver de la destruction et de la profanation tout ce qui restait encore de reliques dans les pays envahis ou menacés par

les protestants : ainsi l'Espagne et, plus spécialement, l'Escorial deviendraient le dernier refuge des saints. Ce serait l'arche de salut au temps de la grande désolation. N'y avait-il pas là comme une anticipation de l'avenir, une vision prophétique de ce qui peut arriver en nos jours troublés : l'Escorial devenant le suprême abri du Pontife romain chassé par la Révolution des vieilles demeures vaticanes ; l'Espagne *fin des terres*, pointe extrême de l'Europe au milieu de l'Océan, recueillant, à l'abri de ses montagnes, les derniers vestiges de la latinité et de la civilisation occidentales?...

Quoi qu'il en soit, Philippe qui, en toutes choses, voyait grand, voulut que ce transfert des corps saints fût une manière d'apothéose. Après la procession des morts, à laquelle il avait fait assister son peuple, ce serait la procession des saints...

Une commission fut organisée par lui à l'effet de rechercher et de recueillir les reliques en péril dans tous les pays du Nord : en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas et en Flandres. Elle était composée de quatre ou cinq personnages d'une fidélité et d'une compétence éprouvées : un religieux augustin très savant, un docteur en droit, pour aplanir les difficultés d'ordre canonique qui

pourraient se présenter, un commissaire apostolique désigné à cet effet par le Pape, et enfin un majordome, ou un économe, pour régler les questions d'intérêt.

Au bout d'une année, les chasseurs de reliques en avaient réuni quatre grandes caisses, qui furent scellées et enveloppées de toile cirée, afin de les préserver de la pluie et de la neige. Et la pieuse cohorte, avec son butin, se mit en marche. Le 30 décembre 1597, ils partaient de Cologne, où on leur avait suscité des avanies et où ils tremblèrent pour leur trésor. Le 4 janvier suivant, ils étaient à Francfort. De là, à travers la Bavière et le Tyrol, ils s'acheminèrent vers l'Italie. Les ossements sacrés, ayant traversé le Rhin, traversèrent les Alpes, au milieu de mille dangers auxquels leurs conducteurs n'échappèrent qu'à grand'peine. Ils firent si bien que, le 26 du même mois, ils arrivaient à Milan. A partir de cette étape, leur marche devint véritablement triomphale. Depuis Gênes, où ils s'embarquèrent, jusqu'à Madrid, en passant par Barcelone, ce fut une succession de réjouissances et de solennités religieuses. A Madrid, une immense procession se porta au-devant des corps saints, traversa toute la ville et ne s'arrêta que devant le

Palais royal, où un somptueux reposoir avait été dressé. Philippe, immobilisé par la maladie, ne put accompagner la procession, mais il se fit porter devant une fenêtre de ses appartements, d'où il assista au passage du cortège et où il reçut la bénédiction du Saint-Sacrement... Après cela, ce fut, pour lui, la joie de contempler son trésor. Comme lorsqu'il recevait une toile du Titien, mais dans un tout autre sentiment, il tint à être là lorsqu'on ouvrit les caisses. Il toucha de ses mains les miraculeuses reliques, il les baisa de sa bouche, les vénéra des yeux et du cœur : ce fut son dernier grand bonheur en ce monde. Puis, toujours au désespoir, à cause de ses infirmités, de ne pouvoir les suivre lui-même jusqu'à l'Escorial, il les fit transporter à San Lorenzo, où de riches reliquaires les attendaient et où de nouvelles cérémonies, d'une pompe inusitée, se déroulèrent à travers les cloîtres et les basiliques. Il y eut même, pour commémorer ce grand événement, des concours de poésies lyriques en latin et en castillan. Enfin ce fut une de ces solennités dont les moines gardèrent longtemps le souvenir...



L'intention du Roi était de faire de l'Escorial un lieu de sainteté incomparable. Rome même ne pourrait rivaliser avec l'Escorial pour le nombre des corps saints. Ce serait le plus grand reliquaire du monde entier.

Vivre au milieu des saints, parmi tous ces corps vénérables qui avaient été, de leur vivant, les temples du Saint-Esprit, Philippe se persuadait que c'était une sûre méthode pour se sanctifier lui-même. Car, à l'imitation de son grand modèle le roi Louis de France, — et surtout pendant ses dernières années, — il s'efforçait vers la sainteté. L'observation scrupuleuse des rites, la pratique de toutes les dévotions prescrites par l'Église, cela c'est le premier degré, un degré inférieur de la piété auquel Philippe, dans la ferveur de sa foi religieuse, ne pouvait se tenir. Comme les écrivains mystiques de son temps, dont il avait les livres dans son oratoire, il prétendait « expérimenter » l'objet de sa foi et de son amour, le toucher, comme dit saint Augustin, par un bond de toute son âme et de tout son cœur, *toto ictu cor-*

dis... et enfin, pour reprendre une expression courante de la langue dévote de ce temps-là, « entrer en amitié avec Dieu ». Être près de Dieu, ne pas le quitter, ni le jour, ni la nuit, ce violent amour, cette espèce de faim de Dieu expliquent qu'il ait voulu bâtir sa cellule et dresser son lit tout contre le tabernacle. Les dernières années de sa vie, il les a vécues les yeux fixés sur le Saint-Sacrement. Tous les jours, la messe de l'aube, qui se disait à son intention, le tirait du sommeil. Quelquefois c'était en pleine nuit, ou le jour pointait à peine : il était cinq heures du matin. Les voix fraîches et candides des enfants du séminaire montaient jusqu'à lui des profondeurs ténébreuses de la Basilique. C'était, pour cette âme avide de Dieu, comme un réveil en plein ciel. Il y puisait toute une provision de force et de courage pour les dures tâches de sa journée. Et puis, le soir, sa besogne de souverain accomplie, c'était l'isolement farouche dans l'ombre de la cellule où il s'enfermait, seul devant son crucifix, ce crucifix qu'il tenait de l'Empereur son père et qu'il pressait, à ses derniers moments, contre son cœur et ses lèvres. Une oraison ardente, un colloque passionné, des baisers et des larmes : il ne cessait

cette pieuse contemplation que lorsqu'il tombait, vaincu par la fatigue...

Il est peu probable qu'il ait connu les états mystiques d'une sainte Thérèse ou d'un saint Jean de la Croix. Cependant il paraît bien que, sur son lit de mort, quelque temps avant d'expirer, il ait eu une véritable extase. Les prélats qui l'assistaient, l'archevêque de Tolède, Garcia de Loyasa, et son confesseur, Fray Diego de Yépès, en jugèrent ainsi, à voir l'altération singulière de ses traits et, en même temps, l'expression tendre et comme enivrée de son visage. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il se sentit plus mal, il dit à ceux qui l'entouraient : « Quand mon heure viendra, avertissez-moi, afin qu'à ce moment-là je sois en conversation avec Dieu et tourné tout entier vers Lui... » *Hablar con Dios*, parler avec Dieu : tel fut le dernier vœu de ce mourant.

Sa mort fut quelque chose d'admirable et d'atroce. Au milieu de souffrances inouïes, dans l'infection et la décomposition effroyable de tout son corps, il sut garder une patience et une sérénité d'esprit presque surhumaines. Aux pires moments, il montra un visage souriant. Lui-même parlait de sa mort comme d'un départ joyeux.

Aussi les moines de San Lorenzo, qui le virent mourir avec autant d'humilité que d'héroïsme, ne doutèrent-ils point qu'il ne fût un saint. Assurément, ces bons religieux prodiguent un peu la sainteté : çà et là, dans leurs mémoires et leurs annales, ils nous parlent avec éloge de tel personnage qui s'est laissé aller à commettre tel méfait pendable : à leurs yeux, ce n'en est pas moins un saint. Mais une sainte Thérèse n'a pas de ces indulgences. Or, dans ses lettres, elle appelle Philippe II « ce saint roi ». Les plus hautes autorités ecclésiastiques du royaume pensaient évidemment de même. A peine le Roi eut-il rendu le dernier soupir que l'archevêque de Tolède nomma une commission dirigée par le propre chapelain du mort, le licencié Cervera de la Torre, afin de recueillir les exemples de vertu et de piété donnés par lui au cours de sa vie. Philippe II, pour ceux qui l'avaient connu, était un personnage édifiant et exemplaire. Et cette enquête, ordonnée par l'archevêque de Tolède, c'était un commencement de canonisation.

Rome se fût-elle prêtée à cette consécration suprême de sa mémoire ? On pourrait le croire, si l'on ajoute foi aux paroles que prête au Pape

Clément VIII un historien espagnol contemporain :
« En consistoire public, écrit Don Pedro Salazar, le 9 du mois d'octobre de l'an 1598, dès qu'on apprit la mort du Roi, le Pape, qui se trouvait alors à Ferrare, prononça que sa vie entière n'avait été qu'une lutte perpétuelle contre les hérétiques et, qu'en récompense d'un tel mérite, et aussi de ses héroïques vertus, il croyait que le Roi jouissait de Dieu, et que, sauf les saints canonisés, on ne pouvait le comparer à personne... »

VII

Comment meurt un Roi

La mort de Philippe II, qui atteignit aux dernières limites de l'horreur, fut, si l'on peut dire, l'acte capital de sa vie.

Suivant la formule à la fois chrétienne et philosophique, toute son existence ne fut qu'une préparation à cet acte suprême, surtout dans sa dernière partie : cette existence ascétique et quasi cénobitique qu'il vécut à l'Escorial. On y trouve comme le résumé de toutes les vertus qu'il s'efforçait d'acquérir. Et ce fut, en même temps, un spectacle très simple, très grand et, toutefois, un peu théâtral en de certaines parties ou de certains épisodes, qui nous rappellent les grandes images religieuses ou funèbres de son règne, la Procession des Morts, ou la Procession des Saints : toutes ces manifestations

marquées du caractère propre de son imagination, qui se plaisait à évoquer les aspects du cadavre humain et les rites de la sépulture. En ces derniers moments de Philippe, le macabre a sa place comme dans sa vie. Mais ce spectacle si tragique de la mort d'un roi est surtout réconfortant. On est frappé non seulement de la sérénité qu'il garda jusqu'au bout, mais de la façon presque joyeuse dont il s'en alla. Il nous apprivoise avec la mort. Comme disent ses biographes, il la prend par la main et il la met devant nous, avec un air souverain, un air de maître qui l'a domptée. Et il semble nous dire : « Cela n'est rien ! Cela aussi je l'ai surmonté... »

Trois années auparavant, quand il se faisait promener en chaise dans ses jardins, il était déjà bien malade. Depuis longtemps, il souffrait de la goutte, mal héréditaire qu'il tenait sans doute de son père, Charles-Quint. Il en souffrit pendant plus de quatorze ans, mais particulièrement pendant les sept dernières années de sa vie. Les médecins attribuaient ce rengrègement du mal à ce qu'il avait cessé de se faire saigner fréquemment et à dates fixes. Comme Louis XIV, le malheureux avait été saigné à blanc. Il avait fini par concevoir une véritable répulsion pour cette thérapeutique

barbare, et, d'ailleurs, il était dans un tel état de faiblesse qu'il ne pouvait plus supporter ces « phlébotomies larges et plantureuses » comme les aimait l'ancienne médecine. Ainsi qu'il arrive aux arthritiques, il avait les pieds extrêmement sensibles et douloureux. Il ne pouvait plus marcher qu'appuyé sur une canne. Bientôt, il lui vint une fièvre chronique, qui amena un amaigrissement progressif, une véritable consommation de tout son corps. Il n'avait plus que la peau sur les os, et les pieds toujours plus douloureux, au point que le bâton ne lui était d'aucun secours. Il fallut le porter dans une chaise ou dans une litière, où il était couché comme un mort dans son cercueil. Aussi, disait-il, avec un triste sourire, qu'on le portait en terre tous les jours. Au milieu de cette maigreur squelettique, un commencement d'hydropisie se déclara : le ventre, les cuisses et les jambes enflèrent, cependant qu'une soif brûlante le consumait. Comme pour exercer sa patience, cela dura des mois et même plusieurs années.

Un an et demi avant sa mort, des points de suppuration apparurent sur ses membres, « cinq plaies », disent les annalistes du couvent, qui veulent nous suggérer par là un rapprochement avec

les cinq plaies du Christ : l'une au doigt majeur de la main droite, — trois à l'index de la même main, — et une autre à l'orteil du pied droit. Ces plaies le tourmentaient jour et nuit et les douleurs propres de l'arthrite, arrivée à l'état de crise aiguë, devenaient si vives qu'il ne pouvait supporter le contact des draps. A force de soins, les plaies finirent par se cicatriser momentanément, de sorte qu'il souffrait un peu moins que d'habitude, lorsqu'il arriva à San Lorenzo.

*
* *

Il y arriva comme toujours au commencement de l'été.

Ses serviteurs, ses familiers, les hauts dignitaires de la cour s'efforcèrent de l'en empêcher. Les courtisans, d'ailleurs, n'aimaient pas le séjour de l'Escorial, et l'on en devine assez les raisons. Chaque année, c'était la répétition de la même scène. On essayait de prouver au Roi que San Lorenzo était malsain pour lui, que ce lieu humide et froid était tout ce qu'il y avait de plus contraire à sa maladie. Cette fois, ce fut pathétique. Son favori, Don Cristobal de Mora, se jeta à ses pieds en le

suppliant de renoncer à son projet, en l'assurant qu'il y allait de sa vie. Mais tout fut inutile. Philippe sentait bien que sa fin était proche. Il répondit :

— Puisque c'est pour mourir, personne n'y portera mes os plus honorablement que moi !

Et d'un cœur résolu, il s'achemina vers le lieu de sa sépulture.

On dut le transporter dans une litière faite tout exprès pour cela, où il était couché comme dans son lit. Des hommes manœuvraient la lourde machine. Afin d'éviter les heurts dans les passages difficiles et accidentés, on prit des chemins détournés, de sorte que le trajet s'éternisa. Il fallut six jours pour franchir les sept lieues qui séparent Madrid de l'Escorial. Parti le 30 juin de l'Alcazar, le Roi n'arriva à la Fresneda que le 5 juillet entre cinq et six heures du soir. Sans doute, il devait être bien fatigué ou bien souffrant, ce soir-là, puisqu'on renonça à le monter jusqu'à San Lorenzo, qui était tout proche. Il fut décidé qu'il passerait la nuit à la Fresneda, ce qui ne lui était jamais arrivé. L'Infante et le Prince héritier, qui l'avaient accompagné, couchèrent à Valdemorillo.

Cependant le prieur du couvent, escorté de

quelques religieux, était venu au-devant du moribond jusqu'à la Granja. Le Père de Sigüenza, qui était du nombre des religieux, nous a esquissé, en quelques traits saisissants, cette scène de l'arrivée. Le Prieur demanda au Roi s'il avait fait bon voyage. Celui-ci répondit que tout s'était bien passé, — et qu'il allait bien. Il prononça ces paroles avec cet air de majesté qui ne le quittait jamais et que, sans doute, il accentuait volontairement, pour bien marquer qu'il était toujours vivant et, en tout cas, supérieur à la maladie. Il ajouta même que ses mains allaient mieux, ses plaies s'étant fermées. Et, pour le prouver à la pieuse assistance, il prit un des livres qu'il avait fait mettre dans sa litière, pour se distraire en cours de route. Il l'ouvrit et il le feuilleta sans difficulté. Ces façons à la fois familières et nobles, l'air joyeux et courageux du malade, tout cela fit sur les moines une impression meilleure qu'ils n'avaient pu l'espérer. Ils laissèrent Philippe s'acheminer vers sa maison de repos de la Fresneda. Et, le lendemain, à neuf heures du matin, le Roi, suivi des Infants, fit son entrée au monastère, entrée solennelle, suivant la coutume. Ce fut la dernière. Le Prieur et les moines, revêtus de la chape des grandes fêtes, les élèves

du collège et du séminaire s'avancèrent processionnellement au-devant des personnes royales. Le reliquaire de la Vraie Croix fut présenté au Roi, qui le baisa, et le cortège pénétra dans la Basilique pour chanter un *Te Deum*, tandis que le malade était transporté dans ses appartements...

C'était l'avant-veille de la solennité du *Corpus*, à laquelle Philippe avait toujours été très dévot. A son grand regret, il ne put y assister. Mais le plaisir qu'il éprouvait à se retrouver au milieu de ses moines, à se sentir dans la maison qui avait été l'œuvre de sa vie, lui donna comme une illusion de convalescence. Il déclara qu'il allait mieux et, pour en témoigner, il se fit porter à travers tout le couvent. Ce furent ses adieux à la chère maison. Il resta longtemps au milieu de cette multitude de reliques, qu'il avait ordonné de recueillir en Allemagne et dans les Pays-Bas et qu'on avait déposées tout récemment à San Lorenzo. Il en régla la place définitive dans les chapelles de la Basilique ou à la sacristie, l'ordre dans lequel on devait les disposer. Et, comme s'il s'en dégageait pour lui une influence bénéfique et salubre, il n'en finissait pas de les manier. Il eut toutes les peines du monde à s'en séparer. De là, il s'en fut

voir la bibliothèque, contempler ses belles reliures et les fresques dans tout leur éclat de nouveauté. Il voulut même monter à l'étage supérieur où de nouvelles dispositions venaient d'être adoptées pour le rangement des livres : les salles étaient plus claires et plus gaies. Il s'en réjouit. Puis il se rejeta sur les reliquaires qui sans doute venaient d'arriver. Il les déballa, les admira, les rangea...

Tout cela l'agita extrêmement, bien qu'il n'eût point quitté sa chaise. Il eut un accès de fièvre, qui, heureusement, se calma. Mais, le 22 juillet, vers minuit, cette fièvre reprit avec violence. Elle dura sans rémission jusqu'à sa mort. Ce fut la phase aiguë de son agonie, qui traîna pendant plus de sept semaines.

*
* *

Cette rechute de fièvre le fatigua continuellement durant une huitaine de jours. A la suite de quoi, il lui vint une tumeur à la cuisse, un peu au-dessus du genou. Comme elle enflait de plus en plus, causant au malade des douleurs intolérables, les médecins résolurent de la réduire. Les remèdes employés ne donnèrent aucun résultat.

Alors, la tumeur étant mûre, il fallut l'ouvrir. Dans l'état de faiblesse extrême où se trouvait le Roi, on craignait qu'il n'y restât. On hésita quelque temps avant de tenter l'opération. Enfin, le jour de la Transfiguration (Philippe, dans sa piété ardente, aimait faire coïncider les événements importants de sa vie avec les grandes fêtes de l'Église) un de ses chirurgiens, le licencié Juan de Vergara, se hasarda à donner le coup de lancette. Il le fit avec une telle habileté et une telle légèreté de main, que la souffrance fut réduite au minimum. Une grande quantité de matière sortit de l'abcès et l'on constata que l'infection s'étendait jusqu'à l'os.

Vu le danger qu'il y avait, le Roi s'était confessé et préparé à la mort. Son confesseur Don Diégo de Yépès l'assista tout le temps de l'opération et, à sa demande, pendant que les chirurgiens le travaillaient, il lui lut la Passion selon Saint-Mathieu. Tout s'étant heureusement terminé, il en fit rendre des actions de grâces à Dieu par tous ceux qui étaient là : les chirurgiens, les médecins, les serviteurs et les chambellans se mirent à genoux sur les dalles de la petite chambre et, pendant quelques instants, ils se recueillirent dans une même prière.

D'abord, le malade éprouva un réel soulage-

ment de cette opération. Mais l'accoisement fut passager. Bientôt deux fistules s'ouvrirent dans la cuisse autour de la tumeur non cicatrisée. Elles suppuraient en abondance. Il fallut panser tout cela ! ce qui était une torture insupportable pour le patient. Et la grosse tumeur, qui ne se fermait toujours pas, rendait continuellement de la matière : entre matin et soir, deux écuelles de pus. Rien que d'y penser est une horreur, disaient les moines, qui regardaient ce spectacle avec une compassion mêlée d'épouvante et de dégoût. Mais il y eut quelque chose de pis. Un Huysmans, qui triomphait à décrire les formes de sainteté les plus terrifiantes, les pires ignominies de la chair suppliciée par les plus répugnantes maladies, se fût délecté à la vue d'un cas tel que celui-ci. Armons-nous de courage, comme les moines, ne fût-ce que pour y faire allusion. On devine ce qui arriva... Épuisé par la fièvre, les suppurations continuelles de la tumeur et des fistules, les membres raidis et endoloris par la goutte, le misérable ne pouvait ni changer de position, ni même bouger. Dès qu'on le touchait, il poussait des cris déchirants. Alors, à rester immobile, il lui vint des plaies aux épaules et sur toutes les parties du corps qui étaient en

contact avec les draps. Impossible de le changer de linge, de le soulever pour ses nécessités : on dut faire un trou dans son lit. Ce fut une chose affreuse, d'autant plus qu'une médecine qu'on lui avait administrée détermina un flux de ventre incoercible, qui ne s'arrêta qu'avec sa vie. Cela, joint aux suppurations de ses plaies, qui coulaient continuellement, contribua à faire de son lit un effroyable fumier, d'une puanteur telle qu'on ne pouvait y tenir.

Le malheureux s'ensevelissait peu à peu dans son ordure. Ce fut le pire supplice pour cet homme si raffiné en fait de soins corporels, si ordonné en toutes choses, qui ne pouvait souffrir la vue d'une toile d'araignée ou d'une tache sur un plancher, — ce Roi qui avait appris et même imposé la propreté aux Espagnols.

On essaya vainement de l'arracher à cette sentine. Un jour qu'on soulevait une de ses jambes pour le panser et le nettoyer un peu, il poussa de tels cris qu'on n'osa pas continuer : « Arrêtez ! ou je meurs !... » L'accent était si déchirant qu'il fallut le laisser dans cette ignominie. Avec cela, les plaies de ses épaules et de ses reins s'élargissaient, s'envenimaient de plus en plus par la malpropreté.

Cela devenait une infection et une décomposition lente de toute sa chair... Des maux de tête atroces, une insomnie perpétuelle, — et toujours cette soif qui le brûlait et que rien ne pouvait étancher.

Mais le pire, c'était cette odeur infâme, qui chavirait le cœur des plus fermes, qui mettait en fuite les serviteurs et les médecins eux-mêmes...

*
* *

Au milieu de toutes ces horreurs, il y eut une chose admirable : la maîtrise d'âme et d'esprit que ce supplicié garda jusqu'au bout. « Il n'avait plus de saine, écrit cet original de Sépulvéda, que les yeux, la langue et l'esprit. » En effet, il voyait tout, entendait tout, comprenait tout et, jusqu'à la fin, il sut parler en maître, il fut celui qui commande ! Dans cette horrible liquéfaction de sa chair, ce flot de pourriture qui le submergeait, ce paroxysme de douleur et cette puanteur de charnier, son intelligence dominatrice continua à s'imposer à son entourage. Le corps dégradé jusqu'à la suprême abjection, il resta roi. On pouvait toujours lui dire : « Votre Majesté. » Cette majesté, dont il avait le don à un degré éminent, demeurait intacte.

Même en l'état où il était réduit, cet état dérisoire où le grotesque le disputait à l'ignoble, cette majesté royale inspirait toujours le respect et aussi la crainte. Philippe était toujours redoutable, au point que le Nonce, qui vint le visiter, et l'archevêque de Tolède qui lui donna l'Extrême-onction, en furent troublés...

Ses médecins n'osaient pas lui avouer en quelle extrémité il se trouvait. Cependant, lui, il se sentait très malade. L'idée de sa mort le hantait, mais sans l'effrayer. C'était un événement depuis longtemps prévu et auquel il était préparé. On aurait dit que pour lui, — écrit Sépulvéda, — il s'agissait seulement « d'un voyage plus long que les autres ». Il y pensait sans cesse, toujours avec cet étrange goût macabre, qui semble un trait distinctif de sa famille. Il était le petit-fils de cette Jeanne-la-Folle, qui fit extraire du tombeau et placer sur un lit de parade le cadavre de son époux — et le fils de ce Charles-Quint, qui, au monastère de Yuste, voulut qu'on célébrât devant lui ses propres funérailles. Longtemps avant sa dernière maladie, il avait ordonné aux religieux dépositaires des clés des cercueils royaux d'ouvrir celui de l'Empereur, de voir comment il était enseveli et de le lui rap-

porter, afin qu'on l'ensevelît de même. Nouveau témoignage de sa piété envers son père ! Mettre ses pas dans les pas de l'Empereur, jusqu'au tombeau inclusivement, il semble que Philippe, durant toute sa vie, n'ait pas eu d'autre idéal et qu'il y ait dépensé tout ce qu'il y avait en lui de tendresse et d'amour humain...

Finalement, l'état du malade empirant, les médecins se décidèrent à parler, non pas à lui-même, car ils ne savaient comment s'y prendre, — mais à son confesseur, Fray Diego de Yépès. Celui-ci qui, de longue date, connaissait son pénitent, n'hésita point à avertir le Roi. Philippe accueillit ces paroles d'un visage serein et même joyeux (il devait souhaiter de tout son cœur que l'affreux supplice fût abrégé). Il en sut gré à son directeur « comme à quelqu'un qui lui eût apporté une bonne nouvelle et donné un avis important... »

Aussitôt, il se décida à une confession générale. Il dit à Fray Diego de Yépès :

— Mon Père, vous tenez ici la place de Dieu ! Je proteste devant Lui que je ferai tout ce que vous me direz être nécessaire pour mon salut. Et ainsi ce que je ne ferai pas sera à la charge de votre conscience, parce que je suis prêt à tout faire...

La confession de Philippe dura trois jours, ce qui peut paraître un peu long, même pour une conscience royale. Mais il faut tenir compte de la faiblesse extrême du malade et ensuite se rappeler que Philippe était un scrupuleux, poussant le scrupule jusqu'à la manie. Certains historiens ont déduit de cette longue confession que la liste de ses crimes était interminable et qu'il mourait de peur à la pensée du châtement. Tout cela est pure fantaisie. La peur n'apparaît pas un seul instant dans ses propos ni dans ses actes. S'il eut quelque crainte, ce fut d'avoir manqué à la justice, soit par ignorance, soit pour avoir été trompé par ses conseillers ; la crainte encore de ne pas être complètement sincère avec lui-même, ou avec Dieu. On ne saurait trop y insister et le répéter : cette phobie de l'injustice, cette susceptibilité de conscience presque malade, il sied de les considérer avec la plus grande attention quand on essaie de formuler un jugement sur son caractère. De tels sentiments se concilient difficilement avec ce dont on l'accuse. Pour lui, la justice était la vertu royale par excellence.

Immédiatement après cette confession générale, il reçut le Saint-Viatique. Il communia quatre fois en cinquante-trois jours que dura sa maladie, —

et, si ses confesseurs l'eussent écouté, il eût communiqué plus souvent. Ce fut même une réelle privation pour lui et comme une obsession pénible de ne pouvoir communier au dernier moment. Mais, vu son état, les religieux craignirent qu'il ne pût recevoir et conserver l'hostie.

Il eut d'autres consolations. Le nonce du Pape, Camille Cayetan, — le même qui, trois ans auparavant, avait consacré la Basilique, — se trouvait alors à l'Escorial pour le sacre de Garcia de Loyasa, récemment promu à l'archevêché de Tolède. Philippe le fit prier de venir le voir. La visite eut lieu le 16 août, le lendemain de l'Assomption. Le mourant demanda à cet envoyé du Vicaire de Jésus-Christ des paroles d'encouragement, la bénédiction papale et toutes les indulgences que le souverain Pontife peut accorder. Le Nonce, très ému, parla, fit une allocution pleine de tact, dont le malade fut aussi touché que réconforté. Celui-ci répondit, avec son aménité et sa courtoisie habituelles, qu'il était heureux de la venue du prélat, que, quant à lui, certes son mal était grand, mais qu'il était résigné à la volonté de Dieu, soit pour la vie, soit pour la mort ! (Croyait-il, en ce moment-là, qu'il en réchapperait ?) Quoi qu'il advint, dans cet abîme

de maux, il comprenait mieux que jamais que, la vraie fin de l'homme, c'est l'éternelle félicité et il se consolait grandement à la pensée que la bénédiction pontificale pouvait l'aider à l'obtenir. Il termina par des protestations d'obéissance et de dévouement au Saint-Siège. Le Nonce, disent les moines, sortit très édifié de ce qu'il avait entendu de la bouche du Roi et, en le racontant, il pouvait à peine retenir ses larmes...

Est-ce sous l'influence de cette visite reconfortante et parce qu'il espérait encore en réchapper, qu'il fit monter dans sa cellule un certain nombre de reliques particulièrement vénérées de lui ? Il y recourait peut-être comme à un suprême moyen de guérison. D'après son ordre, ces reliques furent apportées dans sa chambre, avec un certain appareil, par son confesseur et les confesseurs de ses enfants, revêtus du surplis et de l'étole : Fray Diego de Yépès, Fray Gaspar de Cordoba, Fray Garcia de Santa Maria. On en dressa un reposoir devant son alcôve, de façon qu'il eût ces reliquaires constamment sous les yeux. Enfin, il demanda à chacun de ces religieux un discours spirituel pour entretenir sa fermeté d'âme. Il ne vivait plus que par l'esprit.

Ces secours spirituels étaient pour lui. Son confesseur ne suffisait pas à la tâche. Il fallait qu'il fût relayé par les confesseurs des Infants, et, au besoin, par l'archevêque de Tolède, le prieur et les religieux de San Lorenzo. Au milieu de l'inexorable pourriture qui gagnait peu à peu tout son corps, il se faisait lire les Livres Saints et, avec une prédilection marquée, les passages où s'affirmait l'indulgence divine pour le pécheur : la parabole de l'Enfant prodigue, de la Brebis et de la Drachme perdues, du Bon Pasteur, de la conversion de saint Paul, du Bon Larron, de saint Matthieu, de la Madeleine surtout, pour laquelle il avait, comme sainte Thérèse, un véritable culte. Outre les Évangiles, il recourait encore aux livres spirituels. Il y en avait un qu'il aimait particulièrement, parce qu'il y trouvait son édification personnelle et parce que l'auteur avait été autrefois, en Flandres, l'ami de son père et que l'Empereur honorait ce pieux écrivain d'une estime toute spéciale : toujours la hantise de son père, faire ce qu'avait fait son père, et, encore une fois, mettre ses pas dans ses pas ! L'écrivain en question était Louis de Blois, issu de l'illustre maison de ce nom, entré dans l'ordre de Saint-Benoît et devenu plus

tard abbé de Lessies, en Hainaut. Entre autres ouvrages, ce religieux avait laissé des « Instructions spirituelles et pensées consolantes pour les âmes affligées, ou timides, ou *scrupuleuses*, avec quelques sentiments d'une âme pénitente et une addition à l'instruction spirituelle sur la préparation à la mort ». Ce livre semblait fait tout exprès pour Philippe-le-Scrupuleux. Jusqu'à la fin, ce fut son livre de chevet.

Il fallait le lui lire, puisque ses pauvres mains couvertes de plaies ne pouvaient que difficilement tenir un objet. Il en souffrait certainement, lui qui, autrefois, avait l'habitude des lectures spirituelles. Il avait aussi, nous l'avons vu, celle de la prière vocale et mentale. A présent, il ne pouvait plus prier que des lèvres. Son oraison était tout intérieure. Il demandait, à de certains moments, qu'on le laissât seul pour méditer et pour prier. Alors, dans les demi-ténèbres de l'étroite alcôve, il tournait ses regards vers le crucifix qui était suspendu aux rideaux de son lit et, suffoqué de larmes de contrition et de tendresse, il s'abîmait dans une ardente oraison.

Avec ce souci de lui-même, de son âme et de son salut, il ne perdait pas celui du prochain : les

pauvres, les églises, les couvents restaient sa grande préoccupation. Pendant cette dernière maladie, il dota une foule d'orphelines, afin de leur permettre de se marier. Il donna des secours à des veuves et à un grand nombre de nécessiteux. Son valet de chambre, Juan Ruyz de Vélasco, en qui il avait toute confiance, fut chargé par lui de distribuer des sommes importantes. Il en passa aussi beaucoup par les mains de Garcia de Loyasa, son grand aumônier. En quelques jours, il dépensa à ces œuvres de bienfaisance plus de vingt mille ducats. Mais ses préoccupations charitables ou pieuses étaient infinies. A Notre-Dame de Guadalupe, une de ses dévotions les plus chères, il fit présent de deux mille ducats pour payer un rétable destiné à l'autel de l'Image sainte. A Notre-Dame de Montserrat, neuf ou dix mille ducats. A Huesca, ville natale de saint Laurent, le grand martyr espagnol, patron de l'Escorial, il fonda un couvent de l'ordre de Saint-Augustin dans la maison même qu'avaient habitée les parents du saint. Aux Frères prêcheurs de Valence, bien qu'il leur eût fait récemment un riche cadeau, il attribua mille ducats pour le portail de leur église et l'entretien d'une lampe perpétuelle. A Saint-Benoît de Valla-

dolid, trois mille ducats pour les bâtiments du couvent. Avec cela, largesses considérables à Notre-Dame d'Atocha, sanctuaire très vénéré de l'ordre de Saint-Dominique, dont il tenait à être le protecteur. Enfin une grande quantité d'argent fut distribuée, par ses soins, dans tous les hôpitaux de Madrid. Dès qu'il s'agissait des pauvres, nous assurent les moines, il donnait tout ce qu'on lui demandait : il ne savait pas dire non...



Après la visite du Nonce, il avait pu se laisser prendre à un semblant d'amélioration. La rechute ne lui fut que plus sensible. Pendant la dernière semaine d'août, il se jugea si bas que lui-même demanda l'Extrême-onction. Comme il avait non seulement toute sa lucidité, mais une vigueur de volonté et de jugement toujours aussi intacte, on lui répondit que cela semblait bien prématuré, que ce sacrement ne s'administrerait qu'aux malades à toute extrémité et que, Dieu merci, il n'en était pas encore là. Philippe avait ses raisons, des raisons bien arrêtées et longuement méditées. Il déclara qu'il voulait recevoir l'Extrême-onction en

pleine connaissance, se bien pénétrer du sens et de l'esprit des rites, de façon à retirer le plus grand bénéfice spirituel d'un acte aussi important. Enfin il était résolu à ne pas attendre le dernier moment.

Dans ces dispositions, il ordonna à son confesseur d'apporter le manuel sacramentaire et de lui lire toutes les prières relatives à l'Extrême-onction, sans en passer une seule, sans omettre un mot, ou une syllabe, et de lui indiquer les parties du corps où se fait l'onction sainte. Or, au commencement du formulaire, il y a une exhortation assez longue du prêtre au malade. Fray Diego de Yépès la lut au Roi, puis il lui dit :

— Sire, voilà qui est fait ! Il sera inutile de relire cette prière, quand on administrera le sacrement à Votre Majesté !

— Non pas ! dit le Roi. Il faudra me la relire, au contraire ! Elle m'a fait beaucoup de bien !...

Ensuite il pria qu'on voulût bien le laver et lui couper les ongles, afin de recevoir l'onction avec plus de décence. Il désigna les religieux qui devaient assister à cet acte suprême et il manda au Prince héritier, son fils, de se trouver là, lui aussi.

Le 1^{er} septembre, à neuf heures du soir, après s'être confessé, il reçut donc l'Extrême-onction. Elle lui fut administrée par Garcia de Loyasa, le nouvel archevêque de Tolède, lequel, nous dit le Père de Sigüenza, se troubla plus d'une fois pendant cette fonction, tellement le moribond, dans sa déchéance physique, gardait de majesté, cette majesté qui rendait l'abord de Philippe II toujours si redoutable. Outre l'archevêque, il y avait là les trois confesseurs des personnes royales, Fray Diego de Yépès, Fray Gaspar de Cordoba, Fray Garcia de Santa Maria, le prieur de San Lorenzo et les quatre religieux requis par le Roi, dont le Père de Sigüenza, témoin oculaire, à qui j'emprunte tout ce récit. Quand les prélats et les religieux furent sortis, il resta seul avec son fils et celui-ci raconta, depuis, qu'il lui avait dit :

— J'ai désiré que vous fussiez présent à cette cérémonie, pour voir administrer ce saint sacrement et n'être pas dans l'ignorance où j'en étais. Car je ne l'ai jamais vu administrer à personne et je n'étais pas là quand mon père est mort. Je veux aussi que vous voyiez de vos yeux à quoi tout aboutit et que vous serez demain dans l'état où je suis !

Après quoi, il l'exhorta à être bon chrétien, à défendre la foi catholique, à garder en toutes choses la justice, à vivre enfin et à se gouverner de telle sorte qu'il arrivât à son dernier moment « en toute sécurité de conscience ». Notons, dans cet entretien suprême, ces deux points essentiels : la préoccupation de la justice, le souci de mourir avec une bonne conscience. Philippe tient à ce que l'on sache, — non pas seulement son héritier, mais aussi la postérité, — qu'il a été un roi juste et qu'il est mort sans peur comme sans reproche...



Après avoir reçu l'Extrême-onction, il eut une journée de calme. Il se sentait soulagé de corps autant que d'esprit. A partir de ce moment, il ne voulut plus s'occuper que de Dieu et de son âme. Jusque-là, il n'avait pas abdiqué comme souverain. Il avait entendu diriger jusqu'au bout les affaires de l'État et, comme toujours, dans le plus petit détail, contrôlant les nominations, les attributions de charges et d'emplois, veillant à ce que tel ou tel fût désigné de préférence à tel autre. Dorénavant il passe son temps en oraisons et en lectures

spirituelles. Il s'arrête sur tel passage, en approfondit le sens, en fait l'application à lui-même ou aux circonstances présentes. Quand son confesseur est fatigué de lire, il demande à son fils ou à sa fille de le remplacer.

Et, puisqu'il ne songe plus qu'à sa fin, il s'inquiète de ses funérailles. Il s'en inquiète tout particulièrement, car il n'a jamais cessé d'y penser. Sans cesse il a eu devant les yeux la vision de son cadavre. Alors, il fait appeler son dessinateur en chef, Francisco de Mora, et il lui dit :

— Vous souvenez-vous de la place où vous avez déposé, il y a quatorze ans, un grand morceau de la pièce de bois, où vous avez taillé le crucifix du maître-autel et que je vous avais recommandé de mettre de côté ?...

— Oui, Sire, dit le dessinateur, je me souviens parfaitement que Votre Majesté m'ordonna de le garder...

— Eh bien ! voyez où vous l'avez mis ! Et, avec ce bois, vous ferez mon cercueil !

Le bois en question passait pour incorruptible : de là le prix que le Roi y attachait. Et il avait toute une histoire, que les moines nous ont religieusement transmise. C'était une poutre qui avait

servi de quille à un galion portugais échoué dans le port de Lisbonne. Elle provenait des Indes orientales, — et d'une espèce d'arbre qu'on appelle là-bas « angéli » et, en espagnol ou en portugais, « arbre du paradis ». Le galion dont elle forma la quille avait été baptisé : « Les Cinq plaies », sans doute en l'honneur des cinq plaies du Christ. Philippe, à qui rien n'échappait, avait remarqué, lors de son séjour en Portugal, cette carcasse de navire échouée dans la vase du port. La qualité du bois l'avait frappé et, par un de ces étranges caprices, dont il était coutumier, il avait fait venir jusqu'à l'Escorial ce bois des Indes, qui avait accompli un si long voyage et qui portait un si beau nom. C'est ainsi qu'on avait taillé dedans le grand crucifix qui surmonte le rétable du maître-autel et aussi un crucifix plus modeste pour un autel secondaire. Mais il en restait un bon morceau. Philippe s'en souvenait toujours, même en un moment pareil.

Ce fut une véritable affaire que de le retrouver. Le dessinateur fouilla toute la maison et finit par le découvrir à la porte du réfectoire des pauvres, qui s'asseyaient et qui mangeaient dessus, sans nul égard pour sa noble origine. On rapporta le

fait au Roi et, avec la tournure de son esprit, il vit, dans toutes ces circonstances, une signification mystérieuse, qui rehaussa encore à ses yeux la valeur de ce précieux bois. Son cercueil serait découpé dans l'Arbre du Paradis, cet arbre qu'on nommait aussi « angéli », et qui évoquait on ne savait quoi de séraphique. Le navire, dont il avait formé la quille, s'appelait « Les Cinq plaies ». Enfin les pauvres de Jésus-Christ avaient mangé et dormi dessus... Le Bois du Paradis, le Bois de la Croix, les Cinq plaies du Crucifié, qu'il sentait comme imprimées dans sa chair, enfin le Bois des Pauvres, humiliation suprême !... Toutes ces idées s'entrechoquaient dans sa tête. Un tel cercueil devenait à ses yeux le plus émouvant, le plus exaltant des symboles. On ne s'étonne plus après cela qu'il l'ait fait monter dans sa cellule, en face de son lit, et qu'il ait voulu l'avoir sous les yeux jusqu'au dernier moment.

Il défendit qu'après sa mort on ouvrît son cadavre, comme c'était alors la mode. Cette élégance se perpétua jusqu'à la fin du xvii^e siècle, par naïf pédantisme scientifique et aussi pour aider la justice, car les empoisonnements étaient alors très fréquents, beaucoup plus fréquents qu'on ne

le croit. Seulement les médecins n'y voyaient que du feu, ou ne voyaient que ce qu'il convenait de voir, de sorte que les autopsies de ce temps-là, pour ne rien dire des plus récentes, ne méritent qu'une médiocre créance. Philippe exigea qu'on épargnât à sa dépouille cette pratique aussi dégoûtante qu'inutile. Conscient de l'infection de son corps, il prescrivit de l'enfermer dans un cercueil de plomb, après l'avoir enveloppé dans un suaire de toile de Hollande imbibée de baume. Le tout serait déposé dans le cercueil en bois des Indes, lequel était garni à l'intérieur de satin blanc et revêtu à l'extérieur de brocard noir, avec une croix de satin cramoisi sur le couvercle.

Ayant ainsi réglé, avec sa minutie habituelle, la toilette de sa momie et tous les accessoires funéraires, il lui restait à ordonner les derniers apprêts du grand départ. Depuis longtemps il y songeait. Plusieurs années auparavant, se trouvant à Logroño (il se rendait aux cortès d'Aragon qui avaient lieu à Tarazona), il ordonna à Juan Ruyz de Vélasco, son valet de chambre, d'ouvrir le tiroir d'un bureau portatif qui l'accompagnait toujours en voyage. Il lui montra un petit crucifix enfermé dans une boîte et des cierges bénits venant de

Notre-Dame de Montserrat et il lui dit : « Souvenez-vous bien, pour le moment où je vous les demanderai, que ces cierges sont dans ce tiroir, ainsi que ce crucifix qui appartient à l'Empereur, mon père, lequel le tenait à la main, quand il mourut, et que je désire avoir aussi pour mourir !... »

Quatre jours avant sa mort, il les demanda à Juan Ruyz. Celui-ci ouvrit le tiroir et il constata, qu'avec le crucifix, il y avait deux disciplines, dont l'une tout usée et tachée de sang. Le Roi lui dit que cette discipline lui venait de son père, que l'autre était la sienne, qu'il les mit de côté et qu'il suspendit le crucifix aux rideaux de son lit, en face de lui. Le surlendemain, il manda ses enfants, le Prince héritier et l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, pour leur faire ses adieux. Il pouvait à peine parler. Cependant il put dire au futur Philippe III : — Mon fils, je vous recommande l'obéissance au Saint-Siège ! Ayez le plus grand respect pour le souverain Pontife !... Voici l'Infante votre sœur : soyez pour elle un bon frère et considérez-la comme votre mère. Et voici ces deux disciplines et ce crucifix que je vous laisse et qui me viennent de l'Empereur, mon père. Il est mort avec ce

Christ, comme je veux mourir moi-même. Je vous le laisse pour que vous fassiez de même. Ces deux disciplines étaient également à lui. La plus ensanglantée est celle dont l'Empereur, mon père, se servait. Étant meilleur que moi il s'en est servi davantage. Cette autre qui est moins usée est la mienne : à cause de mes maux, je m'en suis moins servi. Je vous la laisse comme mon suprême héritage...

Puis, il lui donna sa bénédiction et il lui remit, avec une copie des instructions de saint Louis, roi de France, à son fils, un papier qui contenait ses propres recommandations. Ces recommandations sont assez longues. On en devine l'esprit et même le contenu : ce sont les ordinaires lieux-communs de la morale et de la politique monarchiques. Les pauvres y sont l'objet d'une mention toute spéciale, — et cela vaut qu'on s'y arrête. Philippe disait notamment à son fils : « *Vous serez pitoyable et humain envers les pauvres et les affligés : vous les secourrez de toutes vos forces...* » Et ailleurs : « Ne vous laissez pas d'écouter les plaintes des pauvres. Inquiétez-vous au contraire d'apprendre la vérité ! »

A l'Infante il dit qu'il regrettait de n'avoir pu

la marier plus tôt à son cousin, l'archiduc Albert d'Autriche, mais qu'il avait fait pour cela tout son possible ; qu'il lui recommandait, à elle, comme à l'archiduc, d'être toujours des fils obéissants du Pontife romain et de veiller à conserver, dans les Pays-Bas, l'intégrité de la foi catholique... Et, lui montrant l'Infant Don Philippe :

— Voici le Prince votre frère. Soyez-lui une bonne mère. Et vous-même considérez comme votre mère l'Impératrice, ma sœur ! Ayez pour elle les plus grands égards¹ !... »

Il la bénit à son tour, donna aux deux Infants sa main à baiser et il les congédia.

Il en avait fini avec le monde : pour lui, désormais, il n'y avait plus que Dieu...

*
* *

Il avait imploré de Dieu, comme une faveur suprême, de lui épargner des souffrances trop vives, au dernier moment, afin que, son esprit

1. Les derniers propos, comme les instructions orales de Philippe II à son fils, ont été diversement rapportés par les historiens. Mais la forme seule varie : le fond est identique à peu près chez tous.

restant libre, il pût être tout à Lui. Le fait est que, pendant les deux derniers jours de sa vie, ses douleurs se calmèrent. On eût dit que le mal avait disparu. En tout cas, sa lucidité resta complète, sauf peut-être pendant l'heure, ou l'heure et demie, qui précéda sa mort. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'en ces extrêmes instants il n'avait plus que de rares communications avec le dehors.

A plusieurs reprises, il avait demandé à son entourage qu'on l'avertît de sa fin, de façon qu'il fût en prières au moment où la mort viendrait. L'avant-veille du jour fatal, son pouls se ralentissant de plus en plus, les médecins dirent à son chambellan, Don Cristobal de Mora, que le moment était venu de préparer Sa Majesté. On nous assure qu'il reçut la nouvelle avec joie, tant il était las de vivre.

Immédiatement, il fit appeler l'archevêque de Tolède, les trois confesseurs royaux et le supérieur de San Lorenzo, et il les pria de l'aider à bien mourir. Ce qu'il désirait surtout, c'est qu'on l'affermît dans la certitude du salut. Ses confesseurs l'en assuraient. Mais, comme pour abrégér les longueurs de l'attente, il voulait se bercer jusqu'au bout dans cette assurance. Il était avide d'exhor-

tations et de consolations. Pendant plus d'une demi-heure, il écouta les pieux discours de l'archevêque, puis il lui demanda de lui lire la Passion selon saint Jean, celui des récits évangéliques qui a le caractère le plus élevé, le plus théologique et, si l'on peut dire, le plus intellectuel... La nuit s'avavançait : le Roi ne pouvait pas dormir et, plus que jamais, il avait soif de paroles consolantes. Vers une heure du matin, son confesseur, Don Diego de Yépès, lui fit, à son tour, une allocution spirituelle. Il l'écouta, le visage joyeux, sans donner aucun signe de fatigue. Les religieux qui l'assistaient tombaient de sommeil et de lassitude. Mais lui était infatigable. Quand le confesseur s'arrêtait de parler, il lui disait :

— Encore, mon Père ! encore !...

A un certain moment, croyant que c'était l'agonie, un autre de ses chambellans, Don Fernando de Toledo, tenta de lui mettre dans la main le cierge bénit de Notre-Dame de Montserrat, ainsi qu'il l'avait recommandé avec instance. Mais il ouvrit ses paupières un instant fermées et, l'écartant doucement, il prononça :

— Otez-le ! Il n'est pas encore temps !

Enfin, la dernière nuit arriva : le 12 septembre,

au soir. Cette fois, c'était bien la fin. Le poulx du moribond devenait de plus en plus insensible. Don Fernando de Toledo s'approcha, encore une fois, du lit, avec le cierge allumé et il essaya de le faire tenir au mourant. Celui-ci ouvrit les yeux, regarda le cierge, le sourire aux lèvres :

— Donnez ! dit-il. Maintenant, c'est l'heure !
Et il le lui prit des mains.

Il était alors trois heures du matin. Il demanda au Prieur de lui dire les prières des agonisants. Il les suivit d'un bout à l'autre, en toute connaissance, s'associant du cœur et des lèvres à toutes les parties de cette longue adjuration. Quand, finalement, le Prieur arriva à la Recommandation de l'âme à Dieu, il manifesta son allégresse, en homme qui en saisit tout le sens. Et il fut ainsi pendant quelque temps encore, ne se lassant pas de ces pieux exercices. Les moines et ses serviteurs, qui, depuis maintes nuits, ne dormaient plus, se sentaient à bout de force. Ils l'engageaient à se reposer un instant, mais lui, toujours aussi ferme, répondait :

— Pas encore !

Une heure environ avant d'expirer, il eut un tel spasme, que les personnes présentes furent convaincues que c'était la fin. Comme tous pleuraient, il

ouvrit les yeux, les tourna vers le petit crucifix de son père, que tenait Don Fernando de Toledo. Il tendit la main, le prit, le baisa avec tendresse, plusieurs fois. Et ainsi, baisant le crucifix paternel, tenant d'une main vacillante le cierge allumé de Notre-Dame de Montserrat, que Don Fernando l'aidait à serrer entre ses doigts, il s'éteignit peu à peu...

A cinq heures du matin, le 13 septembre de l'année 1598, au moment où les enfants du séminaire chantaient la messe de l'aube, il rendit le dernier soupir, — en la vigile de l'Exaltation de la Croix.

Telles furent la vie et la mort de Philippe II à l'Escorial, — une vie et une mort à tout le moins extraordinaires. Il avait réalisé là ce à quoi il tenait le plus au monde : glorifier Dieu, exalter l'idée de Dieu. Et, en même temps, il y avait développé les instincts les plus nobles et les plus élevés de sa nature. Dans ce cadre grandiose et sévère de l'Escorial, il est incontestable que Philippe nous apparaît avec un prestige que nul souverain n'a possédé à un pareil degré. En lui resplendit un type tout à fait supérieur d'humanité.

Comment concilier un type de cette envergure avec le fourbe et le criminel que nous représentent encore beaucoup de nos historiens ? On me dit à cela : « Nous sommes des monstres ; le meilleur et le pire se mêlent constamment en nous. Et les psychologues de nos jours se font un jeu et comme un plaisir de déceler, sous les eaux dormantes des

âmes les plus paisibles et, en apparence, les plus inoffensives, les pires pourritures morales et les amorces des plus violentes et des plus hideuses passions... » Cela est bien possible : un empoisonneur et un assassin peuvent, à la rigueur, faire bon ménage avec un dévot. Mais avec un chrétien sincère, profondément religieux, à la conscience dévorée de scrupules et qui se pique, avant tout, d'être un justicier ?... Voilà le difficile, lorsqu'on s'occupe du cas de Philippe II. Est-il possible d'admettre qu'avec cette conscience, ce continuel souci du juste et du bien, sans parler de ses autres préoccupations d'un si haut caractère, ce roi ait été le bas criminel, l'ignoble tyran que l'on dit ?...

Faut-il croire, qu'une fois sorti de son Escorial, il changeait de nature, au point de devenir un autre homme ?... Pour s'en rendre compte, il faut le voir à l'œuvre comme souverain. Et c'est ce que nous allons tenter ailleurs, en le considérant dans un des épisodes les plus significatifs de son règne, dans toute une longue affaire où il s'est engagé à fond, avec une obstination et une rigueur qui ressemblent à l'accomplissement d'un devoir : je veux dire cette romanesque et tragique aventure, où sombra la fortune de son secrétaire, An-

tonio Pérez, et qui, exploitée par des adversaires acharnés et sans scrupules, le couvrit d'infamie et même de ridicule aux yeux de toute l'Europe...

APPENDICE

I

Sur la pharmacie de San Lorenzo et sur le Père Gerónimo de Albendea, qui la dirigeait, Sépulvéda écrit ces lignes pleines d'une admiration naïve :

« Il me reste à parler de la pharmacie et des choses fameuses et excellentes qui s'y trouvent, sans préjudice des remèdes de choix et des quintessences qu'on extrait par le moyen des alambics... Que de trésors de grand prix dans cette officine ! Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est celui qui la dirige, car je crois que c'est un des hommes les plus éminents qu'il y ait au monde : religieux de grande piété, esprit brillant, éclairé et pénétrant, il connaît à fond la langue latine, entend le grec et l'hébreu. C'est un Platon en philosophie, très au fait de Gallien et d'Avicenne, familier avec la doctrine de Vallès, le plus illustre médecin de notre temps. Enfin, je soutiens qu'il est un maître consommé dans son art... Ce religieux s'appelle Fray Gerónimo de Albendea... »

(Documentos para la historia del Monasterio de San Lorenzo... t. IV, p. 373.)

Sigüenza, homme plus cultivé, s'exprime à peu près dans les mêmes termes sur les expériences de chimie auxquelles on se livrait alors.

« Derrière la partie des bâtiments qui regarde l'Orient, il y a un petit cloître ou patio, qui sert à la pharmacie et qui est divisé en sept ou huit pièces. On y voit toute sorte d'appareils distillatoires, tous plus extraordinaires les uns que les autres, de nouveaux modèles d'alambics, les uns de métal, les autres de verre, à l'aide desquels on fait une foule d'expériences naturelles. Avec l'aide de l'art et du feu, d'autres moyens et instruments, on découvre les secrets les plus cachés de la nature et l'on nous met sous les yeux des expériences de choses merveilleuses. On dissout et on sépare en leurs parties composantes ce que nous appelons les corps naturels, — végétaux, minéraux et métaux. Chaque partie se détache et va de son côté, ou bien elle est irréductible, comme un produit à part de la nature. La partie ignée se sépare de la partie terrestre, la partie aqueuse de l'éthérée, etc... »

*(Fundacion del monasterio de El Escorial,
p. 537.)*

II

Sur le fameux vent de l'Escorial.

Une effroyable tempête se déchaina, lorsque Don Juan d'Autriche, frère de Philippe II, vint visiter le monastère :

« Le 13 mars de l'année 1575, le seigneur Don Juan d'Autriche vint de Madrid, par la poste, visiter ce monastère de San Lorenzo el Real. Il voulait voir les religieux qu'il connaissait en cette maison et recommander à leurs prières tout ce qu'il allait entreprendre pour le service de Dieu. Son Altesse visita les saintes reliques, l'église, la sacristie, parcourut tout le couvent, la bibliothèque, etc... Mais, ce jour-là, il s'éleva une tempête comme on n'en avait jamais vu, plus terrible sans comparaison que celle qui se déchaina, lorsqu'on reçut ici le corps de la Reine Jeanne et celui de la Reine Marie, le 7 février de l'an passé. Le bon seigneur Don Juan, quand il prit congé des moines, après les avoir tous embrassés l'un après l'autre, au milieu de cet ouragan qui renversait les hommes de leurs montures, déclara qu'il n'avait jamais rien vu de pareil ni sur terre, ni sur mer... Et il se refusa à ce que les religieux l'accompa-

gnassent pour lui faire leurs adieux, disant qu'un temps pareil n'était fait que pour lui, et priant les Pères de rentrer au couvent et de ne pas s'exposer ainsi... »

*(Documentos ineditos, t. VII. Memorias de
Fray Juan de San Gerónimo, p. 123.)*

III

Entre une foule d'autres témoignages, ce passage des Mémoires du P. Juan de San Gerónimo nous montre bien la place que tenaient à l'Escorial les ouvriers et les manœuvres, l'intérêt qu'on leur portait, l'esprit fraternel et charitable dans lequel ils étaient traités :

« Au commencement de Mars de l'année 1576, il arriva un malheur en la fabrique de Saint-Laurent : un matin, il s'éleva une violente tempête, si furieuse qu'elle renversa un atelier où travaillaient des ouvriers des carrières. Un pauvre homme qui venait à peine d'y entrer fut tué sur le coup. Et cet homme allait dire adieu à ses camarades, avant de retourner dans son pays. Un autre ouvrier fut mis dans un tel état qu'il mourait cinq jours plus tard.

Et, pendant le même mois de Mars, le ciel étant serein, en plein midi, une bourrasque accompagnée de pluie, d'éclairs et de tonnerre se déclina soudain : la foudre tomba et tua un charretier du Roi, lequel accompagnait d'autres charretiers qui menaient la pierre sur les chars à bœufs de Sa Majesté pour la fabrique de ce monastère

de Saint-Laurent. Il s'écarta de ses compagnons pour aller boire à une fontaine et, avant d'y arriver, il fut foudroyé, les autres en étant quittes pour la peur et l'épouvante qu'ils en éprouvèrent.

Je ne veux pas omettre de raconter d'autres malheurs qui sont arrivés en cette fabrique de Saint-Laurent, malheurs que nous déplorons, mais qui ne furent pas très nombreux étant donné une entreprise comme celle-ci, où il y avait tant d'occasions d'accidents. Dans les carrières de chaux, qui sont au vallon de la Herreria, un jour de Saint-Sébastien, des ouvriers et des manœuvres étant occupés à extraire une pierre, et comme ils rejetaient la terre pour mieux extraire le bloc, un morceau de terre tomba sur eux et les étouffa. L'un était un ouvrier de Cardenosa, récemment marié. Le matin, avant de sortir de son auberge, il était joyeux et content comme il ne l'avait jamais été. L'autre était un manœuvre, originaire de Zarzalejo, de l'autre côté de la montagne. Sa pauvre femme arriva de ce village, dans son grand dénûment et plus morte que vive, toute seule, sans personne pour la consoler dans ce désert, pleurant la mort de son mari et se reprochant, à cause de sa grande pauvreté, de ne pouvoir faire emporter le corps de son mari. Et c'est ainsi qu'elle arriva jusqu'au four à chaux. Le spectacle d'une telle douleur finit par toucher les cœurs durs des manœuvres qui travaillaient là et par exciter leur compassion. Et l'on s'arrangea aussitôt pour transporter le cadavre du mort jusqu'à son village...

Au lieu dit de Bustal le Vieux, un contre-maître abattait des noyers pour la fabrique de ce monastère. Dans le mo-

ment même qu'un des noyers tombait, une des grosses branches atteignit un pauvre homme et le tua du coup... Un jour de Saint-Augustin, docteur de l'Eglise, pendant qu'on disait la grand'messe, la grue qui était installée sur l'escalier principal se cassa en soulevant un bloc, lequel tomba près de la porte du dortoir des novices, qui servait en ce temps-là de bibliothèque. Elle tua un des ouvriers qui travaillaient là et elle en blessa un autre de telle façon qu'il fut sur le point de mourir, ayant la jambe brisée en deux ou trois endroits. A la fin, il guérit, mais, depuis, il resta boiteux jusqu'à sa mort. *Cet homme était originaire de Cardenosa et s'appelait Diego de Velayos... »*

(*Memorias de Fray Juan de San Gerónimo, Documentos ineditos, t. VII, p. 161.*)

On le voit par ces lignes : l'ouvrier n'était pas un simple numéro, une machine à travail. C'était une personne morale, à laquelle on s'intéressait, un chrétien enfin, dont on connaissait le nom de baptême, le nom de famille et le lieu de naissance.

IV

Du temps de Philippe II, l'Escorial n'avait pas l'aspect dénudé et triste qu'il a pris avec les siècles et par la négligence des hommes. Qu'on en juge par cette description du terre-plein monumental qui se déploie le long de la façade méridionale et où l'on ne voit plus aujourd'hui que des buis et du sable...

« Ce terre-plein, qui a cent pieds de large, est tout rempli de jardins et de fontaines, comme on raconte qu'il y en avait autrefois sur les murs de Babylone : c'étaient les fameux Jardins suspendus. On voit ici une infinité de plantes, d'arbustes, et de gazons, qui donnent une grande abondance de fleurs, lesquelles ne font jamais défaut, ni l'hiver ni l'été et dont on compose mille bouquets, d'une fraîcheur et d'une beauté extrêmes. Sans grands soins de la part des jardiniers, des œillets de toute espèce s'y conservent, même pendant les plus rigoureux hivers, — non seulement les œillets venus de nos possessions des Indes, mais les œillets les plus fins d'Espagne, comme on n'en voit pas à Aranjuez et autres jardins royaux. Sur les deux places, on

a réparti douze fontaines. Autour de chacune d'elles, il y a quatre carrés de fleurs, formant des compartiments du plus galant et du plus artistique effet. Quand on les regarde du haut des fenêtres, avec leurs fleurs de toutes couleurs et leurs dessins bien assortis, on dirait des tapis de Turquie, du Caire ou de Damas. Au milieu de chaque fontaine, il y a une pomme de pin, d'où s'élance un jet d'eau, qui ressemble à un^e panache de cristal... »

(*Fundacion del Monasterio...* p. 533.)

V

La Fresneda était un lieu de repos et de récréation pour les moines et aussi un lieu de plaisance pour la famille royale. La maison des moines avait été aménagée dans les débris d'une vieille tour. On y voyait un cloître, comme à San Lorenzo :

« Ce cloître est fort galant avec ses colonnes toscanes, quoique les architraves soient de bois. Dans ce cloître et dans la tour que nous avons dite, on a aménagé vingt cellules et d'autres pièces communes : deux chapelles pour y dire la messe en tout recueillement, deux réfectoires avec la cuisine et les dépendances. La partie du cloître qui regarde le midi n'a pas été fermée par un mur. On s'est contenté d'y mettre une grande grille de fer avec une rampe soutenue par des piliers, afin qu'on puisse jouir du soleil en hiver et, en été, de la fraîcheur d'un jardin fort gracieux qui se trouve devant. Mais les roses grimpantes, les jasmins et les chèvrefeuilles ont tellement poussé qu'ils ont formé comme une muraille, en s'enroulant aux grilles et aux murs d'alentour, de sorte que la vue est bouchée. Le jardin comporte trois

carrés... Au milieu de chacun, il y a une fontaine de forme différente pour rafraîchir les plantes. En haut du jardin, du côté du midi, s'élève un terre-plein, avec sa balustrade garnie d'une grande quantité de vases et de pots de fleurs lesquels sont remplis de toute espèce de plantes, si bien que c'est comme un autre jardin artificiel. Et au milieu du terre-plein coule une autre gracieuse fontaine, dont l'eau se répand à travers quatre canaux carrés, en pierre, lesquels divisent le terrain en manière de croix, ce qui est une chose fort agréable à la vue.

Contiguë à cet endroit, se trouve une maison, qui sert de lieu de repos et d'appartement pour les personnes royales qui veulent passer un moment au milieu de ces fraîches verdure. Elle n'a pas beaucoup de pièces, qui seraient inutiles, mais seulement celles qui répondent à sa destination. Autour de ces maisons, rien que des arbres et de la verdure. Les uns sont des arbres fruitiers, les autres ne servent qu'à former des bosquets et des ombrages... Les clôtures, grillages et claires-voies où s'enroulent des roses, que tapissent des troënes, des jasmins, des plantes grimpantes et autres arbustes odoriférants et agréables à la vue, font comme des balustrades ou des murailles verdoyantes aux mille nuances.

En face de ces maisons, du côté du septentrion, il y a un autre jardin entouré de clôtures en pierre, où, sans parler des arbres fruitiers et des treilles qui l'entourent, on trouve une grande quantité de plantes odoriférantes, dans leurs carrés distincts, où l'on a tracé des compartiments et des labyrinthes. Sur l'un des côtés de ce jardin, on voit

une jolie fontaine couverte d'une charpente et d'un chapeau d'ardoise et encadrée tout autour de grillages et de jalousies où s'enroulent ces arbustes que j'ai dits. La fontaine est en manière de petite montagne rustique et elle se termine en pyramide.

Entre une foule de choses dignes d'être vues et admirées, il y a ici quatre grands étangs, très abondamment pourvus d'eau et très poissonneux. Le premier et le plus petit est contigu à la maison que j'ai dite. Il peut bien avoir huit ou neuf cents pieds de tour... Au-dessus, un autre plus grand, qui peut bien avoir deux mille pieds de tour. Tout près, est une autre fontaine d'invention gracieuse. On y voit, au sommet d'un rocher et couché sur des dauphins, un grand Neptune avec son trident et sa couronne de roi des eaux. Autour s'étend un bassin rustique, bordé, de distance en distance, de pots de fleurs ou de grands vases très beaux, d'où jaillissent impétueusement, entre les fleurs et les feuillages, des jets d'eau, qui, se rejoignant au-dessus du Neptune, forment comme un nuage liquide. Et, du trident, de la couronne et des dauphins s'échappent d'autres filets d'eau entrecroisés qui font comme une pluie artificielle, du plus bel effet. Le bassin est entouré d'un bout à l'autre de treillages garnis de jasmins et de troënes, de berceaux et d'ormes qui donnent de l'ombre au plus fort des chaleurs de l'été et qui abritent les bancs de pierre, de sorte qu'on peut jouir à loisir de toute cette vue d'ensemble : l'étang, la fontaine, les canaux, les arbres, les verdure et les ombrages...

Le troisième étang est aussi double du second, et ainsi il

doit avoir un peu moins de quatre mille pieds de tour. Au milieu, il y a une île carrée, de cent pieds de côté, avec ses balustrades et ses bancs de pierre ouvragée. Au centre de l'île, un kiosque au chapeau d'ardoise...

Le quatrième étang est encore plus grand que le précédent. On dirait un lac ou une plage paisible. Avec cette réserve d'eau, même dans les années de sécheresse et de stérilité, on peut irriguer suffisamment tous ces parcs et ces jardins... encore qu'ils renferment de grands vergers, de larges allées d'arbres, des espaliers et des treilles de roses... On y voit voguer, comme sur les autres étangs, des troupeaux de cygnes blancs, et cela y ajoute une grande beauté...

(*Fundacion del Monasterio de El Escorial*,
p. 544 suiv.)

VI

Le grand organisateur de la Bibliothèque de l'Escorial fut le Dr. Arias Montano, dont voici le portrait esquissé par le P. Juan de San Gerónimo :

« Le premier mars 1577, sur l'ordre du Roi notre sire, vint en ce monastère le Dr. Benedicto Arias Montano, chapelain de Sa Majesté et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, — à fin de visiter, expurger et ordonner la bibliothèque royale de Saint-Laurent, en homme qui réunit toutes les qualités nécessaires pour un travail de cette importance et qui requiert une telle confiance. La première de ces qualités, c'est qu'il était excellent lettré et grand théologien, très considéré en toute espèce de sciences et de langues : hébreu et chaldéen, grec et latin, syriaque et arabe, allemand, français, flamand, toscan, portugais et castillan. Il connaissait toutes ces langues et les comprenait comme s'il avait été élevé dans ces pays mêmes. C'est ce même docteur qui, sur l'ordre de S. M. le Roi, s'en fut en Flandres, à Anvers, pour faire imprimer par Plantin, imprimeur, la Bible royale en cinq langues, comme on le

verra par les préfaces qu'il y a mises. Ce Docteur était originaire de Frexenal, près Séville, et il était d'une abstinence telle qu'il ne mangeait qu'une seule fois en vingt-quatre heures, et encore, à cet unique repas, ne mangeait-il ni viande ni poisson, mais uniquement des légumes, des fruits, du bouillon maigre ou gras. Il dormait sur une planche où il étendait une natte ou une couverture de Bernia. Son commerce et sa conversation étaient d'un saint. Son humilité surpassait celle de quiconque l'approchait. Il était si affable qu'on ne pouvait l'aborder sans lui vouloir du bien et sans l'aimer.

Les savants recherchaient son amitié et les gens du monde trouvaient en lui des sujets d'édification. Les ouvriers, les architectes, les peintres, les personnes habiles trouvaient de quoi s'instruire à son entretien.

Ledit docteur demeura dix mois en cette maison à expurger la bibliothèque et à en dresser le catalogue, tant pour les livres grecs que pour les livres latins. Il le distribua en soixante-quatre matières, mettant d'un côté les imprimés et de l'autre, les manuscrits. Il fit placer dans la Bibliothèque des statues romaines, des portraits de Papes, d'Empereurs, de rois et de savants... »

(Documentos ineditos, t. VII, memorias de Fray Juan de San Gerónimo, p. 164.)

BIBLIOGRAPHIE

Mes principales sources ont été :

- Coleccion de documentos ineditos para la historia de España, t. VII ; Memorias de Fray Juan de San Gerónimo.
- Historia de la Orden de San Gerónimo *por Fray José de Sigüenza* (Fundacion del monasterio de El Escorial por Felipe II, édition classique, apostolado de la Prensa, Madrid, 1927).
- *La série des savantes publications du P. Julian Zarco Cuevas* : Documentos para la Historia del Monasterio de San Lorenzo el Real de El Escorial. Madrid. Imprenta helénica :

I. Memorias de Fr. Antonio de Villacastin, monje jerónimo de dicho monasterio. 1916.

II. Testamento y codicilos de Felipe II. Carta de fundacion de San Lorenzo el Real. Adiciones à la carta de fundacion. Privilegio de exencion de la villa de El Escorial. 1917.

III. Instrucciones de Felipe II para la fabrica y obra de San Lorenzo el Real. 1918.

IV. Historia de varios sucesos y de las cosas notables que han acaecido en España y otras naciones... por el P. Fray Jerónimo de Sepúlveda, el Tuerto, monje jerónimo de San Lorenzo el Real de El Escorial. 1924.

TABLE

	Pages.
<i>Avant-propos.</i>	7
<i>CHAPITRE PREMIER.</i> — L'énigmatique figure.	9
<i>CHAPITRE II.</i> — Comment Philippe II conçut l'Escorial. . .	31
<i>CHAPITRE III.</i> — Le choix du site.	71
<i>CHAPITRE IV.</i> — Les équipes de l'Escorial.	91
<i>CHAPITRE V.</i> — La construction.	123
<i>CHAPITRE VI.</i> — La vie du Roi à l'Escorial.	165
<i>CHAPITRE VII.</i> — Comment meurt un Roi.	229
<i>Appendice.</i>	269
<i>Bibliographie.</i>	285

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DURAND A CHARTRES
le 10 Décembre 1928



POUR
L'ARTISAN DU LIVRE
2, RUE DE FLEURUS, 2
PARIS

WORLD BOOK
LIBRARY
~~CANCELLED~~

